POÉSIES COMPLÈTES

DE MARCELINE

DESBORDES-VALMORE

PUBLIÉES PAR

Bertrand Guégan

AVEC DES NOTES ET DES VARIANTES,

Tome Second.



A PARIS,

Aux Éditions du Trianon,

Rue de Cluny, N° 11.

1932.

POÉSIES COMPLÈTES

DE MARCELINE

DESBORDES-VALMORE.



Mme DESBORDES-VALMORE

Constant Desbordes pinx.t

G. Gonnard sc.

POÉSIES COMPLÈTES

DE MARCELINE

DESBORDES-VALMORE

PUBLIÉES PAR

Bertrand Guégan

AVEC DES NOTES ET DES VARIANTES,

Tome Second.

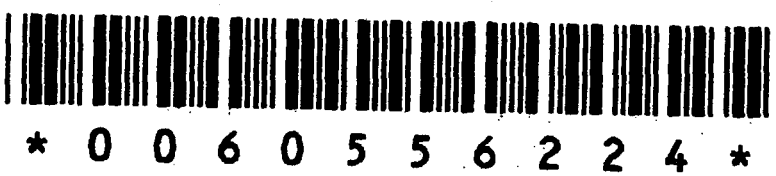


A PARIS,

Aux Éditions du Trianon,

Rue de Cluny, N° 11.

1932.



* 0 0 6 0 5 5 6 2 2 4 *

SUITE

DU RECUEIL

DE 1830

POÉSIES INÉDITES.

MÉLANGES.

LA PREMIÈRE HEURE DE L'ANNÉE.

Minuit ! l'année expire ; et l'année est éclose.
Une reine nouvelle entre dans l'univers :
Reine enfant, dans ses mains que de hochets divers,
Que son sceptre est léger sur l'enfant qui repose !
Je voudrais l'être encor pour te voir plus longtemps,
Pour sentir ton berceau près de ma frêle vie,
Pour enchaîner ma trame à tes premiers instants,
Pour être de toi seul et charmée et suivie !
Au doux frémissement dont l'air est agité,
Aux ardentes lueurs que la lampe a jeté,
On dirait que le ciel entr'ouvre ma demeure ;
La jeune Année y tinte ; et, d'un vœu tourmenté,
Tu reviens avec moi goûter sa première heure !
D'une aile palpitante elle étend les ressorts ;
Ses jours, déjà comptés, couvent sous sa ceinture.
Qu'ils soient riches de fleurs, nos faciles trésors,
Nos parfums, seul encens dont j'aime la culture !

Après tant de contrainte, ô toi qui m'es rendu,

Dans le désordre heureux de la foule écoulée,
Que ta ruse est charmante ! et que j'en suis troublée !
Minuit nous frappe ensemble, et je n'ai rien perdu !
J'enlace dans tes bras à la fois deux années ;
Une chaîne de plus serre nos destinées.
Quel bonheur ! je la vois naître dans ton regard.
En l'écoutant venir tes vœux m'ont embrasée ;
J'ai salué du cœur ta rêveuse pensée,
Et la force me manque à te dire : Il est tard !

Il n'est pas tard : Minuit ! Le timbre vibre encore ;
Écoute : c'est l'adieu d'un si doux souvenir !
Écoute : c'est l'espoir d'un si doux avenir !
Du temps pour les cœurs purs que la voix est sonore !
Comme il est plein d'amour en passant près de toi !
Il compte nos soupirs... Entends-tu comme moi ?
Ce qu'il t'a révélé voudras-tu me l'apprendre ?
Oui, viens ! d'autres que toi ne me font rien comprendre.
On croit mes jours troublés d'un triste égarement,
Et tu les as comblés d'espérance et de joie.
Mais, pour oser répandre un si cher sentiment,
Il faut que je te parle, il faut que je te voie.
Dans tes bras je sais tout ; et demain tu viendras ;
Laisse-moi donc ce soir me sauver de tes bras.
Quand je t'attends, demain, c'est le nom de la vie ;

C'est le ciel sans mourir, et tu réponds : Demain !
Tes yeux parlent sur moi, ta main est dans ma main ;
Ne promets rien de plus à mon âme ravie.
Que demander ? J'existe et j'aime ! Ah ! sans remord
Reprends... si tu le peux, ton âme trop charmée :
Que faire d'un serment quand on se sent aimée ?
Quand on cesse de l'être, empêche-t-il la mort ?

Du feu de tes baisers ne sèche pas mes larmes.
Je te la dois cette heure où nous vivons tout bas :
Je ne donnerais pas ses furtives alarmes
Pour l'éternité même où tu ne seras pas.
Ne promets rien de plus ; forte est la destinée !
Va chercher le repos, il n'est pas en ce lieu.
Va ! nous n'arrêtons pas la diligente année
Par nos semblants d'adieux qui prolongent l'adieu.
Aime-la ! que demain sa couronne éphémère
Touche tes yeux fermés sous son premier sommeil !
Qu'elle apporte à ton cœur, dans le plus frais réveil,
Un souvenir d'enfance, un baiser de ta mère !
Ta mère ! et puis ta gloire, et puis... pas un regret.
Moi, si je n'ai plus d'heure à cette heure pareille,
Que son doux souvenir, penché vers mon oreille,
Jusqu'à mon dernier jour m'en reparle en secret !

Me voilà seule : il marche au pied de ma croisée.

Comme un flambeau, sur lui, la lune s'est posée ;
Elle éclaire ses pas qu'il poursuit lentement.
Les bras tendus vers moi, j'ai vu glisser son ombre.
Quelle nuit ! l'amour même enchante l'hiver sombre,
Et l'heure qui s'oublie escorte mon amant.
Jeune Année ! aujourd'hui, ne lui dis rien d'austère ;
Flatte-le de ma vie : il craint la mort pour moi.
Dis que pas un roseau ne tombera sous toi ;
Promets-lui... tous les biens qu'il souhaite à la terre ;
Dis qu'un timbre éclatant, sur notre âge arrêté,
Frappera dans ton cours son âme généreuse ;
Dis que ton sein fécond, pour sa jeunesse heureuse,
Enfantera la liberté !

Je suis seule... et c'est Dieu qui juge la prière !
L'ingrat ! il n'a pensé qu'à moi seule, aujourd'hui !
Dieu ! je voudrais vers vous remonter la première,
Pour vous la demander, et l'envoyer vers lui !

DEUX RAMIERS.

D'où venez-vous, couple triste et charmant ?
Rien parmi nous ne vous appelle encore ;
Les jours d'avril n'ont qu'une pâle aurore,
Et nul abri pour l'amoureux tourment ;
Les blés frileux cachant leurs fronts timides,
Comme les fleurs, tremblent au vent du nord ;
Le lierre seul couvre les murs humides ;
Et l'hirondelle est toujours loin du port.
Vous deux chassés par le malheur, sans doute,
Et consolés du malheur par l'amour,
Pour échapper à quelque noir vautour,
De l'Orient vous avez fui la route.
Au toit prochain, je vous entends gémir ;
Ah ! vous souffrez... je ne sais plus dormir !
Des vrais amants doux et discrets modèles,
J'ai vos douleurs ; que n'ai-je aussi vos ailes !
Je volerais sur votre humble rempart ;
Tristes ramiers, j'irais, triste moi-même,
En souvenir d'un malheureux que j'aime,

Du peu que j'ai vous offrir une part.
Il erre seul... et vous errez ensemble !
Dans vos baisers que votre exil est doux !
Le même sort vous frappe et vous rassemble ;
Oh ! que d'amants sont moins heureux que vous !
Venez tous deux, venez sur ma fenêtre
De votre soif étancher les ardeurs ;
Des cieux dorés, où l'amour vous fit naître,
Au toit du pauvre oubliez les splendeurs.
Que l'un de vous se hasarde à descendre ;
Le plus hardi doit guider le plus tendre ;
D'un cœur qui bat d'amour et de frayeur
Pour un moment qu'il détache son cœur.
Voici du grain, voici de l'eau limpide,
Humble secours par mes mains répandu ;
Il soutiendra votre destin timide,
Si tout un jour vous l'avez attendu !
Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine,
Semez vos dons à mon cher voyageur !
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
Sur son front pur appelle la rougeur.
Que ma prière en tout lieu le devance ;
Dieu ! que pas un ne le nomme étranger !
Aidez son cœur à porter notre absence,
Et que parfois le temps lui soit léger !

LES CLOCHES DU SOIR.

Quand les cloches du soir, dans leur lente volée,
Feront descendre l'heure au fond de la vallée ;
Quand tu n'auras d'amis, ni d'amours près de toi ;
Pense à moi ! pense à moi !

Car les cloches du soir avec leur voix sonore,
A ton cœur solitaire iront parler encore ;
Et l'air fera vibrer ces mots autour de toi :
Aime-moi ! aime-moi !

Si les cloches du soir éveillent tes alarmes,
Demande au temps ému qui passe entre nos larmes.
Le temps dira toujours qu'il n'a trouvé que toi,
Près de moi ! près de moi !

Quand les cloches du soir, si tristes dans l'absence,
Tinteront sur mon cœur ivre de ta présence ;
Ah ! c'est le chant du ciel qui sonnera pour toi,
Et pour moi ! et pour moi !

AU SOMMEIL.

Imagen espantosa de la muerte,
Sueno cruel, no turbes mas mi pecho !
ARGENSOLA.

IMAGE de la mort, effroi du tendre amour,
Sommeil, emporte au loin ce songe épouvantable !
La mort est dans l'adieu d'un ami véritable :
Ah ! ne m'avertis pas que l'on se quitte un jour !

Dans ton vol escorté de fantômes livides,
Va rendre, s'il se peut, la mémoire aux ingrats ;
Passe comme un miroir devant ces cœurs arides,
Et sous leurs traits hideux va leur tendre les bras !

Que l'avare, étendu dans son étroite couche,
Rêve une fausse clef près d'atteindre son or ;
Qu'il crie, et que sa voix meure au fond de sa bouche,
Et qu'un bras invisible entr'ouvre son trésor !

Qu'il entende compter ses richesses cachées ;
Que la lampe expirante y jette sa lueur ;

Paralyse ses mains sur lui-même attachées,
Et qu'il tremble, inondé d'une froide sueur !

Va tromper des tyrans les pâles sentinelles,
Fais circuler la crainte autour de leurs rideaux ,
Dissipe les grandeurs qu'ils croyaient éternelles,
Et de pavots sanglants épaissis leurs bandeaux !

Force de ce palais l'enceinte inaccessible ;
Ose annoncer la mort au cœur d'un mauvais roi ;
Ordonne à ce cœur insensible
D'être au moins sensible à l'effroi !

Montre-lui la vengeance implacable, dans l'ombre,
Sous les traits d'un esclave armé de tous ses fers.
Montre-lui le poignard au feu mourant et sombre
Des yeux qu'il fit pleurer : c'est le feu des enfers.

Que le beffroi s'ébranle, et tinte à son oreille
La fureur populaire et son nom abhorré ;
Que sa porte d'airain en tombant le réveille
Et qu'il ne puisse fuir par la peur égaré !

Mais laisse à l'amour pur des songes sans alarmes ;
Laisse au temps à dissoudre un nœud si doux, si fort.
Malheureux, quand l'amour daigne enchanter nos larmes,
On ne veut plus croire à la mort !

LE BOUQUET SOUS LA CROIX.

D'où vient-il ce bouquet oublié sur la pierre ?
Dans l'ombre, humide encor de rosée ou de pleurs,
Ce soir, est-il tombé des mains de la prière ?
Un enfant du village a-t-il perdu ces fleurs ?

Ce soir, fut-il laissé par quelque âme pensive
Sous la croix où s'arrête un pauvre voyageur ?
Est-ce d'un fils errant la mémoire naïve
Qui d'une pâle rose y cacha la blancheur ?

De nos mères partout nous suit l'ombre légère ;
Partout l'amitié prie et rêve à l'amitié ;
Le pèlerin souffrant sur la route étrangère
Offre à Dieu ce symbole, et croit en sa pitié !

Solitaire bouquet, ta tristesse charmante
Semble avec tes parfums exhaler un regret.
Peut-être es-tu promis au songe d'une amante ;
Souvent dans une fleur l'amour a son secret !

Et moi j'ai rafraîchi les pieds de la Madone
De lilas blancs, si chers à mon destin rêveur ;
Et la Vierge sait bien pour qui je les lui donne :
Elle entend la pensée au fond de notre cœur !

L'ABSENCE.

Quand je me sens mourir du poids de ma pensée,
Quand sur moi tout mon sort rassemble sa rigueur,
D'un courage inutile affranchie et lassée,
Je me sauve avec toi dans le fond de mon cœur !

Tu grondes ma tristesse, et, triste de mes larmes,
De tes plus doux accents tu me redis les charmes ;
J'espère !... car ta voix, plus forte que mon sort,
De mes chagrins profonds triomphe sans effort.

Je ne sais ; mais je crois qu'à tes regrets rendue,
Dans ces seuls entretiens tu m'as tout entendue.
Tu ne dis pas : « Ce soir ! » Tu ne dis pas : « Demain ! »
Non, mais tu dis : « Toujours ! » en pleurant sur ma main.

LE PRÉSAGE.

Oui, je vais le revoir, je le sens, j'en suis sûre !
Mon front brûle et rougit ; un charme est dans mes pleurs ;
Je veux parler, j'écoute et j'attends... doux augure !
L'air est chargé d'espoir... il revient... je le jure,
Car le frisson qu'il donne a fait fuir mes couleurs.
Un songe en s'envolant l'a prédit. L'heure même
A pris une autre voix pour m'annoncer le jour ;
Et ce ramier dans l'air, ce présage que j'aime,
Me ferait-il trembler s'il venait sans l'Amour ?

De ce tribu toujours je payai sa présence ;
L'Amour, dans sa pitié, me prépare au bonheur :
Je n'ai plus froid de son absence ;
Tient-il déjà mon cœur enfermé sous son cœur ?

Et ce livre qui parle !... Ah ! ne sais-je plus lire ?
Tous les mots confondus disent ensemble : « Il vient ! »
Comme un enfant, je pleure et je me sens sourire :
C'est ainsi qu'on espère, Amour, il m'en souvient !

Mais prends garde à ma vie, un instant fais-moi grâce !
La lumière est trop vive en sortant de la nuit ;
Laisse-moi rêver sur sa trace ;
Arrête le temps et le bruit.

Saule ému, taisez-vous ! Ruisseau, daignez-vous taire !
Écoutez, calmez-vous, il ne tardera pas ;
J'ai senti palpiter la terre,
Comme au temps où mes pas me portaient sur ses pas.

Me voici sur la route, et j'ai fui ma fenêtre ;
Trop de fleurs l'ombrageaient... Quoi ! c'est encor l'été ?
Quoi ! les champs sont en fleurs ? le monde est habité ?
Hier, c'est donc lui seul qui manquait à mon être ?
Hier, pas un rayon n'éclairait mon ennui ;
Dieu !... l'été, la lumière et le ciel, c'est donc lui !

Oui, ma vie ! oui, tout rit à deux âmes fidèles.
Tu viens ; l'été, l'amour, le ciel, tout est à moi ;
Et je sens qu'il m'éclôt des ailes
Pour m'élancer vers toi !

Où suis-je ? Le sol fuit sous mes pieds ! L'air m'oppresse.
Ah ! si j'allais mourir sans l'avoir vu... Non ! non !
Mais tantôt, affaiblie et pâle de tendresse,
Que me restera-t-il à lui dire ?... Son nom !

Oui, son nom dans ma voix est un secret intime,
Un langage où toujours mon destin parlera ;
C'est mon cri de bonheur, c'est la foi qui m'anime,
C'est ma seule éloquence ; il la reconnaîtra !

Mais quoi ! ces longs tourments ? et puis ce long silence ?
Et cette nuit de l'âme, et ce froid désespoir ?
Et... l'amour m'éblouit, ma mémoire balance,
Je ne peux plus souffrir... oui ! je vais le revoir !

LE MESSAGE.

Le voilà cet écrit qu'ont demandé mes larmes ;
Dont l'absence à mes jours a volé tant de charmes,
Dont l'attente partout attirait mes regards,
Dont j'écoutai deux ans la promesse charmante,
Que je voyais flottant dans de tristes hasards,
Enlevé par le sort aux soupirs d'une amante !
Le voilà sur mon cœur, et mon cœur n'entend rien ;
Mes yeux l'ont parcouru sans y revoir la vie ;
L'âme qui l'a tracé n'en fait plus un lien ;
L'âme qui le reçoit en regrette l'envie !
J'ai rêvé... j'en ai dû de plus doux au sommeil !
Hélas ! Je fus toujours crédule à l'espérance,
Il ne vient pas payer les tourments du réveil ;
Je fus aussi toujours sans force à la souffrance !

Et je ne reçois pas ce que j'avais perdu ;
Et le bonheur lui-même... ô secrète misère !
Étonnement d'un cœur avec lui trop sincère !
Pour qu'il soit le bonheur, je l'ai trop attendu.

ÉLÉGIE.

Parti! — Fut-elle donc pour moi seule charmante,
Cette pure ignorance où me tint l'amitié,
Qui me cacha longtemps, peut-être par pitié,
Que j'étais née, hélas, pour mourir son amante?
N'a-t-il jamais, jamais ressaisi la douceur
De ses troubles soumis à ma raison craintive;
Où je pleurais pour lui, confidente naïve;
Où pour lui pardonner je me faisais sa sœur?

Quand il m'ôta ce nom, un désordre timide
Lia ma voix saisie et mes vœux confondus;
Je n'osai plus répondre... Ah! pour son cœur avide,
Que d'aveux ignorés! que de secrets perdus!
Si j'avais su parler! si quelque humain langage
Eût fait passer pour lui mon âme en mes discours,
Si son charme éloquent m'eût prêté du secours,
Il m'aimerait encor! J'aimais trop... quel dommage!

Toi qui, sans me comprendre, as passé près de moi,
Quoi! tu cherchais l'amour, et j'étais devant toi!

ÉLÉGIE.

Un jour, écoute... un jour, j'étais bien malheureuse !
Je marchais, je traînais une tristesse affreuse,
A travers la distance, et les monts et les bois,
Et l'air, qui m'empêchait de ressaisir ta voix,
Je te reconnaissais. Obstinée à t'attendre,
Mon âme me disait : « Parle ! il va nous entendre ;
Parle ! ou, sans toi, vers lui laisse-moi m'échapper.
De silence et de pleurs pourquoi m'envelopper ?
Ah ! je veux mes amours ! Le feu cherche la flamme ;
L'âme demande l'âme ;
Et toi, tu veux mourir ! La cendre de l'orgueil
Se répand sur tes jours et m'éteint dans le deuil.
De ton timide cœur brûlante prisonnière,
Je consume ta vie, et j'appelle les cieux :
Regarde ! Ils sont là-bas, dans ses traits, dans ses yeux.
Rends-les moi ! Cette grâce, au moins, c'est la première. »

« — Oh ! taisez-vous, mon âme, il n'y faut plus songer.
Qu'il ignore à jamais ce délire funeste !

Dans de folles amours, qui ? moi le replonger ?
Moi, troubler son bonheur ? C'est celui qui me reste ! »

Et je ne donnai plus de voix à mes douleurs ;
De ton séjour heureux je détournai la vue ;
La prière m'offrit sa douceur imprévue ;
Je respirai d'attendre, et je fondis en pleurs.

Dieu m'écouta peut-être : une larme le touche ;
Il savait bien le nom que retenait ma bouche ;
Et c'est lui qui permet que, sans nous rencontrer,
Ton image partout vienne à moi se montrer ;
Partout !... Tu m'apparais jusque dans ton enfance ;
Je te vois rire, à la vie, à tes jeux ;
Si quelque objet blesse tes jeunes yeux,
Je suis ton guide, et je prends ta défense ;
Je m'agenouille au pied de ton berceau ;
Adolescent, je te suis dans ta course.
Ainsi, le pâtre aime à trouver la source
D'où échappa son ami, le ruisseau !

Dans les vallons où vivait ma famille,
Je sens tes jours couler près de mes jours ;
Tu n'y descends que pour une humble fille,
Et nos deux noms se répondent toujours !

Au vieux calvaire où mouraient mes guirlandes,
Nos vœux unis vont se réfugier ;
Je t'associe à mes pures offrandes ;
Ton bras m'enlace, et je t'entends prier.

Parfois l'Amour, d'un flambeau plus austère,
De l'avenir dissipe le brouillard.
Tu m'es rendu sous les traits d'un vieillard ;
Pour l'amour vrai, le temps est sans mystère.
Vieillard, je t'aime ! Un charme déchirant
Me fait chercher la main qui m'a blessée ;
Elle me touche... elle n'est point glacée.
Et sur mon sein je la presse en pleurant.

Qui voudrait m'arracher ces tendres rêveries,
Où tes regards émus, sur les miens attachés,
Relisent nos secrets dans mon âme cachés !
Où ma main dans tes mains brûlantes et chéries
Tombe, et reste longtemps, comme si le bonheur
Les unissait encore et remplissait mon cœur !

LE PAUVRE PIERRE.

A MON ONCLE.

Il fait nuit. Le front triste, et couvert de poussière,
Un vieillard qui succombe erre encor dans les champs ;
Il écoute, pensif, l'heure de la prière
Qui d'échos en échos semble porter ses chants.
L'hymne s'est élancé du fond d'un saint hospice,
Comme une providence appelant la douleur :
« Ici, dit le vieillard, la Piété propice
Pour son dernier sommeil offre un lit au malheur.
Vous qui faites le bien, ouvrez-moi cet asile ;
Ouvrez ! la terre enfin manque à mon pied débile.
La vieillesse est pesante à l'homme sans appui.
J'ai marché si longtemps ! Je m'arrête aujourd'hui. »

Nul gardien n'interdit l'hospitalière enceinte.
Seule une femme y veille ; on dirait la Pitié.
De la prière au pauvre épargnant la moitié,
Elle guide ses pas dans la retraite sainte.

Il hésite pourtant ; il se retourne encor.
Le courage lui manque à franchir la barrière.
Une larme qui roule au fond de sa paupière,
De son cœur gémissant trahit le vain effort.
« O femme, arrêtez-vous à ma voix importune !
Ne fermez pas encor la barrière après nous ;
Si mes genoux ployaient, je serais à genoux.
Je ne marchais pas seul avec mon infortune :
Un ami me guidait, il m'aidait à souffrir.
Si vous nous séparez, cet ami va mourir...

— Calmez-vous, répond-elle ; attendez-nous, mon père !
Vous parlez d'infortune et je connais sa voix.
Mais si la douleur cède au secours de la terre,
Vous venez de pleurer pour la dernière fois.
Non ! vous ne mourrez pas loin d'un guide fidèle. »

Alors courant au seuil, et prompte à revenir,
Au vieillard suppliant, qui vient de la bénir,
Elle ramène un chien qui bondit devant elle.
Et de cet humble ami les doux gémissements,
Ses yeux mouillés, ardents de surprise et de joie,
Racontent son bonheur, son effroi, ses tourments,
Au maître à qui Dieu le renvoie.

Sous leurs pas ranimés le cloître retentit.
La lune d'un rayon colore le vitrage.
C'est le ciel qui sourit à son plus bel ouvrage,
A l'homme qu'il éprouve et dont l'âme obéit.

D'un nouveau compagnon l'arrivée imprévue
Arrête les discours au foyer commencés.
On l'accueille, on l'entoure, et des cœurs empressés
Semblent s'émouvoir à sa vue.
Pour toucher les mortels jamais la Pauvreté
N'avait pris un aspect plus noble et plus paisible.
Un œil indifférent, sur le sien arrêté,
Se baissait dans les pleurs et devenait sensible.
Près d'un siècle pesait sur son front calme et nu.
Les ans et les malheurs, écrits sur son visage,
Y laissaient lire encore un tranquille courage,
Et ses yeux recélaient un éclat inconnu.
Soutenant le fardeau de sa haute stature,
Comme un chêne mourant lève son front aux cieux,
Des orages du monde il supportait l'injure
Dans un espoir silencieux.
Sa tête avait blanchi sur des rives lointaines ;
Ses pieds gonflés portaient l'empreinte de ses chaînes ;
Son sang avait coulé sous des fers inhumains,
Et l'affreux esclavage avait meurtri ses mains.

Son champ natal n'est plus qu'un chemin solitaire ;
Personne à ses vieux ans ne promet un beau jour ;
Ses amis, ses enfants, qu'il cherche à son retour,
Ont tous disparu de la terre.
Alors dans un hospice il va chercher son sort :
Sous l'humble nom de Pierre on l'y regrette encor.
On dit que de sa voix la douceur pénétrante
Versait dans tous les cœurs de célestes secours ;
Les malades entre eux répétaient ses discours,
Car ils faisaient sourire une bouche mourante.
Près des êtres plaintifs, dont il cherchait les maux,
N'osant de ses malheurs recommencer l'histoire,
Les tendres souvenirs qui peuplaient sa mémoire
Se peignaient dans ces mots :

« Quand la nuit sans sommeil glisse sur ma paupière,
Avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
Ma mémoire m'oppresse, et jette sa lumière
Sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur.
Je revois ma jeunesse, et ses jeux et ses charmes :
Ma mère à son foyer, son sourire, ses larmes ;
Une chaste beauté, qui fut mon seul amour,
Et qui ne m'attend plus qu'au céleste séjour ;
Ces yeux, alors brillant du feu pur des étoiles,
Où dès longtemps la mort a répandu ses voiles ;

Tous ces cœurs palpitants, doucement abusés,
A présent désunis, désenchantés, brisés !
Dans ce tableau fuyant, quand mon âme troublée
Contemple tant d'objets arrachés à ma foi,
Je crois voir s'envoler, sur ma route isolée,
Des feuilles que le vent emporte devant moi.
Je suis l'homme qui passe, après un jour de fête,
A travers le banquet sans convive : il s'arrête,
Il n'entend d'autre bruit que le bruit de ses pas.
Je regarde, j'écoute, et je compte tout bas
Les places du festin sitôt abandonnées,
Tous les flambeaux éteints, toutes les fleurs fanées,
Tous les tombeaux sans noms, tous les échos sans voix,
Et je crie : « Où sont-ils, mes amis d'autrefois ? »
Et toujours, quand la nuit glisse sur ma paupière,
Avant que ses pavots assoupissent mon cœur,
Ma mémoire m'oppresse, et jette sa lumière
Sur mes premiers beaux ans, sur mon lointain bonheur. »

Au jardin de l'hospice, où règne un frais ombrage,
Où des zéphyrs plus purs ravivent son courage,
Une jeune malade allait traîner son sort,
Et chaque jour ses pas y languissaient encor.
Elle ne souriait qu'à travers un nuage ;
Rien n'éclairait le voile où s'éteignaient ses yeux :

« Heureux avant le soir qui finit son voyage ! »
Disait-elle au vieillard en regardant les cieux.
De ses derniers soupirs elle était oppressée ;
Un secret douloureux l'étouffait ; mais sa voix
Retenait les aveux de cette âme blessée.
Elle souffrit longtemps sans se plaindre une fois.
Il l'aima plus qu'une autre : elle était malheureuse.
Elle osa sur son sein reposer sa douleur ;
Comme à l'ormeau s'attache une fragile fleur,
Pour retarder d'un jour sa chute douloureuse.
Il ne demandait pas : « Pourquoi veux-tu mourir ? »
Mais d'un œil pénétrant il regardait ses larmes,
Ce front où la jeunesse avait perdu ses charmes,
Et disait : « C'est l'amour qui la fait dépérir.
Hélas ! d'autres comme elle, en leur fièvre brûlante,
Ont demandé ce froid sommeil ;
D'autres ont souhaité cette nuit sans réveil ;
D'autres ont dit : La vie est lente !
O femmes ! plaignez-vous ; car souvent un regret
Des précoces trépas renferme le secret.
La tombe est sans aveux : elle est sourde, immobile.
C'est de l'éternité l'enveloppe fragile,
C'est le bonheur peut-être à la fin obtenu.
Mais les tendres adieux ne peuvent y descendre ;
Non ! les plus douces voix n'éveillent pas la mort.

Les fleurs qu'on y répand tombent sur de la cendre
Qui ne tressaille plus, même aux pleurs du remord.
Attendez ! méritez la paix par la prière,
Et dans l'ombre Dieu seul versera la lumière. »

Un soir d'automne, au coucher du soleil,
Quand les arbres entre eux forment un long murmure,
Quand l'homme est triste et qu'on voit la nature,
Quittant ses fleurs, se livrer au sommeil ;
Quand des ruisseaux l'eau, moins claire et moins vive,
Traîne en dormant la dépouille des bois,
Et qu'un doux rossignol vient gémir sur la rive
Où son chant d'espérance éclata tant de fois ;
Troublant seul des jardins l'humide solitude,
Pierre, dont la pitié précipite les pas,
Cherche sa jeune amie avec inquiétude.
Il traîne sa blessure et ne s'arrête pas.
Il la trouve à genoux, priant à la chapelle
Où chaque jour son Dieu l'épouvante et l'appelle.
Ses yeux, où flotte à peine un reste de clarté,
Implorent du vieillard le regard attristé.

« O mon père, aidez-moi dans l'adieu de la vie !
D'une autre plus affreuse elle sera suivie ;
Un châtiment terrible est prêt à me saisir.

La vie a deux chemins, je n'ai pas su choisir.
Par de fausses lueurs entraînée, éperdue,
Me voici devant Dieu jugée et confondue.
A présent qu'elle est là, je redoute la mort,
Mon père ! La craint-on lorsqu'on est sans remord ?
Soutenez-moi, laissez mon âme languissante
Retourner un moment dans ma vie innocente,
Y relever mon front que la honte a courbé,
Comme un roseau flétri sous l'orage tombé.
Que je pleure une fois dans le sein de ma mère !
Que mes sœurs sans rougir disent : Voilà ma sœur !
Qu'on me laisse rentrer sous le toit de mon père,
Et qu'une voix encor m'y parle avec douceur !
Qui donc a pris ma place à leur foyer paisible ?
Oh ! que n'y puis-je errer, comme une ombre invisible !
Que j'ai soif du ruisseau qui coule en paix pour eux !
Comment suis-je si pauvre ? ils sont si généreux !
Ah ! c'est qu'on m'a fermé leur maison tutélaire,
Qu'on alluma sur moi leur pieuse colère.
Mais vous, à qui jamais je n'ai manqué de foi,
Conduisez leur enfant, venez, soutenez-moi !
Rendez-moi cet air pur dont ma bouche est avide ;
Faites taire l'écho qui me nomme perfide ;
Obtenez-moi du ciel un moment de sommeil
Qui ne soit pas troublé par l'effroi du réveil,

Un seul moment d'oubli !... Je serais trop heureuse !
Mon père, il faut subir cette lumière affreuse.
Regardez sous mes pieds un abîme entr'ouvert.
Dieu ! j'y vais donc souffrir tout ce que j'ai souffert !
— Qu'y voyez-vous ? — Ma faute au grand jour dévoilée,
Des regards curieux attachés sur mon front,
Et des rires affreux proclamant mon affront.
J'y vois une coupable... Oh ! qu'elle est accablée !
A sa honte qui pleure on arrache un bandeau ;
Elle veut se cacher, ses mains sont enchaînées ;
Sur ses pas chancelants des ombres acharnées
Répandent la lueur d'un horrible flambeau.
Elle tombe à genoux. Quelle foule autour d'elle !
Entendez-vous crier : Infidèle ! infidèle !
Elle ne mourra plus de ce mortel effroi :
Cet enfer, c'est le mien ; cette femme, c'est moi.
— Qui vous l'a dit ? — Mon père, il est trop véritable.
C'est Dieu qui l'a prédit au livre redoutable.
Dans ce lieu d'agonie, et pourtant sans trépas,
La prière s'éteint, la pitié n'entre pas.
Quoi ! jamais de pardon ! Quoi ! jamais d'indulgence !
Jamais d'oubli, jamais ! Ardente à sa vengeance,
La mémoire implacable, au reproche éternel,
Du crime entretiendra toujours le criminel !
Voilà ce qu'ils m'ont dit, quand j'ai demandé grâce ;

Voilà ce que j'entends dans mon cœur qui se glace.
Ils ne m'ont pas promis de terme à mes malheurs,
Et dans l'éternité je vais chercher des pleurs.
— Pour qui donc priez-vous ? — Pour l'auteur de mon
[crime ;
Pour que Dieu soit content d'une seule victime ;
Pour qu'un être si cher, entraîné par l'amour,
Ne soit pas avec moi condamné sans retour.
— Quoi ! vous lui pardonnez ? — Dieu ! si je lui pardonne !
L'auriez-vous demandé s'il vous était connu ?
Je n'ai plus que des pleurs, eh bien ! je les lui donne.
Si j'avais eu le Ciel, il l'aurait obtenu !
Loin de rendre aux amours sa jeunesse attristée,
J'en suis sûre, il me cherche, il m'appelle tout bas.
Moi, prononcer son nom d'une voix irritée !
Mon père, il l'entendrait qu'il ne le croirait pas.
Pensez-vous que l'excès du remords qui m'accable
De deux infortunés sauve le moins coupable ?
Il le fut moins que moi, car j'aimai plus que lui.
Jugez-en ; c'est pour lui que je prie aujourd'hui ;
C'est pour lui que je tremble à mon heure suprême ;
C'est pour lui que j'expire. Ah ! jugez si je l'aime !
— Ne parlez plus d'amour, lui dit Pierre, pleurez ! »
Il ajouta pourtant : « Pauvre femme, espérez !
Espérez ! Dieu l'ordonne en sa bonté sublime ;

Sa main vous cherchera jusqu'au fond de l'abîme.
L'homme qui vous maudit a besoin de pardon ;
Dieu pour l'impitoyable a gardé l'abandon.
Qui ne porte en son sein l'amertume cachée,
L'épine douloureuse, à sa vie attachée,
De quelque repentir, vainement combattu,
Qui fait trembler l'espoir et gémir la vertu ?
Espérez ! écoutez la voix du pauvre Pierre.
Le ciel, c'est la clémence, il s'ouvre à la prière.
Mais, ma fille, un vieillard qu'on fit longtemps souffrir,
S'il consentit à vivre, a seul droit de mourir.
Jeune, vous repoussez la coupe de vos larmes !
Le remords vous protège, et vous brisez ses armes !
Vous abrégez la route où vos pas sont comptés !
Vous rejetez vos ans sans les avoir portés !
Le mépris vous accable ?... Ah ! j'en sais l'amertume.
J'ai bu tous les poisons dont le fiel nous consume ;
Mais je peux rendre à Dieu mon âme qu'il forma :
Même au sein du malheur, j'ai chanté sa louange.
Dieu souffrit, Dieu mourut pour l'ingrat qu'il aima.
Du repentir aussi le ciel a fait un ange,
Et la religion, qui soutient les mortels,
Bénit la pénitence aux pieds de ses autels.

« Belle religion, astre d'une autre vie

Dont le rayon sauveur ouvrira les tombeaux,
Toi qu'on ose ternir par de sombres flambeaux,
Toi qui verrais la terre à ton culte asservie,
Si l'affreux fanatisme au monde épouvanté
Ne dérobait, jaloux, ta céleste clarté,
Viens relever cette âme effrayée et coupable ;
Dis de quelles vertus le remords est capable ;
Dis qu'en ce monde encore il est des malheureux,
Et que, mort à soi-même, il faut vivre pour eux !

« Jeune femme, écoutez ! Au fond de cet asile,
Un autre infortuné, qu'un mal hideux exile,
Souffre, s'enferme et meurt. Hier, demain, toujours,
L'affreux dégoût de vivre empoisonne ses jours.
On n'accorde à sa soif que l'étang solitaire,
Ou le ruisseau qui roule inconnu dans les bois.
Autour de ce vivant on isole la terre,
Et l'on conjure l'air infecté de sa voix.
Sa voix sourde et brisée est une plainte aride ;
Son regard fait frémir qui l'ose rencontrer ;
Mais la Pitié, ma fille, est un ange intrépide ;
Au Malheur qui se cache elle court se montrer.
Sous des lambeaux sanglants, il voile la colère
Du fléau destructeur qui ravage son front.
Allez-y contempler le châtiment sévère

Dont l'homme en son orgueil subit le long affront.
A son livide aspect, la morne inquiétude
Dans la foule pour lui creuse la solitude.
Courbé sous l'anathème, il erre en soupirant.
Le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant.
Quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre ;
Il cherche sur le sable un rare et vain sommeil :
Son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil.
Son nom est le Lépreux !... C'est notre frère encore !
Je l'ai nommé mon frère, et j'ai touché sa main ;
J'ai promis à sa honte une céleste gloire.
L'infortune a besoin d'écouter et de croire !
Il croit, il se prosterne, il poursuit son chemin.
Chez l'homme qu'il effraie, il n'a plus de patrie ;
Il en pressent une autre, il se prépare, il prie.
Dans son jardin désert il cultive des fleurs :
« Elles daignent, dit-il, éclore sous mes pleurs. »
Son souffle ne ternit leurs parfums ni leurs charmes.
Pour ces frêles trésors, portez-lui quelques larmes.
Allez ! une voix triste est chère aux malheureux ;
Elle est de leur tristesse un écho douloureux.
Sa pieuse corbeille à vos mains est offerte,
Elle brille à sa porte. Il la laisse entr'ouverte,
Dans l'ardente espérance, il me l'a dit un jour,
Que quelque enfant naïf, au seuil de son séjour

Attiré par l'éclat de ces fleurs solitaires,
Croyant lui dérober ses présents volontaires,
Du silence éternel qui règne autour de lui
Par quelques sons furtifs rompra l'affreux ennui !

« Quand je ne serai plus, quand ma cendre glacée
Dormira sous vos pas pieux,
Continuez mon sort, prolongez ma pensée,
Portez-lui vos accents émus de nos adieux...
Demain, vous aurez vu se fermer ma paupière ;
Demain, il recevra le legs du pauvre Pierre ;
Demain, seule, vers lui mon chien vous conduira,
Et, fidèle au malheur, mon chien lui restera.
Si ce don attendrit son austère souffrance,
Si dans ses durs sanglots vous sentez quelques pleurs,
Une invisible main suspendra vos douleurs
Et vous croirez à l'espérance. »

Pierre ne parla plus. Recueilli dans ses vœux,
Sur l'autel, un moment, il appuya sa tête.
On eût dit que les cieux s'entr'ouvraient pour sa fête
Et que d'une coupable ils jugeaient les aveux.
Peut-être elle espéra, car sa vue attentive
Aux lèvres du vieillard resta longtemps captive.

Elle pressa ses mains sur son cœur ranimé,
Et crut dans son regard voir un ciel désarmé.

Des malades au loin la foule répandue
Se dirige à sa voix faiblement entendue.
Cette foule souffrante, à l'heure des récits,
N'a point vu le vieux pauvre au milieu d'elle assis.
« Que fait-il ? est-il mieux ? dit un homme. On l'ignore.
Il était faible hier ; est-il plus faible encore ?
Une soirée est longue ; allons tous le chercher.
S'il souffre davantage, il veut nous le cacher,
Car sa plainte jamais n'attrista notre oreille ;
C'est pour nous consoler que la douleur l'éveille ;
Mais sa trame est usée, et nous touchons au jour
Qui doit de ses vertus nous priver sans retour.
Hier, l'oiseau de nuit vint frapper sa fenêtre ;
C'est pour quelqu'un de nous que je l'ai vu paraître.
Pierre quitta son lit en disant : « Me voilà ! »
Et de ses yeux fermés une larme coula.
Je l'ai vu, car la lampe au mur brûlait encore ;
Mais elle s'est éteinte une heure avant l'aurore,
Et je n'ai pu dormir. » Le cortège tremblant
Dans un morne tumulte avance vers le cloître.
D'un écho qui soupire et s'éveille en parlant
Leur tristesse semble s'accroître.

En vain des rayons purs frappent les vastes cours,
En vain la lune est belle et suit en paix son cours,
Chacun pense au présage et, racontant son rêve,
Croit saisir du destin le voile qu'il soulève.

« Ce pauvre, couronné d'un illustre malheur,
Pierre fut un guerrier, oui, tout porte à le croire :
Chaque pli de son front cache un reflet de gloire,
Et sa longue misère expia sa valeur.
On brisa dans l'exil son génie et sa force ;
Son sein cicatrisé souvent nous l'attesta,
Comme un cèdre frappé garde sur son écorce
Tous les coups impuissants que l'homme lui porta.
Ne dira-t-il jamais ses tristes destinées,
Par qui de telles mains purent être enchaînées ?
Mais le voilà paisible : il prie, il nous attend...
Le présage est menteur, car il paraît content.
Le voilà ! le voilà ! » Leurs cris touchent le sage ;
Il se lève. Un grand calme est peint sur son visage.
Tous semblent écouter son sourire penseur ;
Tous cherchent son regard et brûlent de l'entendre.
L'amitié qui s'alarme est plus vive et plus tendre ;
Tous appellent sa voix si forte en sa douceur !

« Approchez, leur dit-il, mes frères d'infortune.
Ma misère à vous seuls ne fut point importune ;

Vous avez recueilli les débris de mon sort.
Cet asile s'ouvrit pour cacher mon naufrage.
Rejeté par les flots de rivage en rivage,
Tel un vaisseau perdu rentre et périt au port ;
Le nom qu'il a porté dans ses courses lointaines,
Ses voiles, ses festons, sa gloire, ses couleurs,
On n'en reconnaît plus les marques incertaines,
Et ses flancs déchirés n'ont dit que ses malheurs.
Libre dans mes destins, ou courbé sous des chaînes,
Partout où j'égarai mes pas aventureux,
J'écoutai. Les récits charmaient toutes mes peines,
Je devenais meilleur, j'étais moins malheureux.
Des malheureux surtout je retenais l'histoire,
Les chants tristes plaisaient à mes chagrins rêveurs.
Des sages en glanant j'amassais les faveurs :
L'indigent qui voyage enrichit sa mémoire.
Cet invisible bien qu'on n'a pu me ravir,
A distraire vos maux il devait me servir.
Pour mes secrets, qu'importe ? Outragé par l'envie,
Découragé, puni des plus nobles penchants,
J'ai voulu voyager seul à travers la vie,
Pour ne m'égarer plus au chemin des méchants.
Leurs flèches, leurs clameurs m'insultèrent dans l'ombre.
Je jetai mes lauriers qui frappaient leurs regards,
Et, méconnu, cherchant de plus humbles hasards,

Je m'écriais, alors qu'ils outrageaient mon ombre :
« Voguez, voguez, ma barque, et sans guide et sans peur.

Quelque part que le vent nous pousse et nous égare,
Il ne peut nous jeter sur un sol plus barbare,
Plus triste que le sol d'où j'arrache mon cœur.
Chaque phare tremblant qui nous prête sa flamme,
Chaque vague qui roule et qui blanchit la rame,
Semble dire en passant : Viens ! livre-nous ton sort !
Si le trépas habite au fond de nos demeures,
Que tu vives ou que tu meures,
Nous serons avec toi moins perfides encor
Que les mortels ingrats dont les vaines tendresses,
Dont les sourires faux, dont les feintes caresses
Ont égaré ta voile et déchiré ton cœur.
Ainsi, voguez, ma barque, et sans guide et sans peur,
A travers les écueils, le calme ou les orages.
Jetez-moi dans l'espace et volez sur les flots :
Pour qui laisse après soi de si cruels rivages,
Les plus cruelles mers sont des champs de repos.
Mais si nous rencontrons quelque sauvage rive,
Où l'air soit pur encore et l'âme encor naïve,
Éden où les méchants n'abordèrent jamais,
Arrêtez-vous, ma barque, et que nos destinées,
A ce libre bord enchaînées,

Sur de tranquilles eaux s'endorment désormais.
Laissez-moi de l'oubli boire le frais breuvage,
Et, lentement calmés d'un douloureux voyage,
De mes jours moins émus laissez couler les flots.
Mais, jusque-là, voguez sans peur et sans repos.
Le repos est ici, mon âme s'y prépare ;
L'ami des malheureux pour un jour s'en sépare.
Tous en foule où je vais vous viendrez me revoir ;
Moi, je touche au bonheur, je vous laisse l'espoir.
Levez les yeux ! c'est là que je vais vous attendre ;
C'est le palais du pauvre et l'humble y peut prétendre.
Oui, l'homme dont les pleurs ont arrosé le pain,
A ce banquet promis ne frappe pas en vain.
J'épuise enfin du sort l'amertume secrète ;
Ma blessure se tait. Quoi ! Dans mon sein calmé
Je ne retiendrai plus mon tourment renfermé ?
La résignation est la douleur muette.
Amis, en vous parlant mon sourire était doux,
Mais j'étais homme, hélas ! je souffrais comme vous.
Je suis mieux. Partagez mon ineffable joie ;
Souriez à ma mort ; venez, que je vous voie !
Dieu ! quel fardeau pénible échappe à mes efforts !
Que mon âme est légère en rompant ses ressorts !
D'un long bannissement ne plaignez plus ma vie ;
Le ciel l'absout, j'en sors. Qu'elle vous fasse envie !

Ce temple hospitalier me doit le dernier don :
Qu'un voile généreux tombe sur ma poussière ;
Si vous parlez de moi, dites : « Le pauvre Pierre ! »
Pierre fut votre ami, qu'il n'ait plus d'autre nom ! »

Tous pleuraient, quand la cloche, au milieu du silence,
Des prières du soir annonce le retour ;
Et du sage expirant l'heure, qui se balance,
Semble un salut de paix aux mortels d'alentour.
A genoux devant lui leurs sanglots lui répondent ;
Pour le bénir encor leurs âmes se confondent ;
Un regard plein d'amour fut son dernier adieu ;
Et sa voix s'éteignit en murmurant : « Mon Dieu ! »

PRESSENTIMENT.

Une autre le verra, tendre et triste près d'elle,
Vivre de ses regards, frissonner de sa voix,
Lui demander la mort s'il la croit infidèle,
Et, s'il s'en croit aimé, ce qu'il fut une fois ;

Ce qu'il est, quand mes yeux lui promettent mon âme ;
Quand le doute et l'espoir l'approchent de mon cœur ;
Quand il cherche un serment dans mes baisers de flamme,
Quand il ne doute plus, soumis par le bonheur.

Le bonheur s'enfuira, ses ailes sont rapides ;
Un jour nous pleurerons, sans nous calmer le soir :
Cet adieu suspendu sur nos têtes timides,
Il nous aura brisés du même désespoir.

Et comme moi, longtemps malheureux et fidèle,
Quand il aura souffert tout ce qu'il peut souffrir,
Une autre le verra tendre et triste près d'elle :
Mon Dieu ! que de pensers consolent de mourir !

LE REGARD.

Laisse ! j'ai vu tes yeux, dans leur douce lumière,
S'attacher sur des yeux qui donnent le bonheur ;
Et je ne sais quel deuil accable ma paupière,
Je ne sais quelle nuit environne mon cœur.
On dirait que, pressé par une main cruelle,
Il ne se débat plus sous son arrêt de mort.
Laisse ! il faut nous ravir une erreur mutuelle ;
Ce cœur n'est plus à toi... je te sauve un remord.
Seule, avec désespoir, j'y suis redescendue ;
Ton portrait déchiré s'y baignait dans les pleurs.
Quoi ! cette image aimante est à jamais perdue !
Qui donc pouvait l'atteindre et changer ses couleurs ?
Toi seul ! Je voudrais croire à ta voix généreuse,
Mais j'ai vu... Qu'ils sont beaux les yeux qui te parlaient !
J'avais donc oublié que je suis malheureuse ?
Va ! je n'oublîrai plus qu'ils me le rappelaient.

Toi, de quoi pleures-tu ? Je n'entends pas tes larmes :
J'y vois briller ces yeux dont tu m'as dit les charmes ;

Laisse-moi les haïr, mais de loin, mais tout bas.
Quels yeux !... Ils sont partout. Oh ! ne me parle pas !
Va-t'en ! Va ! sois heureux, je le veux, je t'en prie !
Tes pleurs me font mourir... Je crois que je t'aimais !
Va-t'en ! Je suis jalouse, et je fus trop chérie
Pour oser te le dire et te revoir jamais !

AUX ENFANTS QUI NE SONT PLUS.

> Bien plus heureux que nous, vous n'avez fait que tremper vos lèvres dans cette coupe d'amertume qu'il nous faut épuiser.
>
> M. Chessière, *Ministre protestant.*

Vous ! à peine entrevus au terrestre séjour,
Beaux enfants ! voyageurs d'un jour,
Quand les astres sont purs, dans leurs tremblantes flammes
Voit-on flotter vos jeunes âmes ?

Vous qui passez comme les fleurs,
Qui ne semblez toucher la terre
Que pour vous envoler tout baignés de nos pleurs,
Enfants, révélez-nous le triste et doux mystère
D'une apparition qui fait rêver le ciel,
Et de votre départ si prompt et si cruel.

Eh ! comment voyons-nous nos plus pures délices
Se changer en amers calices
Pleins d'inépuisables regrets ?
De ces sources de pleurs contez-nous les secrets.

Fleurs des tendres amours ! ne laissez-vous de traces
Que vos chastes baisers, que vos tranquilles grâces,
Vos larmes sans remords, vos voix d'anges mortels,
Qui font des cœurs aimants vos douloureux autels ?
Sous une forme périssable,
N'êtes-vous pas des cieux les jeunes messagers ?
Et vos sourires passagers
Portent-ils de la foi l'empreinte ineffaçable ?

Venez-vous en courant dire : « Préparez-vous !
Bientôt vous quitterez ce que l'on croit la vie ;
Celle qui vous attend seule est digne d'envie :
Oh ! venez dans le ciel la goûter avec nous !
Ne craignez pas, venez ! Dieu règne sans colère ;
De nos destins charmants vous aurez la moitié.
Celui qui pleure, hélas ! ne peut plus lui déplaire ;
Le méchant même a part dans sa pitié.
Sous sa main qu'il étend toute plaie est fermée ;
Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon ;
Et le sillon cuisant d'une larme enflammée
S'efface au souffle du pardon.
Embrassez-nous ! Dieu nous rappelle :
Nous allons devant vous ; mères, ne pleurez pas !
Car vous aurez un jour une joie immortelle,
Et vos petits enfants souriront dans vos bras. »

Ainsi vous nous quittez, innocentes colombes,
Et sur nos toits d'exil vous planez un moment,
Pour écouter peut-être avec étonnement
Les cris que nous jetons à l'entour de vos tombes.
Ah ! du moins emportez au sein de notre Dieu
Les sanglots dont la terre escorte votre adieu.
Allez du moins lui dire : « Il est toujours des mères,
Des femmes pour aimer, pour attendre et souffrir,
Pour acheter longtemps, par des peines amères,
Le bonheur de mourir ! »
Ah ! dites-lui : « Toujours les hommes sont à plaindre ;
En vous nommant, Seigneur, ils ne s'entendent pas :
Plus faibles que l'enfant dont vous guidez les pas,
On ne leur apprend qu'à vous craindre.
Et nous avons tremblé de demeurer longtemps,
De nous perdre sans vous dans leurs sombres vallées ;
Et nous avons quitté nos mères désolées :
Dieu ! versez quelque espoir dans leurs cœurs palpitants,
Elles pleurent encore ! » Il est trop véritable :
De vos berceaux déserts le vide épouvantable
Les fait longtemps mourir, et crier à genoux :
« Nous voulons nos enfants ! Nos enfants sont à nous ! »

Mais Dieu pose sa main sur leurs yeux pleins de larmes ;
Il éclaire, il console, il montre l'avenir ;

L'avenir dévoilé resplendit de vos charmes,
Et l'espoir, goutte à goutte, endort le souvenir.
La promesse qui les enchante
Les suit jusque dans leur sommeil ;
Et cette parole touchante
Les soutient encore au réveil :
« Laissez venir à moi ces jeunes créatures,
Et je vous les rendrai ; mères, ne pleurez pas !
Priez ! Dieu vous rendra vos amours les plus pures,
Et vos petits enfants souriront dans vos bras. »

L'IDIOT.

A MADAME PAULINE DUCHAMBGE.

Avec l'aube toujours ta plainte me réveille,
André ! toujours ton nom tourmente mon oreille ;
Car toujours sans pitié, persécuteurs enfants,
Vous brisez son sommeil par vos cris triomphants.

Il dormait. De la nuit la fraîcheur salutaire
Peut-être dans son sein versait un songe heureux.
Quel autre bien attend l'orphelin solitaire ?
Son réveil est si douloureux !
Dans le sommeil du moins, l'oubli vient, le sort change ;
Et, couché sur la terre où le soleil a lui,
Qui sait s'il ne voit pas un Ange
Sourire ou pleurer avec lui ?

Pourquoi faire envoler son erreur décevante ?
Regardez, inhumains, cet être languissant,
Comme un chevreuil blessé que la meute épouvante,
Essayer pour vous fuir un effort impuissant.

Eh ! que vous a-t-il fait ? Laissez passer sa vie
Sous le nuage triste où Dieu l'enveloppa :
Il n'a plus sa raison que le malheur frappa ;
Mais votre voix est dure ; et tout ce qu'il envie,
C'est l'indulgent silence : il parle au malheureux,
Il assoupit l'éclat de vos rires affreux.
Quand vous l'avez blessé de vos cruelles armes,
André frappe son cœur où s'amassent ses larmes.
L'homme, pour tous ses jours, en apporte en naissant ;
C'est le calice amer où son orgueil s'abreuve.
Bientôt, jeunes railleurs, vous en ferez l'épreuve,
Et le plus gai de vous s'en ira gémissant.
Vos teints de fleur, vos jeux, votre éclatante joie,
Votre âge audacieux qui croit régner toujours,
Du temps qui raille aussi seront bientôt la proie :
Vous serez vieux dans quelques jours.
Des vieillards assis sur les places,
A l'ombre des ormeaux vivaces
Qu'ils y plantèrent autrefois,
Vous aurez la langueur et les débiles voix ;
La vie à vos regards retirera ses flammes ;
Vous croirez que l'oiseau vous refuse son chant ;
Quelque chose d'amer coulera dans vos âmes,
Car vous direz : « Je fus méchant ! »

Dieu plaindra du roseau le naufrage rapide,
Bien qu'il fasse en tournant rire les matelots !
« Qu'eût-il vu, disent-ils, dans son destin timide ?
Il eût bordé la rive et caressé les flots ! »

Triste un jour comme André, je suivis sa détresse :
Loin de la ville heureuse elle nous égara.
L'église du coteau fit rêver sa tristesse ;
Il salua l'église, et puis il soupira.
Chancelant et courbé sur son appui de frêne,
Il s'arrêtait pensif, il cueillait une fleur ;
Et du jeune idiot la mousse et le troène
Couronnaient la pâleur.

Le vent qui passe et courbe la verdure
Étonnait son oreille ; il cherchait ce murmure,
Et comptait sur ses doigts le brisement égal
De l'eau dans les cailloux épurant son cristal.
Le jeu d'un papillon, qui planait sur sa tête,
Le fit rire et tourner longtemps ;
Il agitait ses mains avec un air de fête ;
Et puis il oublia l'envoyé du printemps.
Il dansa. Pauvre André ! La lointaine musette
Lui disait que la danse avait frappé ses yeux :
La mémoire entendait, mais l'âme était muette ;
Le danseur n'était point joyeux.

Sa faiblesse inclinée au bord de la fontaine
Y suspendit mes pas ;
Seul, à quelque ombre amie il racontait sa peine,
Car il parlait tout bas.
« Peut-être, me disais-je, heureux sous sa couronne,
Plus légère à son front que le bandeau d'un roi,
Il rend grâce à l'air libre et pur qui l'environne ;
A l'image d'un homme il sourit sans effroi. »
Tout-à-coup, de ses fleurs la parure éphémère
D'un souvenir aigu sembla le déchirer ;
Il étendit les bras en s'écriant : « Ma mère ! »
Et plus faible et plus pâle il s'assit pour pleurer.
Dans le ruisseau longtemps je vis tomber ses larmes ;
A leur chute rapide André trouvait des charmes,
Et curieusement les regardait couler.
La pitié m'oppressait ; je ne pouvais parler.

« André ! lui dis-je enfin, retourne vers la ville.
Ne crains-tu pas la nuit passée hors des remparts ?
Vois-tu les habitants rentrer de toutes parts ?
Va ! pauvre agneau perdu, cherche au moins un asile. »
Alors, sans me répondre, il reprit son chemin.
Il était sous ma porte assis le lendemain.

D'un air doux et stupide il m'offrit une feuille
De la guirlande encor pendante sur son front.

Ah ! le présent du pauvre est digne qu'on l'accueille ;
Dieu veut qu'il soit sauvé d'un douloureux affront.
Et j'offris à mon tour l'espoir de l'infortune,
Ce métal où le riche attache le bonheur.
L'enfant mit la main sur son cœur,
En détournant les yeux de l'offrande importune.

« André ! pardonne-moi, » lui dis-je ; il me sourit.
Que ce touchant effort renfermait d'amertume !
Quand de pleurer toujours nos yeux ont la coutume,
Dans leur sourire encor le malheur est écrit.
Et moi : « Veux-tu venir ? veux-tu changer ta vie,
Enfant ? veux-tu voyager avec nous ?
Tu verras d'autres cieux. Va ! tous les cieux sont doux ;
Ils cachent tant d'espoir ! Les fleurs te font envie ?
Viens ; partout la rosée y répand sa fraîcheur.
Tu ne dormiras plus sur une pierre humide ;
Et comme à des ramiers le passereau timide
Se donne, tu suivras notre essaim voyageur ;
Veux-tu ?... » Ses yeux erraient ; j'y vis paraître une âme ;
Son teint morne et mourant soudain se ranima.
Vous allez juger quelle flamme
Dans ce cœur éteint s'alluma.
Un signe prompt m'attire sur sa trace ;
Il monte vers l'église, il a franchi l'enclos

Où d'humbles croix, d'humbles fleurs, tout retrace
D'objets aimés l'invisible repos.
Sur une tombe, à genoux, sans haleine,
André s'étend, l'enferme dans ses bras ;
Puis, avec un accent que l'on devine à peine,
Il se lève en criant : « Ma mère ! tu viendras ! »
Mais épuisé par cet élan pénible,
Cachant ses yeux dans l'herbe du tombeau,
André s'endort comme un enfant paisible
Qu'a réveillé quelque importun flambeau.

Vous que je ne hais plus, car vos yeux sont humides,
Des pleurs d'un insensé vous voilà moins avides !
Oui, croyez-moi, le cœur survit à la raison :
C'est là que se retire un reste de lumière
Qui doit échapper à la terre :
Toujours d'un dard moqueur on y sent le poison.

O mes jeunes amis, prenez bien sa défense !
Nés sur le même sol, charmez sa longue enfance ;
Sous vos toits généreux qu'il entre quelquefois !
Enfants, ne raillez plus ses naïves chimères ;
Éveillez sur son sort la pitié de vos mères,
Et, quand je serai loin, rappelez-lui ma voix :
Cette voix triste est douce à l'indigent timide ;

Le pauvre aime l'accent ému de sa douleur.
Vous-mêmes, croyez-moi, souvent un humble guide
Peut en vous éclairant vous conduire au bonheur.

Qui ne veut le bonheur? L'homme, dès qu'il respire,
Le demande au breuvage à ses lèvres promis ;
Plus tard il le demande à des songes amis ;
Hélas ! il le demande encor quand il expire.

André l'attend aussi ; comme un frêle arbrisseau
Jeté sur un terrain aride,
Sous l'ardent soleil qui le ride,
Attend la fraîcheur du ruisseau ;
Sa jeunesse se fane et tombe
Sans éclat, sans sève, sans bruit ;
Et, loin du monde et loin du bruit,
André l'attend sur une tombe !

REGRET.

Des roses de Lormont la rose la plus belle,
Georgina, près des flots nous souriait un soir ;
L'orage, dans la nuit, la toucha de son aile,
Et l'Aurore passa triste, sans la revoir !

Pure comme une fleur, de sa fragile vie
Elle n'a respiré que les plus beaux printemps.
On la pleure, on lui porte envie :
Elle aurait vu l'hiver ; c'est vivre trop de temps !

LE RETOUR CHEZ DÉLIE.

C'est ici... Pardonnez, je respire avec peine ;
Mes genoux affaiblis me forcent à m'asseoir.
Ici, tous mes secrets vous cherchèrent un soir.
Oh ! que de souvenirs un souvenir ramène !
O mémoire du cœur, vous garde-t-on toujours ?
Oui, le temps fane en vain les roses sur nos têtes ;
Le temps éteint toutes les fêtes :
Il n'éteint pas tous les amours !

Trois étés de ces bois ont embaumé l'ombrage,
Depuis que, m'exilant sur des rives sans fleurs,
Je n'emportai que le triste courage,
En pleurant, de cacher mes pleurs.

Ne me reprochez plus ma fuite et mon silence ;
Ne pressez pas mon cœur plein de ces jours amers :
Hélas ! quand l'aquilon souffle avec violence,
L'alcyon qui s'envole est morne sur les mers.
Dans mon isolement j'enfermais ma pensée ;

Des maux que je fuyais poursuivie et lassée,
D'avance je traînais les maux qui m'attendaient,
Et, quand vous m'accusiez, mes larmes répondaient.

Que les bords étrangers sont froids pour la souffrance!
En vain de doux regards y plaignaient ma langueur,
En vain!... Tous les regards importunent le cœur,
Quand on n'y voit plus l'espérance.
Quel attrait déchirant me fait donc revenir?...
Ah! ne le nommez pas! Souffrez que ma tristesse,
Qui ne veut rien du temps, mais qui craint sa vitesse,
S'arrête sur un souvenir.
C'est vous! je vous revois, toujours belle, Délie!
De mes siècles de pleurs à peine un seul moment
Semble avoir dans son vol touché ce front charmant,
Et du Dieu qui me hait vous êtes embellie.
Pour fixer le bonheur avez-vous un secret?
Ne pouvez-vous pas me l'apprendre?
Je croyais!... Du bonheur ce que j'ai su comprendre,
C'est qu'on en meurt par le regret.

Ne vous étonnez plus : en recevant la vie,
De tout ce qu'elle offrait je n'ai vu que l'amour;
Mon cœur le respirait avec l'air et le jour.
A quelque chère idole en tous temps asservie,

Je tombais à genoux pour adorer des fleurs ;
Je me vouais surtout à la plus solitaire ;
Elle me semblait triste, et je sentais des pleurs
S'échapper de mon sein. Aimante avec mystère,
Je courais raconter à quelque humble arbrisseau
Ce que j'avais souffert du tourment de l'étude ;
Comme au fond de mon cœur dormait l'inquiétude,
Quand mes heures coulaient au bruit d'un clair ruisseau !
Qu'ils étaient loin alors ces maîtres sans clémence
Qui ne m'apprenaient qu'à frémir !
Que Dieu me semblait grand, dans cet espace immense
Où je n'entendais rien gémir !
Le timbre dont l'horloge éveillait mes alarmes,
La leçon monotone et les regards grondeurs,
Et le livre muet imbibé de mes larmes,
Soleil ! tout se perdait dans tes pures splendeurs !
Dérobée en furtive aux sévères entraves
De l'école où tremblaient mes compagnes esclaves,
J'étais libre, j'errais, je suspendais mes pas,
Je répondais... à qui ? je ne le savais pas ;
Mais un intime accent, toujours, toujours le même,
Me suivait, me parlait, me répétait : « Je t'aime ! »
Et d'avance, à ce mot en tous lieux entendu,
« Je t'aime ! » était le mot que j'avais répondu.

Ne riez pas, Délie ! écoutez ! de ma mère
Ayez pour un moment l'indulgente pitié ;
Elle ne riait pas de cette sève amère
Qui de son tendre fruit consumait la moitié.
Mère, elle m'entendait lorsqu'en ses bras penchée,
Mes yeux priaient ses yeux de prendre mon secret ;
Peut-être sa pitié, sur mon âme attachée,
Reconnaissait son âme où veillait un regret ;
Car mes jeunes amours n'avaient pas d'inconstance ;
Pour l'arbrisseau chéri j'appelais le printemps ;
S'il mourait, à mon existence
Un doux ombrage, un charme, allait manquer longtemps,
Et je ne chantais plus ; sa verdure fanée
Ornait mon front pensif aux jeux bruyants du soir :
Ce n'étaient plus mes jeux ; de leurs cris consternée,
J'allais près de ma mère et languir et m'asseoir ;
Et ma mère, en berçant ma fièvre douloureuse,
Disait que l'arbrisseau reverdirait un jour.
Cette fièvre du cœur, c'était déjà l'amour,
Et je ne fus jamais à demi malheureuse.

Jugez quand ce fut lui ! quand j'entendis sa voix,
Cet accent retrouvé ! Que suis-je devenue,
Quand je vis mon idole à mes pieds reconnue,
Tous mes rêves épars ressaisis à la fois ?

J'osai me croire aimée : alors toute la terre
Tressaillit avec moi, me rapprocha des cieux.
Pour écouter longtemps je sus longtemps me taire,
Et je ne répondis qu'au regard de ses yeux :
J'osai le soutenir, et je perdis mon âme ;
Je ne me souvins plus, je n'attendis plus rien ;
L'univers, c'était lui ; lui m'appela son bien ;
Et tout s'anéantit dans notre double flamme.

Les voilà donc ces lieux où je donnai mes jours !
Rien n'est changé... que lui, dans ce touchant asile !
C'est le même parfum qui court dans l'air tranquille !
Cette lampe y brûle toujours !

O Délie ! est-ce là que j'ai souri moi-même
A l'objet adoré que m'offrait ce miroir ?
Qu'il est beau le miroir qui double ce qu'on aime !
Ce portrait qui se meut, quel bonheur de le voir !
Je marche où de ses pieds mes pieds pressaient l'empreinte !
Que de fois, pour tromper l'embarras le plus doux,
Cette harpe, au hasard, parla seule entre nous !
Mais ces lieux qu'à présent je parcours avec crainte,
Ces parfums, ces flambeaux, ces brillantes couleurs,
Ces contrastes de mes douleurs,
Ces messages riants qu'à vos pieds on envoie,

Tout parle, tout s'empreint d'une alarmante joie,
Et mon cœur... oui, mon cœur entend qu'il va venir :
Cruelle ! et vous vouliez encor me retenir !
Vous me trompiez... Adieu ! Votre main caressante
Ne m'enchaînera plus : je suis libre aujourd'hui.

En me réunissant à lui,
Croyez-vous n'inventer qu'une ruse innocente ?
Je n'ai donc pas souffert ? Regardez-moi ! L'amour
N'est donc qu'un mot frivole, un rêve, un badinage,
Un lien sans devoir égarant le jeune âge,
Qu'il brise et reprend tour à tour ?
Je ne sais ; mais, adieu ! Fière autant que sensible,
Dans l'effroi d'abaisser ma douleur à ses pieds,
J'ai fui ; laissez-moi fuir. Quoi ! pour cet inflexible,
C'est vous qui me priez !

« Il le veut », dites-vous. Il veut ! toujours le même :
Voilà comme il régnait sur mes esprits confus ;
J'obéissais toujours, mais je disais : « Il m'aime ! »
Ose-t-on commander à ceux qu'on n'aime plus ?
Que veut-il ? Mon bonheur ? eh bien ! je suis heureuse.
Je suis calme, je suis... voyez ! je vis encor,
Dans le bruit de la fête apprenez-lui mon sort :
Ménagez bien son âme ; elle est si généreuse !

Et si vous me nommez, choisirez-vous l'instant
Où quelque objet nouveau, brillant et sous les armes,
Fera battre et rêver son cœur déjà content,
Pour dire : « Elle est partie ! Oh ! que j'ai vu de larmes ! »
Si c'est lui qu'il faut plaindre, enfin, je le plaindrai ;
Mais, je le sens, jamais je ne le reverrai !

Le revoir ! ô terreur ! l'entendre ! lui répondre !
Reconnaître ses yeux qui m'ont donné la mort,
Les voir errer sur moi, sans trouble, sans remord !
Balbutier son nom, m'égarer, me confondre !

Le revoir ! ô douleur ! sans joie, à mon retour,
Interroger mes traits oubliés dans l'absence,
Et peut-être un moment douter, en ma présence,
S'il m'a connue un jour !

Non ! laissez-moi m'enfuir. Que je doute moi-même
Si je l'ai vu jamais, si j'existe, si j'aime !
Ah ! je ne le hais pas, je ne sais point haïr :
Mais, laissez-moi douter... mais laissez-moi m'enfuir !

ÉLÉGIE.

Toi que l'on plaint, toi que j'envie,
Indigente de nos hameaux,
Toi dont ce chêne aux vieux rameaux
N'a pas vu commencer la vie ;

Toi qui n'attends plus des mortels
Ni ton bonheur, ni ta souffrance ;
Toi dont la dernière espérance
S'incline aux rustiques autels ;

Toi que dans le fond des chaumières
On appelle, avant de mourir,
Pour aider une âme à souffrir
Par ton exemple et tes prières ;

Oh ! donne-moi tes cheveux blancs,
Ta marche pesante et courbée,
Ta mémoire enfin absorbée,
Tes vieux jours, tes pas chancelants,
Tes yeux sans lumière, sans larmes,

Assoupis sous les doigts du temps,
Miroirs ternis pour tous les charmes
Et pour tous les feux du printemps !
Ce souffle qui t'anime à peine,
Ce reste incertain de chaleur,
Et qui s'éteint de veine en veine,
Comme il est éteint dans ton cœur.

Prends ma jeunesse et ses orages,
Mes cheveux libres et flottants ;
Prends mes vœux que l'on croit contents ;
Prends ces doux et trompeurs suffrages
Que ne goûtent plus mes douleurs,
Ce triste éclat qui m'environne,
Et cette fragile couronne
Qu'on attache en vain sur mes pleurs !

Changeons d'âme et de destinée ;
Prends, pour ton avenir d'un jour,
Ma jeune saison condamnée
Au désespoir d'un long amour !

Ah ! si cet échange est possible,
Que toi seule, à mes vœux sensible,
Au Temps me présente pour toi ;

Qu'il éteigne alors sous son aile
Une image ardente et cruelle
Qui brûle et s'attache sur moi !

Que ces flots, ces molles verdures,
Ces frais bruissements des bois
N'imitent plus, dans leur murmure,
Les accents d'une seule voix !
Que pour moi, comme à ton oreille
Que rien n'émeut, que rien n'éveille,
Le souvenir n'ait point d'échos,
L'ombre du soir point de féerie ;
Que les ruisseaux de la prairie
Ne me soient plus que des ruisseaux !

Que, semblable à la chrysalide,
Qui sous sa froide et sombre égide
Couve son destin radieux,
Demain, sur des ailes de flamme,
Comme l'insecte qui peint l'âme,
J'étende mon vol vers les cieux !...

Mais tu regagnes sans m'entendre
Le sentier qui mène au vallon ;
Insensible aux cris d'un cœur tendre,

Comme aux soupirs de l'Aquilon,
Tu n'écoutes plus de la terre
Le bruit, les plaintes, ni les chants ;
Et, sur ton chemin solitaire,
Inutile même aux méchants
Qui me suivent d'un pas agile,
Toi, dans ces incultes séjours,
Tu dérobes ton pied d'argile
Aux pièges où tombent mes jours !

Suis ta route, vieille bergère ;
En glanant l'aride fougère,
Debout encor sous ton fardeau,
Sans craindre une voix importune,
Bientôt ta paisible infortune
Cheminera sur mon tombeau.

ÉLÉGIE.

Quand le fil de ma vie (hélas ! il tient à peine !)
Tombera du fuseau qui le retient encor ;
Quand ton nom, mêlé dans mon sort,
Ne se nourrira plus de ma mourante haleine ;
Quand une main fidèle aura senti ma main
Se refroidir sans lui répondre ;
Quand mon dernier espoir, qu'un souffle va confondre,
Ne trouvera plus ton chemin,
Prends mon deuil : un pavot, une feuille d'absinthe,
Quelques lilas d'avril, dont j'aimai tant la fleur,
Durant tout un printemps qu'ils sèchent sur ton cœur !
Je t'en prie : un printemps ! Cette espérance est sainte !
J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs
N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite ;
Va ! j'en veux à la mort qui sera moins discrète,
Et je ne serai plus quand tu liras : « Je meurs. »

Porte en mon souvenir un parfum de tendresse ;
Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer.

Sur l'arbre, où la colombe a caché son ivresse,
Une feuille, au printemps, suffit pour l'attirer.

S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie
De cette couleur sombre attriste un temps d'amour,
Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie ;
Dis-leur qu'Amour est triste, ou le devient un jour ;
Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première ;
Oh ! dis-le sans froideur, car je t'écouterai !
Invente un doux symbole où je me cacherai :
Cette ruse entre nous encor... c'est la dernière.

Dis qu'un jour, dont l'aurore avait eu bien des pleurs,
Tu trouvas sans défense une abeille endormie ;
Qu'elle se laissa prendre et devint ton amie ;
Qu'elle oublia sa route à te chercher des fleurs.
Dis qu'elle oublia tout sur tes pas égarée,
Contente de brûler dans l'air choisi par toi.
Sous cette ressemblance avec pudeur livrée,
Dis-leur, si tu le peux, ton empire sur moi.

Dis que l'ayant blessée, innocemment peut-être,
Pour te suivre elle fit des efforts superflus,
Et qu'un soir accourant, sûr de la voir paraître,
Au milieu des parfums, tu ne la trouvas plus ;

Que ta voix, tendre alors, ne fut pas entendue ;
Que tu sentis sa trame arrachée à tes jours ;
Que tu pleuras sans honte une abeille perdue ;
Car ce qui nous aima nous le pleurons toujours !

Qu'avant de renouer ta vie à d'autres chaînes,
Tu détachas du sol où j'avais dû mourir
Ces fleurs ; et qu'à travers les plus brillantes scènes,
De ton abeille encor le deuil vient t'attendrir.

Ils riront. Que t'importe ! Ah ! sans mélancolie,
Reverras-tu des fleurs retourner la saison ?
Leur miel, pour toi si doux, me devint un poison :
Quand tu ne l'aimas plus il fit mal à ma vie.

Enfin, l'été s'incline, et tout va pâlissant.
Je n'ai plus devant moi qu'un rayon solitaire,
Beau comme un soleil pur sur un front innocent ;
Là-bas... c'est ton regard ! il retient à la terre !

LA VALLÉE DE LA SCARPE.

Mon beau pays, mon frais berceau,
Air pur de ma verte contrée,
Lieux où mon enfance ignorée
Coulait comme un humble ruisseau ;
S'il me reste des jours, m'en irai-je attendrie
Errer sur vos chemins qui jettent tant de fleurs ,
Replonger tous mes ans dans une rêverie
Où l'âme n'entend plus que ce seul mot : « Patrie ! »
Et ne répond que par des pleurs ?
Ciel !... un peu de ma vie ira-t-elle, paisible,
Se perdre sur la Scarpe au cristal argenté ?
Cette eau qui m'a portée, innocente et sensible,
Frémira-t-elle un jour sous mon sort agité ?
Entendrai-je au rivage encor cette harmonie,
Ce bruit de l'univers, cette voie infinie,
Qui parlait sur ma tête et chantait à la fois
Comme un peuple lointain répondant à ma voix ?

Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre

Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil,
O mon premier miroir ! ô mon plus doux soleil !
Je vous vois... et jamais je ne peux vous atteindre !
Mais cette heure était belle, et belle sa couleur :
Dans son doux souvenir un moment reposée,
Elle passe à mon âme ainsi que la rosée
Passe au fond d'une fleur.
D'un repentir qui dort elle suspend la chaîne ;
Pour la goûter en paix le temps se meut à peine ;
Non, ce n'est pas la nuit, non, ce n'est pas le jour :
C'est une douce fée, et je la nomme : Amour !
C'est l'heure où l'âme en vain détrompée et flétrie
Rappelle en gémissant l'âme qu'elle a chérie.
Oh ! qui n'a souhaité redevenir enfant !
Dans le fond de mon cœur que je le suis souvent !
Mais comme un jeune oiseau, né sous un beau feuillage,
Fraîchement balancé dans l'arbre paternel,
Supposait à sa vie un printemps éternel,
Et qui voit accourir l'hiver dans un orage,
J'ai vu tomber la feuille, au vert pur et joyeux,
Dont le frémissement plaisait à mon oreille ;
Du même arbre aujourd'hui la fleur n'est plus pareille.
Le temps, déjà le temps a-t-il touché mes yeux ?

Du moins, là-bas, dans l'ombre, où par lui tout arrive

Si mes pas chancelants tombent avant le soir,
Il est doux en fuyant de regarder la rive
Où naguères l'on vint jouer avec l'espoir.
Là, de la vague enfance un regret qui sommeille
Dans les fleurs du passé tout-à-coup se réveille ;
Il reparaît vivant à nos yeux d'aujourd'hui ;
On tend les bras, on pleure en passant devant lui !

Ce tendre abattement vous saisit-il, mon frère,
Le soir, quand vous passez près du seuil de mon père ?
Croyez-vous voir mon père assis, calme, rêveur ?
Dites-vous à quelqu'un : « Elle était là, ma sœur ! »
Eh bien ! racontez-moi ce qu'on fait dans nos plaines ;
Peignez-moi vos plaisirs, vos jeux, surtout vos peines.
Dans l'église isolée... où tu m'as dit adieu,
Mon frère, donne encore à l'aveugle qui prie :
Dis que c'est pour ta sœur ; dis, pour ta sœur chérie ;
Dis que ta sœur est triste, et qu'il en parle à Dieu !

Et le vieux prisonnier de la haute tourelle
Respire-t-il encore à travers les barreaux ?
Partage-t-il toujours avec la tourterelle
Son pain, qu'avaient déjà partagé ses bourreaux ?
Cette fille de l'air, à la prison vouée,
Dont l'aile palpitante appelait le captif,

Était-ce une âme aimante au malheur envoyée ?
Était-ce l'espérance au vol tendre et furtif ?
Oui ; si les vents du nord chassaient l'oiseau débile,
L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir :
De l'espace désert voyageur immobile,
Il oubliait de vivre ; il attendait l'espoir.
Car toujours jusqu'au terme où nous devons atteindre,
Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain,
Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre,
Comme un rayon qui part d'une immortelle main.

Et lui, voit-il encor la froide sentinelle
Attachée en silence au cercle de ses jours ?
D'une faute expiée est-ce l'ombre éternelle ?
Sur ses rêves troublés veille-t-elle toujours ?
Regarde-t-il encor sous sa demeure sombre
Les fleurs ?... Libre du moins, toi, tu les cueilleras !
Oh ! que j'ai vu souvent ses yeux luire dans l'ombre,
Étonnés qu'un enfant vînt lui tendre les bras !
Il me montrait ses mains l'une à l'autre enchaînées ;
Je les voyais trembler, pâles et décharnées.
Au poids de tant de fer joignait-il un remord ?
Est-il heureux enfin ? est-il libre ? est-il mort ?
Que j'ai pleuré sa vie ! O Liberté céleste,
Sans toi, mon jeune cœur étouffait dans mon sein ;

Je t'implorais au pied de ce donjon funeste.
Un jour... as-tu, mon frère, oublié ce dessein ?
De la déesse un jour tu me montras l'image.
O Dieu ! qu'elle était belle ! Arrivais-tu des cieux,
Liberté, pour ouvrir et pour charmer les yeux ?
Dans nos temples d'alors on te rendait hommage ;
Partout l'encens, les fleurs, l'or mûri des moissons,
Les danses du jeune âge et les jeunes chansons,
Partout l'étonnement, le doux rire des Grâces,
Partout la foule émue à genoux sur tes traces !

Et je voulais courir, pour le vieux prisonnier,
Te chercher par le monde où l'on t'avait revue ;
Te demander pourquoi, dans nos champs revenue,
A bénir ton retour il était le dernier.
Doux crime d'un enfant ! clémence aventureuse !
Je t'aime, un jour entier tu m'as rendue heureuse !
Toi dont le cœur naïf y prêta du secours,
Mon frère, dans mes vœux reconnais-moi toujours.
Que jamais sur ta vie une grille inflexible
N'étende son voile de fer !
Sois libre ! et que le sort content, s'il est possible,
N'ajoute plus tes maux à ce que j'ai souffert !

On m'arrêta fuyante ; et, craintive, à ma mère
Je fus à jointes mains conduite vers le soir.

O mère ! trop heureuse encor de me revoir,
Sa tremblante leçon ne me fut point amère ;
Car, de mon front coupable en détachant les fleurs,
Pour cacher son sourire elle baisa mes pleurs.

J'oubliai mon voyage, et jamais ta souffrance,
Vieux captif ! et jamais ton doux nom, Liberté !
Et jamais ton pardon de mon cœur regretté,
Ma mère ! et ton beau rêve envolé, belle France !
Et la leçon : « Ma fille, où voulez-vous courir ?
Votre idole n'est pas où vous pensez l'atteindre.
Un flambeau vous éclaire, et vous alliez l'éteindre :
Ce flambeau, c'est ma vie, et je n'ai qu'à mourir,
Si vous m'abandonnez. Pour vous, chère ingénue,
Livrée à des regrets que vous ne savez pas,
Sous le toit déserté, faible et traînant vos pas,
Trop tard vous seriez revenue.
Vos yeux à peine ouverts égareront vos jours,
Enfant, si près de moi vous ne marchez toujours.

« La Liberté, ma fille, est un ange qui vole.
Pour l'arrêter longtemps la terre est trop frivole.
Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur ;
Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine,
Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine,

Rafraîchit en passant le front du laboureur.
On dit qu'elle descend rapide, inattendue ;
Que son aile sur nous repose détendue...
Hélas ! où donc est-elle ? En vain j'ouvre les yeux ;
En vain, dit-on : « Voyez ! » Je ne la vois qu'aux cieux.
Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même,
Où l'on travaille en paix, où l'on prie, où l'on aime,
Où l'indigence obtient une obole et des pleurs,
La déesse en silence aime à jeter ses fleurs.
Les fleurs tombent sans bruit, et de peur de l'envie,
On les effeuille à Dieu, qui dit : « Cache ta vie. »
Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi :
Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi. »

A MES SOEURS.

J'ÉTAIS enfant, l'enfance est écouteuse :
Sur notre beau navire emporté par les vents,
Entre le ciel et l'onde et nos destins mouvants,
Les vieux marins charmaient la route aventureuse ;
Le soir sous le grand mât circulaient leurs récits.
Je n'avais plus de peur alors qu'entre eux assis
Des voyages lointains ils commençaient l'histoire.
Ils ne mentaient jamais, je veux toujours le croire ;
Et, quand l'heure avec nous s'envolait sur les flots,
On appelait en vain, parmi les matelots,
Un jeune passager dont la vue attentive
Poursuivait tristement la vague fugitive.
On eût dit que si jeune, et si triste, et si beau,
Sur cette route humide il voyait un tombeau.

Un soir que le vaisseau, bondissant sous ses voiles,
Formait un long sentier tout scintillant d'étoiles,
En regardant s'ouvrir ce sillage éclatant,
Je disais : « Conduit-il au bonheur qui m'attend ? »

Je croyais qu'une fée, en épurant les ondes,
Pour tracer au navire un lumineux chemin,
Brûlait des lampes d'or sous les vagues profondes ;
Et moi, pour l'en bénir, je lui tendais la main.

A mes yeux fascinés la belle Néréide
Errait, sans se mouiller, dans son palais humide ;
Je voyais son front calme orné de diamants,
Et dans le frais cristal glisser ses pieds charmants.
Je tressaillais de crainte, et de joie, et d'envie ;
J'aurais voulu près d'elle aller passer ma vie :
Car je rêvais encor ces contes qu'autrefois,
Pour m'endormir, ma mère enchantait de sa voix !
Peut-être à mon berceau quelque aimable marraine
D'un talisman secret avait doté mon sort ;
Peut-être que des flots elle était souveraine,
Et que ses doux regards me protégeaient encor...
Un soupir dissipa la scène de féerie :
Le jeune homme sur l'onde était aussi penché.
Je me souvins alors que je l'avais cherché
Et que l'on m'envoyait troubler sa rêverie ;
Car déjà le soleil s'éteignait dans les flots,
Et les récits du soir charmaient les matelots.

« Viens ! lui dis-je, on t'attend. Vois ! la mer est tranquille.
Il faut conter : pourquoi ne parles-tu jamais ?

Des joyeux passagers quelle douleur t'exile ?
Pleures-tu ton pays ? eh bien ! si tu l'aimais,
Viens en parler longtemps. Moi, j'ai quitté la France,
Mais j'en parle, et la plainte éveille l'espérance.
Vois-tu ! le même ciel nous aime et nous conduit ;
L'étoile qui m'éclaire est celle qui te luit ;
Sa lueur au navire annonce un vent prospère,
Et moi, je reverrai la maison de mon père !
Toi, n'as-tu pas un père ? et n'est-ce pas pour lui
Que l'on t'a vu prier en pleurant aujourd'hui ?
Ne pleure plus. Écoute ! On chante au bruit des ondes !
Que cet air est charmant ! C'est un écho français.
Dans nos humbles vallons que je le chérissais !
Viens l'apprendre : il t'appelle, il faut que tu répondes. »
Et le jeune inconnu, moins farouche à ma voix,
Vint au cercle conteur prendre place une fois.

Ce qui m'a fait pleurer, jamais je ne l'oublie :
C'est un songe du cœur, il survit au réveil.
Si le charme en pouvait deux fois être pareil,
Mes sœurs, je vous dirais, dans sa mélancolie,
Ce songe, qu'en parlant j'écoute encor tout bas ;
Mais il est des accents que l'on n'imite pas !

UN JOUR DE DEUIL[1].

LA MÈRE.

Rentrons, mes chers enfants ; de la foule éplorée
Laissons les flots émus s'écouler loin de nous.
D'une grande douleur je me sens déchirée :
Notre France est en deuil, mettez-vous à genoux.

L'ENFANT.

Que d'hommes, ô ma mère, ont passé tout à l'heure !
De la même tristesse ils paraissaient souffrir.
D'où vient que tout le monde pleure ?
Est-ce un roi qui vient de mourir ?

LA MÈRE.

C'est un homme, ô mon fils ! un génie adorable,
L'amour d'un peuple immense et son plus ferme appui ;
C'est de tout notre espoir la perte irréparable ;
C'est notre gloire éteinte, elle était toute en lui.

1. La mort du général Foy.

L'ENFANT.

O ma mère !

LA MÈRE.

O douleur ! ô lugubre journée !
Voyez-vous, mes enfants, la cité consternée ?
Tout un peuple en cortège, et tous nos toits en deuil,
Et tous ces bras unis pour porter un cercueil ?

L'ENFANT.

Nous ne les voyons plus !

LA MÈRE.

Non ; sous de sombres voiles
La nuit comme la mort les dérobe à nos yeux ;
Non, le ciel attristé ne montre point d'étoiles,
Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux.
Ainsi des rois de l'air les cohortes hardies
Ont suivi dans l'orage un aigle insurmonté ;
Impatient des cieux et de la liberté,
Si la foudre a brûlé ses ailes agrandies,
Il tombe ; et, d'un long cri proclamant leur douleur,
Les bataillons troublés s'abattent, se confondent ;
Des échos orageux les soupirs leur répondent,
Et le deuil de la terre encense leur malheur.

Comme elle a retenti cette mort éloquente !
Quel cœur n'a tressailli de son dernier soupir ?
Quelle calamité frappante !
Quel courage assez dur pour ne la point sentir ?
Inclinez-vous, priez devant cette ombre auguste !
Tous ses jours sont écrits dans ce funeste jour.
Ah ! jugez si sa voix était la voix du juste,
Puisqu'elle a pénétré dans notre humble séjour !

L'ENFANT.

Vous l'avez donc connu ?

LA MÈRE.

Jamais de sa présence
Mes regards attendris n'ont goûté la douceur.
Il attirait, absent, notre reconnaissance,
Et de son nom lui seul ignorait la splendeur.
Au sein de sa gloire éclatante
Son âme n'était pas contente ;
Il n'obtenait jamais ce qu'imploraient ses vœux.
Ses vœux étaient si purs ! son âme était si belle !
L'esprit qu'il combattait lui restait si rebelle !
Esprit d'un meilleur monde, il va nous plaindre aux cieux.

L'ENFANT.

Mère, étiez-vous moins pauvre ?

LA MÈRE.

Oui ! j'avais l'espérance ;
J'en palpitais pour vous, pour notre belle France ;
Enfants ! je vous voyais libres dans l'avenir.
Il n'est plus, rien n'est plus ; qu'allez-vous devenir ?

L'ENFANT.

Pour qui faut-il prier ?

LA MÈRE.

Pour ceux qui lui survivent,
Ceux qu'à la terre encor de chers liens captivent ;
Pour ses jeunes rameaux qui croissaient près de lui ;
Pour sa moitié mourante et qui n'a plus d'appui !

Vous l'avez vu passer sur un plus beau rivage [1] :
De ses jours courageux prolongeant les hasards,

1. Le passage du général Foy à Bordeaux.

Il allait d'un ciel pur essayer les regards.
Oh ! rappelez-vous bien les traits de son visage !
La pâleur de son front faisait déjà frémir
Tous les cœurs qu'à présent vous entendez gémir.
Sur ses pas chancelants quelle foule empressée !
Que d'amour ! sa grande âme en était oppressée.
N'oubliez pas ce jour, le plus beau de vos jours ;
Nourrissez-en mes pleurs, et parlez-m'en toujours !

L'ENFANT.

Toujours je m'en souviens, ma mère : sur la rive,
Mon père qui courait m'élevait dans ses bras ;
L'homme qu'on adorait n'avait point de soldats,
Il avait ses enfants, et l'on criait : « Qu'il vive !
Qu'il vive ! il est l'ami du pauvre vertueux ! »
Moi, je criais aussi ; car je voyais ses yeux
Répondre avec douceur à ces âmes contentes,
Qui jetaient devant lui leurs clameurs éclatantes.
On suivit son navire, on le couvrit de fleurs ;
Il détourna ses yeux comme en cachant des pleurs.
Partout des chants français appelaient son sourire :
Son sourire était triste ; il paraissait nous dire :
« Adieu ! vos vœux bientôt me seront superflus. »
Ma mère ! et c'est donc lui que je ne verrai plus ?

LA MÈRE.

Pour la dernière fois la France l'environne.
Riche, pauvre, tout pleure à ce noble convoi ;
Le méchant devant lui recule avec effroi,
Devant lui le bonheur effeuille sa couronne.
Du haut d'un char léger tristement descendus,
Pâlissant sous les fleurs qui brillaient sur leur tête,
De jeunes fiancés ont oublié leur fête,
Et dans le deuil public ils marchent confondus.

Que sur tous, à cette heure, une femme est à plaindre !
Quel lien glorieux se brise dans son cœur !
Que de femmes naguère enviaient son bonheur,
Et que le bonheur est à craindre !
Dans sa gloire funèbre, oh ! qu'elle doit souffrir !
Au pied d'un lit désert sa douleur s'est cachée :
C'est là que, gémissants, ses enfants l'ont cherchée ;
C'est là que leurs sanglots l'empêchent de mourir.

L'ENFANT.

Ils sont donc orphelins ?

LA MÈRE.

On le voit à nos larmes.
Sur son corps immobile on a posé ses armes,
Ses armes que pour nous Dieu guida tant de fois,
Avant qu'en ses discours Dieu répandît sa voix.

L'ENFANT.

Ses enfants ! ses enfants !

LA MÈRE.

La France est leur égide ;
Elle couve en son sein ces fruits faibles encor ;
Ils n'ont que des lauriers, leur patrie et point d'or.
L'ami du peuple est pauvre, et sa gloire est rigide.
Nos maux étaient les siens, nos biens seront les leurs ;
L'offrande jaillira d'une source innocente ;
Et la France reconnaissante
N'a point de stériles douleurs.

LE PETIT OISELEUR.

CONTE D'ENFANT.

LA MÈRE.

Vous voilà bien riant, mon amour ! quelle joie !
Comme un petit chasseur, traînez-vous quelque proie ?
Sous ce fragile osier cachez-vous un trésor ?

L'ENFANT.

C'est un oiseau du ciel ; il a des plumes d'or.
Il reposait son vol au bord de la fontaine ;
J'ai retenu longtemps mes pas et mon haleine ;
Quand il a secoué son plumage plein d'eau,
J'ai saisi ses ailes mouillées,
Et le voilà blotti dans les fleurs effeuillées.
Regardez qu'il est bien, ma mère, et qu'il est beau !

LA MÈRE.

Oui, je l'entends gémir.

L'ENFANT.

Non, mère ! c'est qu'il chante.

LA MÈRE.

Vous croyez, mon amour ? Sa chanson est touchante.

L'ENFANT.

Je crois qu'il est content, puisqu'il est dans les fleurs ;
Il les aime. Son nid est sous l'amandier rose,
Cet arbre au fruit de lait que la fontaine arrose ;
C'est là qu'il dérobait ses brillantes couleurs.

LA MÈRE.

Y demeurait-il seul ?

L'ENFANT.

Ses enfants sont au gîte :
C'était pour les revoir qu'il se baignait si vite.
Mais je n'ai point de peur, ils ne sauraient bouger :
Ils n'ont pas une plume et n'ont rien à manger.

LA MÈRE.

Que vont-ils devenir ?

L'ENFANT.

J'agrandirai la cage ;
J'en ferai dans l'hiver un semblant de bocage ;
Et j'aurai mille oiseaux qui chanteront toujours.
Que de musiciens pour amuser mes jours !
Quel bonheur de nourrir tant de joyeux esclaves !
A peine ils sentiront leurs légères entraves.
O ma mère ! j'y cours.

LA MÈRE.

Arrêtez... Il fait nuit ;
Quelque chose de triste entoure ce réduit ;
Restez ! de noirs soldats les farouches cohortes
Au coucher du soleil ont assailli nos portes.
Ne vous éloignez pas, ne quittez plus mon sein ;
De vous saisir peut-être ils avaient le dessein.

L'ENFANT.

Des soldats ? et beaucoup, ma mère ? et pour me prendre ?

LA MÈRE.

Vous, charme de ma vie, et pour ne plus vous rendre.

L'ENFANT.

Que feront-ils de moi ?

LA MÈRE.

Qui le sait ? Un captif,
Un orphelin, peut-être ; un prisonnier plaintif.

L'ENFANT.

Sauvez-moi !

LA MÈRE.

Priez Dieu, c'est en lui que j'espère,
Loin de nous les cruels emmènent votre père,
Ce père si content quand il vous embrassait !
Ce gardien de vos jours et qui les nourrissait !

L'ENFANT.

Mon père prisonnier ?

LA MÈRE.

C'est le roi qui l'ordonne.

L'ENFANT.

Qu'est-ce qu'un roi ?

LA MÈRE.

Puissant par l'amour ou l'effroi,
Un maître s'il punit, presque un dieu s'il pardonne.

L'ENFANT.

Ah ! laissez-moi sortir : je veux parler au roi ;
Mon père va mourir !

LA MÈRE.

Eh quoi ! si jeune encore,
Savez-vous que l'on meurt loin de ceux qu'on adore ?
Qu'arraché de son toit votre appui va souffrir ?
Que sans la liberté l'on n'a plus qu'à mourir ?
Savez-vous qu'en prison la vie est bien amère ?

L'ENFANT.

Oui, nous mourrons sans vous, et vous mourrez, ma mère.
Mais ce roi si méchant, qui l'a mis en couroux ?

LA MÈRE.

Le roi n'est ni méchant ni cruel plus que vous,
Mon fils. Las de ses jeux, il vient troubler les nôtres ;
Libre, il a des captifs : n'avez-vous pas les vôtres ?
Dans une chambre étroite il vous renfermera,
Mais vous serez content, car il vous nourrira.
Pourquoi de vos sanglots déchirez-vous mon âme ?
Est-ce à vous, cher coupable, à murmurer le blâme ?
Nous sommes des oiseaux dans ses cages plongés.

Pourquoi de son plaisir serions-nous affligés,
Si, dans ses jeux de roi qu'on a fait légitimes,
De lumière et d'air pur il prive ses victimes ?
Où courez-vous ?

L'ENFANT.

De l'air ! de l'air au prisonnier !
Qu'il respire, ma mère, et qu'il vole, et qu'il vive !
Oiseau ! des malheureux que n'es-tu le dernier !
Je ne veux point d'esclave !

LA MÈRE.

O clémence naïve !
Embrassez-moi, mon fils, vous m'arrachez des pleurs :
Soyez libre vous-même, et calmez vos douleurs.
Quoi ! jusque dans mes bras votre frayeur palpite !...
Ah ! le cœur de l'oiseau palpitait-il moins vite,
Quand votre instinct cruel empêcha son essor ?
Enfant, sans vos chagrins quel eût été son sort ?
Vous ravissiez l'époux à l'épouse éperdue ;
Elle eût traîné sa plainte, et Dieu l'eût entendue !
Et les petits tout nus, glacés dans votre main,
Auraient péri de froid, de langueur et de faim.

L'ENFANT.

Ah ! je n'y songeais pas !

LA MÈRE.

Maintenant tout respire,
Tout se calme et s'endort.

L'ENFANT.

Et mon père ?

LA MÈRE.

Il soupire,
Comme l'oiseau du ciel un moment arrêté ;
Mais Dieu, qui voit partout, veille à sa liberté.

L'ENFANT.

Le roi le voudra-t-il ? nous rendra-t-il mon père ?

LA MÈRE.

Oui, mon fils ! oui, mon bien ! maintenant je l'espère ;
Oui, s'il a des enfants comme les miens chéris,
Des jeunes suppliants il accueille les cris.
Un père a dans le cœur je ne sais quoi de tendre ;
Toutes les voix d'enfant savent s'y faire entendre.

L'ENFANT.

Je veux le voir. Venez ! conduisez-moi vers lui.

LA MÈRE.

Oui, mon amour, demain.

L'ENFANT.

Pas demain, aujourd'hui.

LA MÈRE.

Quoi ! votre chère enfance à cette heure exposée ?...

L'ENFANT.

Je veux montrer au roi cette cage brisée ;
Je lui dirai : « Voyez ! je fus méchant aussi ;
Je ne le suis plus, Dieu merci !
Au captif innocent j'ai rendu la volée,
Et sa famille consolée
A cette heure est au nid plus heureuse que nous !
Le même arbre en ses fleurs les couvre et les rassemble :
Chaque famille ainsi doit s'endormir ensemble,
Et nous venons chercher mon père à vos genoux. »

LA MÈRE.

Écoutez !... par l'appui de quelque voix divine,
On dirait que le roi vous plaint et vous devine ;
Car voici votre père, il a tout entendu :
Enfant ! Dieu vous absout, puisqu'il nous est rendu !

UN BRUIT D'AUTREFOIS.

Quel bruit ! quel triste bruit s'échappe de la ville ?
Écoute ! Ici, partout, il porte la terreur !
On ne rit plus déjà dans ce riant asile ;
Ce bruit glace la danse, il arrête le cœur.

On dit que loin de nous la liberté s'envole ;
On dit qu'il ne faut plus se taire ni parler,
Qu'il faut peser trois fois le mot le plus frivole ;
Liberté ! comme toi je voudrais m'envoler !

Ce bruit change en froideur l'amitié longue et tendre ;
On s'observe, on se craint, on se fuit sans retour.
Des frères qui s'aimaient ne savent plus s'entendre ;
Juge de sa puissance ! il éteindrait l'amour.

Une larme, une fleur, donnée avec mystère,
Peut nous causer l'exil, et c'est presque la mort !
Mon Dieu ! s'il ne faut plus ni parler ni se taire ;
La pensée innocente aura l'air d'un remord.

On dit qu'au souvenir s'attache la défense.
Hélas ! toutes nos voix vont-elles s'arrêter ?
Oublîrons-nous le chant qui berça notre enfance ?
Heureux l'oiseau du ciel : il peut fuir et chanter.

Que je plains les mortels ! que je me plains moi-même !
Sais-tu, veux-tu savoir ce que je deviendrais
Si l'on me défendait de chanter ce que j'aime ?
J'obéirais un jour, et le soir je mourrais.

LA PREMIÈRE CAPTIVITÉ DE BÉRANGER.

Quoi ! Béranger, quoi ! l'ami de la France,
L'Anacréon de nos jours orageux,
Au luth sonore, aux accents courageux,
L'amant aimé d'une jeune espérance,
Il est captif ! L'Ange aux mille couleurs,
Qui du poète apportait la couronne,
Le doux printemps qu'un air libre environne,
Au bruit des fers laisse tomber ses fleurs ;
De ses baisers la féconde merveille
Va s'épancher sur une terre en deuil,
Et vainement et la nymphe et l'abeille
De leur ami vont assiéger le seuil !

Il est captif ! Muses, voilez vos charmes !
On l'enchaîna dormant à vos genoux.
Pleurez, enfants, il n'est plus parmi nous !
Il chante encor, mais gardé sous leurs armes.
Qu'a-t-il donc fait ? Quoi ! ces nobles regrets,

Ces vœux ardents que lui seul ose écrire,
Au malheur même arrachant un sourire,
Servent de voile à des complots secrets ?
Ah ! dans ses chants écoutez sa belle âme !
Son innocence éclate en sa gaîté.
Le temps réserve à ses accords de flamme
Un vaste écho dans la postérité.
Libres alors, vers le juge inflexible
Ils voleront d'amour environnés.
Le temps dira : « Philosophe sensible,
Il eut des pleurs pour les infortunés. »

Je les ai vu errants sur l'autre rive[1],
Rive d'exil au triste souvenir !
De Béranger la muse fugitive
Y vint, prophète, et parla d'avenir.
Son vol léger, son sourire, ses charmes,
Leur adoucit le sol de l'étranger ;
Car sur son aile, où brillaient quelques larmes,
Elle apportait les chants de Béranger.

Ils l'écoutaient, et leurs regards avides
D'un ciel aimé revoyaient les couleurs ;
Ils s'embrassaient, et dans leurs yeux humides

1. Bruxelles.

L'espoir riait au milieu des douleurs.
Mais le vieillard, qui, loin de sa patrie,
D'un pied tremblant traînait les derniers pas,
Disait tout bas d'une voix attendrie :
« Toi qui me plains, je ne te verrai pas ! »

Voilà son crime, ô juges de la terre !
Son indigence y versa des bienfaits.
Il consola le banni solitaire,
Et dans ses pleurs on trouve ses forfaits.
Qui ne tressaille au bonheur de les lire ?
Rassurez-vous, on ne peut l'imiter.
Mais il est pauvre ; ah ! laissez-lui sa lyre !
Mais il est triste ; ah ! laissez-le chanter !

Il ne croit pas ce que vous semblez croire.
Le seul impie a redouté sa voix.
Dieu lui dit : Cherche ! Il a trouvé la gloire.
Dieu lui dit : Chante ! Il a chanté ses lois.
Quel vide affreux répond à ma pensée !
Elle ressemble aux vains soupirs des flots,
Et, fatigué de sa course glacée,
Le temps s'endort couronné de pavots.

Il est captif !... Mais quels cris ! quelle joie !
Quelle espérance et quel Dieu nous l'envoie ?

Libre ! est-il libre ? O mes amis ! parlez !
Libre ! il est libre ! O mes larmes, coulez !

Et toi, salut ! bruyante renommée,
Tu dis les maux, tu dis aussi les biens.
Caresse encor mon oreille charmée,
Répète-nous qu'il n'a plus de liens.

Bonheur à tous ! Que le travail s'arrête !
Jouez, enfants, car c'est un jour de fête ;
Trêve charmante aux maux longs et secrets,
Qui de mes mains fait tomber des cyprès.

La vie est belle, ô mes belles compagnes !
Je l'aime encor, j'aime encor les campagnes ;
J'aime aux fronts purs de riantes couleurs ;
Nymphes, dansez ! Printemps, jetez des fleurs !

LE MENDIANT.

IMITÉ DE L'ANGLAIS.

Un ministre du ciel courbé sous les offrandes
Que la piété riche aux pauvres destinait,
Fier de son lourd fardeau, lentement cheminait,
Pesant les fruits sacrés de ses saintes demandes.

« Mon père, ayez pitié d'un homme malheureux,
Lui crie un indigent qui traînait sa misère ;
Vous avez recueilli des bienfaits si nombreux !
Vous avez attendri tant de cœurs généreux !
Donnez-moi ; votre marche en sera plus légère.

— Au loin, dit le saint homme, au loin ! Quels sont vos droits
Pour oser aspirer aux aumônes sacrées ?
Ce n'est point aux passants qu'elles sont consacrées ;
Au loin ! je suis en eau : chacun porte sa croix !

— Mais, mon père, je meurs ! — Eh bien ! est-ce ma faute ?
Je vous trouve plaisant de vous en plaindre à moi :

Les gueux ont aujourd'hui la prière bien haute !
J'ai mes pauvres, passez ! Allez servir le roi.
— Mon père, je suis vieux. — Je vous en félicite ;
Vous aurez moins longtemps à souffrir ici-bas.
— Au nom de Dieu ! du pain, mon père ! — Passez vite,
Importun vagabond ! — Je me retire, hélas !
Laissez tomber au moins une céleste aumône
Sur ma faim qu'en passant vous pouviez soulager ;
Vos bénédictions... — Oui, mon fils, Dieu l'ordonne :
Puisque tu vas mourir, tu fais bien d'y songer.
Mets-toi donc à genoux. — Et moi je les refuse,
Dit le pauvre d'un ton moqueur ;
Passez, père, je vous récuse,
N'épuisez pas votre bon cœur.
J'ai trop faim pour courir derrière l'oiseau qui vole ;
Vos bénédictions ne sauraient me nourrir :
Le don ne vaut pas une obole,
Puisque vous daignez me l'offrir. »

LE DERVICHE ET LE RUISSEAU.

Un ruisseau, frais enfant d'une source cachée,
Promenait sur les fleurs son humide cristal ;
L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée :
Il y versait la vie à flot toujours égal.
Harmonieux passant, son mobile murmure
Enchantait la Nature ;
Un doux frémissement, quand de ses molles eaux
Il mouillait les roseaux,
Avertissait au loin quelque nymphe altérée
Qu'un filet d'eau roulait sous les saules tremblants ;
Et la bergère, au soir, dans la glace épurée
Venait baigner ses pieds brûlants.

Un derviche dormeur, au fond de sa cellule,
Oubliant que sa soif y puise du secours,
Las d'entendre le bruit de l'onde qui circule,
Pour prier ou dormir, veut en briser le cours.
Mais du ruisseau la pente est à jamais tracée ;
De la rive, où sa voix s'élève cadencée,

Rien ne peut détourner son tendre attachement.
Le dévot s'en irrite, il gronde, et lourdement
Au milieu du cristal jette une pierre énorme,
Criant : « Silence enfin ! Il est temps que je dorme ! »

Innocemment rebelle, arrêtée en courant,
L'onde à son tour s'offense, et vive, peu dormeuse,
Elle se change en cascade écumeuse,
Qui semble menacer de devenir torrent.

Le derviche effrayé se recule, s'agite,
Étourdi du fracas que lui-même a causé ;
Pour ses rêves pieux il cherche un autre gîte,
Regrettant son jardin sans fatigue arrosé.

Accablé de chaleur il s'assied sur la route ;
De son front irrité l'eau tombe goutte à goutte :
« Maudit ruisseau ! dit-il, me résister ! frémir !
Murmurer quand je parle ! ah ! je sais des entraves
Qui rendront avant peu tes libertés esclaves ! »
Et, rafraîchi d'espoir, il se met à dormir.

Mais, tandis qu'à plein cœur le derviche sommeille,
L'oiseau dans le buisson, la vigilante abeille,
Le vent qui fait tourner la feuille du bouleau,
Tout imite une voix soufflant à son oreille :
« Dormez en paix, mon père, et laissez couler l'eau. »

LE VER LUISANT.

Juin parfumait la nuit, et la nuit transparente
N'était qu'un voile frais étendu sur les fleurs :
L'insecte lumineux, comme une flamme errante,
Jetait avec orgueil ses mobiles lueurs.

« J'éclaire tout, dit-il, et jamais la Nature
N'a versé tant d'éclat sur une créature !
Tous ces vers roturiers qui rampent au grand jour,
Celui qui dans la soie enveloppe sa vie,
Cette plèbe des champs, dont j'excite l'envie,
Me fait pitié, me nuit dans mon vaste séjour.
Nés pour un sort vulgaire et des soins insipides,
Immobiles et froids comme en leurs chrysalides,
La nuit, sur les gazons, je les vois sommeiller.
Moi, lampe aventureuse, au loin on me devine ;
Étincelle échappée à la source divine,
Je n'apparais que pour briller.

Sans me brûler, j'allume un phare à l'espérance ;

De mes jeunes époux il éveille l'amour ;
Sur un trône de fleurs, belles de ma présence,
J'attire mes sujets, j'illumine ma cour.

Et ces feux répandus dans de plus hautes sphères,
Ces diamants rangés en phares gracieux,
Ce sont assurément mes frères
Qui se promènent dans les cieux.
Les rois qui dorment mal charment leur insomnie
A regarder courir ces légers rayons d'or ;
Au sein de l'éclatante et nocturne harmonie,
C'est moi qu'ils admirent encor :
Leur grandeur en soupire, et rien dans leur couronne
N'offre l'éclat vivant dont seul je m'environne ! »

Ainsi le petit ver se délectait d'orgueil ;
Il brillait. Philomèle, à sa flamme attentive,
Interrompt son hymne de deuil
Que le soir rendait plus plaintive.
Jalouse, ou rappelant quelque exilé chéri,
Mélodieuse encor dans son inquiétude,
Amante de ses pleurs et de la solitude,
Elle épuisait son cœur d'un lamentable cri.
N'ayant de tout le jour cherché la moindre proie,
Par instinct, sans projet, sans joie,

Elle descend à la lueur
Qui sert de fanal pour l'atteindre ;
Et, sans même goûter de plaisir à l'éteindre,
S'en nourrit, pour chanter plus longtemps sa douleur.

LE PAPILLON MALADE.

APOLOGUE.

Las des fleurs, épuisé de ses longues amours,
Un papillon, dans sa vieillesse,
(Il avait du printemps goûté les plus beaux jours),
Voyait d'un œil chagrin la tendre hardiesse
Des amants nouveau-nés, dont le rapide essor
Effleurait les boutons qu'humectait la rosée.

Soulevant un matin le débile ressort
De son aile à demi-brisée :
« Tout a changé, dit-il, tout se fane. Autrefois
L'univers n'avait point cet aspect qui m'afflige.
Oui, la nature se néglige ;
Aussi pour la chanter l'oiseau n'a plus de voix.
Les papillons passés avaient bien plus de charmes !
Toutes les fleurs tombaient sous nos brûlantes armes !
Touchés par le soleil, nos légers vêtements
Semblaient brodés de diamants !

Je ne vois plus rien sur la terre
Qui ressemble à mon beau matin !
J'ai froid. Tout, jusqu'aux fleurs, prend une teinte austère,
Et je n'ai plus de goût aux restes du festin !
Ce gazon si charmant, ce duvet des prairies,
Où mon vol fatigué descendait vers le soir,
Où Chloé, qui n'est plus, vint chanter et s'asseoir,
N'offre plus qu'un vert pâle et des couleurs flétries !
L'air me soutient à peine à travers les brouillards
Qui voilent le soleil de mes longues journées ;
Mes heures, sans amour, se changent en années :
Hélas ! que je plains les vieillards !

Je voudrais, cependant, que mon expérience
Servît à tous ces fils de l'air.
Sous des bouquets flétris j'ai puisé ma science,
J'ai défini la vie, enfants : c'est un éclair !
Frêles triomphateurs ! vos ailes intrépides
S'arrêteront un jour avec étonnement :
Plus de larcins alors, plus de baisers avides ;
Les roses subiront un affreux changement.

Je croyais comme vous qu'une flamme immortelle
Coulait dans les parfums créés pour me nourrir,
Qu'une fleur était toujours belle,
Et que rien ne devait mourir.

Mais le temps m'a parlé ; sa sévère éloquence
A détendu mon vol et glacé mes penchants :
Le coteau me fatigue et je me traîne aux champs ;
Enfin, je vois la mort où votre inconséquence
Poursuit la volupté. Je n'ai plus de désir,
Car on dit que l'amour est un bonheur coupable :
Hélas ! d'y succomber je ne suis plus capable,
Et je suis tout honteux d'avoir eu du plaisir. »

Près du sybarite invalide,
Un papillon naissait dans toute sa beauté :
Cette plainte l'étonne ; il rêve, il est tenté
De rentrer dans sa chrysalide.
« Quoi ! dit-il, ce ciel pur, ce soleil généreux,
Qui me transforme et qui me fait éclore,
Mon berceau transparent qu'il chauffe et qu'il colore,
Tous ces biens me rendront coupable et malheureux !
Mais un instinct si doux m'attire dans la vie !
Un souffle si puissant m'appelle autour des fleurs !
Là-bas, ces coteaux verts, ces brillantes couleurs
Font naître tant d'espoir, tant d'amour, tant d'envie !
Oh ! tais-toi, pauvre sage, ou pauvre ingrat, tais-toi !
Tu nous défends les fleurs encor penché sur elles.
Dors, si tu n'aimes plus ; mais les cieux sont à moi :
J'éclos pour m'envoler, et je risque mes ailes ! »

LE SAGE ET LES DORMEURS.

« Levez-vous de bonne heure, enfants ! disait un sage.
N'éteignez pas le jour, la vie est un flambeau ;
Tenez les yeux ouverts durant ce court passage :
Nous dormons si longtemps couchés dans le tombeau ! »

Alors qu'un père parle il faut bien se résoudre.
On se lève, étouffant de timides rumeurs ;
Et la fraîcheur de l'aube achève de dissoudre
Quelques pavots épars sur le front des dormeurs.
Les voilà dans les bois, où tout s'éveille et chante,
Où la feuille frémit sur l'arbuste embaumé,
Où l'oiseau dit aux fleurs, aux cieux, qu'il est aimé,
Où tout brille et s'empreint d'une grâce touchante.

Ils vont. L'heureux vieillard de loin poursuit leurs pas.
Dans le parfum des fleurs s'exhale sa prière :
« Dieu ! protégez mes fils ! mes fils !... Ils seront las :
Jamais leur pied sitôt n'a foulé la bruyère. »
A sa voix ses enfants se jettent dans son sein,

Demi-nus, palpitants de peur et de colère.
Loin des frelons ainsi l'on voit fuir un essaim
D'abeilles regagnant la ruche tutélaire.

« Voyez, voyez, mon père ! ils nous ont tout ravi,
Des brigands qui chantaient, qui raillaient sur nos traces ;
De nous lever pour eux ils nous ont rendu grâces.
Quel conseil, ô mon père ! et nous l'avons suivi !

— N'en dites point de mal, mes fils, suivez-le encore.
Demandez aux voleurs riant de leur délit ;
S'ils n'avaient avant vous sollicité l'aurore,
Ils n'auraient pas trouvé votre argent dans leur lit. »

LE PETIT AMBITIEUX.

Un enfant avait mis les bottes de son père.
Il se croyait plus grand ; mais il fallait marcher :
Dans sa jeune espérance, il arpentait la terre ;
Ses bottes ne pouvaient pourtant l'en détacher.
Il traîne avec ardeur l'entrave qu'il adore ;
Il veut courir... il rampe ; il rit, il rampe encore :
Au collège, avant l'heure, il arrive enchanté,
Et parmi les plus grands se range avec fierté.

Son père l'a suivi... Dieu ! faites-le sourire !
Il cherche, il voit l'enfant ; il a dit : « Levez-vous ! »
L'ambitieux chancelle et fléchit les genoux.
Mais son père commande : un père ! il faut souscrire ;
Il se lève. « Courez, dit son juge, courez !
D'un pas ferme et hardi devancez votre père,
Que votre course soit prospère :
Si vous tombez, malheur !... vous vous débotterez. »

Se débotter !... jamais ! plutôt périr en route.
L'enfant frissonne, il pleure à la voix qu'il redoute ;

Mais il pleure immobile, et sur son front charmant
Se peignent la douleur et le ressentiment.

L'école curieuse avait fermé son livre,
Le maître préparait son sermon détesté ;
Et l'enfant !... Il songeait à la mort qui délivre,
Car du crime, à ses pieds, tout le poids est resté.
« Pour la dernière fois, courez ! je vous l'ordonne ;
Si vous me devancez, mon fils, je vous pardonne. »
Et l'enfant éperdu, plein d'âme et plein d'effroi,
S'élance sur son père, et dit : « Emportez-moi ! »
Et ce père accueillit ses rougeurs et ses larmes ;
Sur son cœur qui battait de colère... ou d'amour,
Il emporta son fils, tout botté, sous les armes.
« Conserve-les, dit-il ; tu marcheras un jour ! »

LE BILLET.

Je sais lire, ô bonheur ! ô clarté ! je sais lire !
O paroles sans bruit qui consolent l'amour !
Sous mes regards émus cette lettre soupire,
Et jusque dans moi-même elle éveille le jour !

Science des enfants, quoi ! vous me rendez fière !
Doux phare de l'absence, errant miroir du cœur,
Et quoi ! vous m'apportez comme une autre lumière !
On croit donc tout apprendre en voyant le bonheur ?

Dans ces mots retrouvés ta voix est répandue,
Cher absent dont le cœur palpite devant moi :
Oui, la feuille qui vole en silence attendue,
C'est ton cœur qui me cherche ; il parle comme toi !

Je lis, j'entends le ciel ; car le ciel est toi-même !
Ainsi, lorsque la crainte enchaînait nos deux voix,
Tes lèvres, sans parler, me disaient : « Que je t'aime ! »
Et ma bouche muette ajoutait : « Je te crois. »

L'EXIL.

Viens, mon jeune époux,
Quittons ce rivage ;
Viens ! j'ai du courage,
Et te suivre est doux.
Au temps, où tout passe,
Confions nos maux :
Il faut peu d'espace
Pour un long repos !
  Sur ton cœur de père
Prends ton premier-né ;
Au bonheur, j'espère
Dieu l'a destiné.
Quand l'homme est en proie
Au dédain du sort,
Son enfant, sa joie
Lui sourit encor !
  Laisse-moi mes filles,
Prix de mes douleurs,
Des humbles familles

Elles sont les fleurs.
Leur tendre sourire,
L'azur de leurs yeux,
Semblent-ils pas dire :
« Nous venons des cieux ;
Nous venons, ma mère,
Pour vous consoler
D'une larme amère
Que Dieu vit couler.
Si votre couronne
Commence à pâlir,
La nôtre rayonne
Pour vous embellir,
A travers vos peines
Dieu sema nos jours,
Et ses pures chaînes
Vous suivront toujours !
Quand les hirondelles
Affrontent le vent,
Leurs petits près d'elles
Voltigent souvent...
Quittons ce rivage ;
Viens, mon jeune époux.
Viens ! j'ai du courage,
Et te suivre est doux.

LE PETIT PEUREUX.

Quoi, Daniel ! à six ans, vous faites le faux brave ;
Vous insultez un chien qui dort ;
Vous lui tirez l'oreille ! et, raillant votre esclave,
Sur ses pas endormis vous dressez une entrave !
L'esclave qui sommeille, ô Daniel, n'est pas mort ;
Son réveil s'armera d'une dent meurtrière :
La preuve en a rougi votre linge en lambeaux.
Oui, vous voilà blessé, mais blessé par derrière !
Malgré la nuit, j'y vois. Sauvons-nous des flambeaux,
Sauvons-nous des témoins !... Moi, je suis votre mère...
Je cacherai ta honte, enfant, dans mon amour !
Viens ! j'ai pitié de toi, car la honte est amère.
Bénis Dieu : sa bonté vient d'éteindre le jour.

Personne ne t'a vu lâche et méchant... Écoute :
Pour t'appeler méchant, sais-tu ce qu'il m'en coûte ?
C'est ton nom pour ce soir ; subis-le devant moi :
Va ! personne jamais ne l'entendra que toi.

Personne ne t'a vu d'une bête innocente
Tourmenter l'indolent sommeil,
Et, pour irriter son réveil,
Lui simuler sa chaîne absente.
Cher petit fanfaron, c'est lui qui t'a fait peur.
Sa gueule était immense, ouverte à la vengeance.
Il te mangeait, Daniel, sans ma tendre indulgence,
Et tu fuyais en vain, lié par la stupeur.
Il m'a cédé sa proie, il a compris mes larmes ;
Et peut-être un gâteau que préparait ma main
Pour charmer ton loisir demain,
L'a rendu tout à fait clément à mes alarmes.
Je l'avais fait si beau, si grand ! Ne pleure plus ;
De tes habits l'eau pure effacera la tache ;
Ton âge n'en a pas où le remords s'attache !
Tout ce qui doit survivre à tes cris superflus,
Ce qu'il faut regretter par delà ton enfance,
C'est mon sang..., oui, le mien ! lâchement répandu.
Quoi ! sous la dent d'un chien tu l'as déjà perdu,
Daniel, et ton pays l'attend pour sa défense !

LES DEUX PEUPLIERS.

Sous les mêmes zéphyrs, sous les mêmes orages,
Beaux arbres, vous ouvrez, vous répandez vos fleurs.
Attirés vers le ciel, vos pudiques ombrages
Voilent votre amitié sous les mêmes couleurs.
L'hiver aux longs instants, le frimas vous protège ;
Il épure vos jours par d'utiles rigueurs.
Enveloppés tous deux sous un manteau de neige,
La sève qui vous joint se retire à vos cœurs.
Vos rameaux frémissants ne forment qu'un murmure ;
Mariés dans la terre, en vos nœuds adorés
Vous vivez l'un par l'autre ; et sous la même armure,
Un jour, si l'on vous frappe, ensemble vous mourrez !

Et moi, j'aurais voulu... Mais toujours impossibles,
Nous jetons vers le ciel des vœux qu'il n'entend pas :
Le ciel nous a formés mobiles et sensibles,
Et le sol le plus doux n'enchaîne point nos pas.

L'EXILÉE.

FRAGMENT.

« Vois-tu, mon bel enfant, venir un pèlerin ?
Sur le roc escarpé comme il monte avec peine !
Il s'arrête, il reprend haleine ;
Peut-être avec sa vie il use un long chagrin.
Rarement l'homme heureux porte au loin sa prière ;
L'infortuné s'isole ; il cherche, il fuit son sort ;
Sur l'indigent roseau parcourant sa carrière,
Jour par jour il s'acquitte, il achète la mort.

Pourquoi quitterait-il cette fraîche vallée,
Où l'âme sans repos doit dormir consolée ;
Où tant de ruisseaux purs l'invitent à s'asseoir ;
Où je voudrais, mon fils, te descendre le soir ?
Le soir, le jour, jamais nous n'y pouvons descendre.
Elle exila de nous jusques à notre cendre.
Le ciel y mit la paix ; la paix n'est pas pour nous :
Sera-t-elle pour toi, qui dors sur mes genoux ? »

Et l'enfant réveillé par la voix de sa mère,
L'enfant qui ne sait pas que la vie est amère,
Tend les bras, et son œil, touché par le soleil,
Se referme indolent sous le doigt du sommeil.

« Tu dors, enfant, tu dors ! et le pèlerin passe
Devant le vieux calvaire assis sur le rocher.
On dirait qu'il voltige alentour du clocher,
Qui jette l'heure dans l'espace ;
Et quand je vois au loin, traînant ses pas poudreux,
Un voyageur courbé devant le vieux calvaire,
Hélas ! je dis qu'il est mon frère,
Car je crois qu'il est malheureux.

Qu'il vienne au moins chercher de l'ombre
Sous notre toit d'argile, afin de le bénir ;
Et s'il y rentre un jour, un soir d'un hiver sombre,
Qu'il y soit reconduit par un doux souvenir !

Mon père, la chaleur vous accable et vous pèse.
Honorez ma maison, suspendez-y vos pas.
Sur le chemin sans fleurs qui vous attend là-bas
Attendez que du jour l'éclat brûlant s'apaise.
Oh ! de vos pieds sanglants laissez-moi prendre soin ;
Laissez-moi remplacer quelque absent qui vous aime.

Prenez pitié de ceux qui vous pleurent au loin,
En prenant pitié de vous-même !
Asseyez-vous sur ce vieux banc,
La nuit est loin, la route est sûre ;
L'eau de la source et du lin blanc
Rafraîchiront votre blessure ! »

Alors le pèlerin s'assit près du bouleau,
Dont le vert pâle ornait l'indigente chaumière ;
Et ses yeux du soleil qui se jouait dans l'eau
Évitèrent longtemps la railleuse lumière.

PRIÈRE.

Ne me fais pas mourir sous les glaces de l'âge,
Toi qui formas mon cœur du feu pur de l'amour ;
Rappelle ton enfant du milieu de l'orage.
Dieu ! j'ai peur de la nuit. Que je m'envole au jour !

Après ce que j'aimai je ne veux pas m'éteindre ;
Je ne veux pas mourir dans le deuil de sa mort :
Que son souffle me cherche, attaché sur mon sort,
Et défende au froid de m'atteindre.
Laisse alors s'embrasser dans leur étonnement,
Et pour l'éternité, deux innocentes flammes.
Hélas ! n'en mis-tu pas le doux pressentiment
Dans le fond d'un baiser où s'attendaient nos âmes.

SUITE

DU RECUEIL

DE 1830.

POÉSIES INÉDITES.

ROMANCES.

L'ORAISON.

Je reviens à vos pieds, Marie,
Me sauver du malheur d'aimer ;
L'oraison qui m'avait guérie
Ne vaut plus rien pour me calmer.

J'avais oublié de la dire
Le soir qu'Olivier me parla :
Triste, il parle comme on soupire,
Et cette plainte me troubla.

J'en grondai mon âme étonnée.
Vierge des pleurs, vous savez bien
Que je fus trop infortunée
Pour renouer un doux lien !

Et quand cette voix douloureuse
Murmure et se plaint de son sort,
Il faut que je sois bien peureuse
Pour n'oser dire : Parle encor !

Je viens donc essayer d'apprendre
Un secret, vous en avez tant !
Pour qu'il ne puisse me surprendre,
Et qu'il devienne heureux pourtant !

Mais si je dois être guérie,
Sans qu'il y trouve le bonheur,
Il n'est pas d'oraison, Marie,
Que je puisse apprendre par cœur !



PAULINE DUCHAMBGE

Robert Le Fèvre, pinx. *Georges Gonvel, Sculp. 1931.*

SON RETOUR.

Hélas ! je devrais le haïr !
Il m'a rendu le mal de l'âme,
Ce mal plein de pleurs et de flamme,
Si triste, si lent à guérir !
Hélas ! je devrais le haïr.

Il m'a rapporté ce tourment
Qu'avait assoupi son absence :
Dans le charme de sa présence,
Dans mon nom, qu'il dit tristement,
Il m'a rapporté ce tourment.

Dans le baiser pur du retour
Lorsque son âme m'a cherchée,
La mienne en vain s'était cachée :
La mienne a reconnu l'Amour
Sous le baiser pur du retour.

Il dit qu'il ne s'en ira plus.
Quelle frayeur dans cette joie !
Vous voulez que je le revoie,
Mon Dieu ! nous sommes donc perdus :
Il dit qu'il ne s'en ira plus !

LA PIQÛRE.

De ses fuseaux légèrement blessée,
D'où vient qu'Isaure a regardé vers toi ?
J'allais courir, à ses cris empressée,
J'allais courir... mais tu cours mieux que moi.

Pourquoi tes yeux, pleins d'une pitié tendre,
Sont-ils restés si longtemps sur les siens ?
D'où vient qu'Isaure a paru les entendre ?
Qu'ils me font mal sur d'autres que les miens !

Que je fus triste en la voyant sourire !
Que je tremblai quand tu soutins ses pas !
Tu la plaignais... Que n'ai-je osé te dire :
« C'est moi qui souffre, et tu ne le vois pas ! »

Tu pris sa main, tu cherchas sa blessure,
Pour la guérir, tu la couvris de fleurs ;
C'étaient mes fleurs ! elle est mieux, j'en suis sûre.
Pourquoi faut-il qu'il m'en coûte des pleurs !

LA JEUNE CHATELAINE.

« Je vous défends, châtelaine,
De courir seule au grand bois. »
M'y voici, tout hors d'haleine,
Et pour la seconde fois.
J'aurais manqué de courage
Dans ce long sentier perdu ;
Mais que j'en aime l'ombrage !
Mon seigneur l'a défendu.

« Je vous défends, belle mie,
Ce rondeau vif et moqueur. »
Je n'étais pas endormie
Que je le savais par cœur.
Depuis ce jour je le chante ;
Pas un refrain n'est perdu :
Dieu ! que ce rondeau m'enchante !
Mon seigneur l'a défendu.

« Je vous défends sur mon page
De jamais lever les yeux. »

Et voilà que son image
Me suit, m'obsède en tous lieux.
Je l'entends qui, par mégarde,
Au bois s'est aussi perdu.
D'où vient que je le regarde?
Mon seigneur l'a défendu.

Mon seigneur défend encore
Au pauvre enfant de parler;
Et sa voix douce et sonore
Ne dit plus rien sans trembler.
Qu'il doit souffrir de se taire!
Pour causer quel temps perdu!
Mais, mon page, comment faire?
Mon seigneur l'a défendu.

NOTRE-DAME D'AMOUR.

Qu'attend-il sur la route
Ce guerrier voyageur ?
L'idole de son cœur,
C'est la gloire, sans doute ?
Mais à Notre-Dame d'Amour
Il priait l'autre jour.

Bien que l'on dût m'attendre,
J'ai ralenti mes pas ;
Mais il priait trop bas ;
Dieu seul pouvait l'entendre.
Ah ! si Notre-Dame d'Amour
Voulait parler un jour !

Ne sait-il de victoire
Qu'en suivant son drapeau ?
Que sert-il d'être beau
Pour n'aimer que la gloire ?
Est-ce bien là, Dame d'Amour,
Son vœu de l'autre jour ?

Un charme m'environne...
Vous qui priez pour nous,
Pourquoi sur vos genoux
Posa-t-il ma couronne ?
Faudra-t-il pas, Dame d'Amour,
Qu'il me la rende un jour ?

LA VALLÉE.

Non ! je ne verrai plus de si belle vallée
Que celle où sur tes pas je descendis un jour ;
Où l'eau, parmi les fleurs lentement écoulée,
Trouve une eau qui la cherche et s'y joint sans retour.
J'étais bien ! tout parlait à mon âme ravie.
Ah ! les derniers rayons du jour et de la vie
Répandront sur mes yeux leur mourante langueur,
Avant que ce tableau s'efface de mon cœur.

Et, pourtant, ce n'est pas cette belle verdure,
Ces ruisseaux murmurants sous les jeunes roseaux,
Ni cette ombre des bois, cette ombre où la nature
Mêlait son harmonie au doux chant des oiseaux ;
Non, ce n'est pas du ciel la lumière enchantée,
Ni l'onde éblouissante, où ma vue arrêtée
Ne pouvait soutenir l'éclat d'un sable d'or,
Qui fait en y rêvant que je tressaille encor :
C'était toi, mon amour, mon avenir, mon âme !
C'était toi, qui m'aimais ; toi, qui semblais heureux !

C'était ton regard pur qui répandait sa flamme
Sur notre plus beau jour réfléchi dans tes yeux.
Le veux-tu ? retournons sous ces paisibles ombres,
Loin d'un monde orageux, loin de nos cités sombres ;
Viens ! cachés dans les fleurs, nos destins, nos amours,
Comme les deux ruisseaux se confondront toujours !

LA FIANCÉE DU MARIN.

Tristesse amère
Ne peut crier ;
Pourtant, ma mère,
Je veux prier.

Là-haut peut-être
On m'entendra.
Qui m'a fait naître
Me soutiendra.

Jame qui m'aime
Va me quitter ;
Cette nuit même
Doit l'emporter.

Le temps est sombre,
Et sur les flots
Voyez-vous l'ombre,
Des matelots ?

Dans leur nacelle
Il s'engagea ;
C'est encor elle
Qui naufragea !

On tend la voile ;
O désespoir !
Pas une étoile
Pour l'entrevoir.

A la chapelle,
Avant le jour,
Un vœu m'appelle,
Un vœu d'amour.

Il doit m'attendre ;
J'y porte encor
Un baiser tendre,
Un anneau d'or.

Don de mon père,
C'est le dernier :
Qu'il soit prospère
Au marinier !

C'est le symbole
De mon bien ;
Pour mon idole
Je n'ai plus rien.

Mais j'entends Jame
Qui crie : « Adieu ! »
Et ma pauvre âme
S'en va vers Dieu !

REGARDE-LE.

Regarde-le, mais pas longtemps !
Un regard suffira, sois sûre,
Pour lui pardonner la blessure
Qui fit languir mes doux printemps.
Regarde-le, mais pas longtemps !

S'il parle, écoute un peu sa voix !
Je ne veux pas trop t'y contraindre ;
Je sais combien elle est à craindre,
Ne l'entendît-on qu'une fois :
S'il parle, écoute un peu sa voix !

Tu ne haïras plus son nom,
Ce nom mêlé dans ma prière ;
Tu l'écouteras tout entière,
Sans courroux, sans reproche : oh ! non !
Tu ne haïras plus son nom !

Au fond du cœur tu m'entendras,
Quand je dis : J'ai cessé de vivre ;

Quand je refuse de te suivre ;
Enfin, quand tu le connaîtras,
Au fond du cœur tu m'entendras !

Tais-toi, s'il demande à me voir :
J'ai pu fuir sa volage ivresse ;
Mais me cacher à sa tendresse,
Dieu n'en donne pas le pouvoir :
Tais-toi, s'il demande à me voir !

Si je l'accusais devant toi,
Appelle un moment son image.
Avec le feu de son langage,
Défends-le par pitié pour moi,
Si je l'accusais devant toi !

JE L'AI VU.

Ma sœur, il ne faut me blâmer
Si ma tristesse est sans colère :
Je ne peux me sauver d'aimer,
Et celui qui m'aima ne doit plus me déplaire.
Laissez d'un retour imprévu,
Laissez-moi goûter tous les charmes.
Hélas ! j'ai retrouvé des larmes ;
Mais je l'ai vu !

Si vous saviez quel doux transport
Se répand dans l'âme agitée,
Quand celui qui fit notre sort
Ranime, en s'y montrant, une fête attristée !
Que je l'aime ! il est revenu.
Je ne sens plus sa froide absence :
Lui n'a pas senti ma présence ;
Mais je l'ai vu !

Ma sœur, quel plaisir douloureux
Le bonheur perdu laisse encore !

Quel charme de revoir heureux
L'objet, l'unique objet qu'on pleure et qu'on adore !
Ce sourire si bien connu
Nous rappelle tant d'espérance !
Il réveille aussi la souffrance ;
Mais je l'ai vu !

Peut-être est-il quelques beaux jours
Cachés dans ma mélancolie ;
Peut-être il sait aimer toujours,
Et moi, je ne saurai jamais comme on oublie.
Enfin, si d'un trait plus aigu
L'insensé frappait ma tendresse,
Pleurez sur sa faible maîtresse...
Mais je l'ai vu !

LE CALVAIRE.

Puisque tu vas, Angélique,
Au calvaire des Roseaux,
Rapporte-moi, pour relique,
Une froide fleur des eaux.
On ne dort pas sous la haire ;
La nuit on m'entend gémir ;
Et les fleurs du vieux Calvaire,
On me l'a dit, font dormir.

Pauvre Angélique, à ton âge,
Quand on part seule, et nu-pied,
Pour un long pèlerinage,
N'y va-t-on que par pitié?...
Sur la sauvage bruyère,
Colombe, qui va gémir,
Offre à Dieu quelque prière
Pour que je puisse dormir.

Mais quel philtre, quel breuvage
Endort, au feu des éclairs,

Le ramier dans l'esclavage,
Quand l'été brûle les airs ?
Daigne la foudre descendre
Sur l'oiseau né pour gémir ;
Car peut-être sous la cendre
On le laissera dormir !

Ah ! si j'osais, ma compagne,
Me dérober sur tes pas,
Dans l'air vif de la montagne,
J'oublierais... parlons plus bas !
Ici, l'on meurt de ses peines,
Mais il n'en faut pas gémir.
Enfant, tu n'as pas de chaînes ;
Tu fuis... mais tu peux dormir !

Crois-tu qu'un grand sacrifice
Puisse être agréable à Dieu ?
Eh bien ! qu'il me soit propice,
Je le joins à notre adieu.
Porte au Calvaire une image
Dont chaque trait fait gémir ;
Car c'est elle, quel dommage !
Qui m'empêche de dormir !

Tu jetteras dans l'eau sainte
Ce nœud défait, cette fleur,
Et cet anneau d'hyacinthe
Que je cachais sur mon cœur.
Va-t'en ! je n'ai plus à rendre
Qu'une âme ardente à souffrir ;
Béni soit qui doit t'apprendre
Que Dieu daigna l'endormir !

L'ANGE ET LE RAMEAU.

Que ce rameau béni protège ta demeure !
L'Ange du souvenir me l'a donné pour toi ;
Toi qui n'aimes pas que l'on pleure,
Sois heureux, plus heureux que moi !

Écoute : à ce rameau j'attache une espérance ;
L'Ange qui me conduit sait mon cœur comme toi.
S'il a bien compris ma souffrance,
Sois heureux, plus heureux que moi !

J'ai respiré l'encens de ce vieux sanctuaire,
Et je m'y suis assise, et j'ai prié pour toi,
Je n'ai dit que cette prière :
Sois heureux, plus heureux que moi !

Pour passer près de toi j'ai fait un long voyage ;
Mais l'Ange me rappelle et veut m'ôter à toi.
Adieu... Donne-moi du courage :
Sois heureux, plus heureux que moi !

LE BON ERMITE.

Ermite, votre chapelle
S'ouvre-t-elle au malheureux !
Hélas ! elle me rappelle
Un temps cher et douloureux !
C'est moi... de votre colère
Les éclats sont superflus ;
Un autre que vous m'éclaire :
Mon père, il ne m'aime plus !

Cette jeune infortunée
Que vous maudites un jour,
Qui devant vous prosternée,
Osa défendre l'amour,
C'est moi, faible pénitente
Dans tous mes vœux confondus.
Que votre âme soit contente :
Mon père, il ne m'aime plus !

Ne dites plus, ô mon père,
Que le ciel va me punir ;

L'amour, comme vous sévère,
A daigné le prévenir.
Ce guide ingrat que j'adore
Fuit mes pas qu'il a perdus.
Qui peut me punir encore ?
Mon père, il ne m'aime plus !

Le monde n'a point d'asile
Qui soit doux au repentir.
Hé bien ! rendez-moi facile
Un chemin pour en sortir.
Me faudra-t-il, dans l'orage,
Traîner mes jours abattus ?
Je n'en ai pas le courage :
Mon père, il ne m'aime plus !

De cette croix où je pleure
N'exilez pas mes aveux ;
Et vous saurez tout à l'heure,
Ermite, ce que je veux.
Quelques pleurs, un peu de cendre,
Sur ma tombe répandus...
Ah ! qu'il m'est doux d'y descendre :
Mon père, il ne m'aime plus ! »

A peine une faible aurore
Passait sur les jeunes fleurs,
Que le bon ermite encore
Versait la cendre et les pleurs.
Longtemps cet objet trop tendre,
Troubla ses songes confus ;
Et, triste, il croyait entendre :
« Mon père, il ne m'aime plus ! »

PÉLERINAGE.

Pour aller en Galice
Expier mes amours,
Demain, sous un cilice,
J'éteindrai mes beaux jours.

Ma fidèle servante,
Ceignez-moi mon manteau ;
Sa couleur représente
La cendre du tombeau.

Adieu, ma chevelure,
Tes nœuds sont trop pesants ;
Je rends à la nature,
D'inutiles présents.

La joie évanouie
Laisse comme un remord ;
Et, seule dans ma vie,
Je suis triste à la mort.

Ma patronne m'appelle,
Et, lasse de souffrir,
Je m'en vais auprès d'elle
Achever de mourir.

Sous mes pieds nus, sans doute,
Le chemin sera dur ;
Et je vois sur ma route
La demeure d'Arthur.

Penché sur sa fenêtre
Dira-t-il : « Elle a froid ! »
Et, sans me reconnaître,
Priera-t-il Dieu pour moi ?

A mon pèlerinage,
Dieu, prêtez votre appui ;
Et placez un nuage
Entre mon âme et lui !

L'ESPOIR.

Je voudrais aimer autrement.
Hélas ! je voudrais être heureuse !
Pour moi l'amour est un tourment ;
Là tendresse m'est douloureuse.
Ah ! que je voudrais être heureuse !
Que je voudrais être autrement !

Vous dites que je changerai ;
Comme vous je le crois possible.
Mon cœur ne sera plus sensible ;
Je l'espère, car je mourrai.
Oui ! si la mort peut l'impossible,
Vous dites vrai, je changerai !

LA NOVICE.

IMITÉ DE MOORE.

Une jeune et blanche novice,
A l'ombre des bosquets cloîtrés
Rêvant à son pur sacrifice,
Promenait ses vœux timorés ;
Et sur des agnus consacrés
Chantait des cantiques sacrés.

« Ici nous vivons, disait-elle,
Mortes aux terrestres douleurs,
Et les Anges sous leur tutèle,
Nous gardent des tendres malheurs ;
Nos soupirs, sur l'encens des fleurs,
S'en vont aux cieux avec nos pleurs.

Amour ! laisse en paix ma cellule !
Sœur Isaure dit qu'autrefois
Une sainte jeune et crédule

Te prit pour un Ange, à ta voix ;
Et que l'ange, au pied de la croix
Te ressemble, sans ton carquois. »

L'Amour alors prêta l'oreille ;
Il dormait sur l'aile du vent.
Un soupir l'offense et l'éveille ;
Hélas ! qu'il s'éveille souvent !
Comme un ange ami du couvent,
Il apparut tendre et fervent.

Ses yeux bleus, riants et perfides,
Amortis par la piété,
Lancèrent des flammes timides
Au cœur de la jeune beauté.
« Dieu ! dit-elle, à votre clarté,
Je vois un ange en vérité ! »

Cet ange aux mystiques paupières
Est un Dieu cruel et moqueur ;
Tes pleurs, ton encens, tes prières,
Ne guériront pas ta langueur :
Tu ne fuiras plus ton vainqueur,
Jeune sainte, il est dans ton cœur.

Ses yeux illuminent ton âme,
Ses soupirs répondent aux tiens ;
Les autels brûlent de sa flamme,
Et tes feux ne sont plus chrétiens ;
Grand Dieu ! ses trompeurs entretiens,
Séduiraient les anges gardiens !

L'AMOUR.

Vous demandez si l'amour rend heureuse ;
Il le promet, croyez-le, fût-ce un jour.
Ah ! pour un jour d'existence amoureuse,
Qui ne mourrait ? la vie est dans l'amour.

Quand je vivais tendre et craintive amante,
Avec ses feux je peignais ses douleurs.
Sur son portrait j'ai versé tant de pleurs,
Que cette image en paraît moins charmante.

Si le sourire, l'éclair inattendu,
Brille parfois au milieu de mes larmes,
C'était l'amour ! c'était lui, mais sans armes ;
C'était le ciel... qu'avec lui j'ai perdu.

Sans lui, le cœur est un foyer sans flamme ;
Il brûle tout, ce doux empoisonneur.
J'ai dit bien vrai comme il déchire une âme :
Demandez-donc s'il donne le bonheur !

Vous le saurez : oui, quoi qu'il en puisse être,
De gré, de force, amour sera le maître :
Et, dans sa fièvre alors lente à guérir,
Vous souffrirez, ou vous ferez souffrir.

Dès qu'on l'a vu, son absence est affreuse ;
Dès qu'il revient, on tremble nuit et jour ;
Souvent enfin la mort est dans l'amour ;
Et cependant... oui, l'amour rend heureuse !

L'ÉGLANTINE.

Églantine ! humble fleur, comme moi solitaire,
Ne crains pas que sur toi j'ose étendre ma main.
Sans en être arrachée orne un moment la terre ;
Et comme un doux rayon console mon chemin.

Quand les tièdes zéphirs s'endorment sous l'ombrage,
Quand le jour fatigué ferme ses yeux brûlants,
Quand l'ombre se répand et brunit le feuillage,
Par ton souffle, vers toi, guide mes pas tremblants.

Mais ton front, humecté par le froid crépuscule,
Se penche tristement pour éviter ses pleurs ;
Tes parfums sont enclos dans leur blanche cellule,
Et le soir a changé ta forme et tes couleurs.

Rose, console-toi ! Le jour qui va paraître,
Rouvrira ton calice à ses feux ranimé ;
Ta mourante auréole, il la fera renaître,
Et ton front reprendra son éclat embaumé.

Fleur au monde étrangère, ainsi que toi, dans l'ombre
Je me cache et je cède à l'abandon du jour ;
Mais un rayon d'espoir enchante ma nuit sombre :
Il vient de l'autre rive... et j'attends son retour.

LE PRISONNIER DE GUERRE.

Tu t'en vas? Reste encore;
Je te perds pour longtemps!
Et tu vois que l'aurore
Luit depuis peu d'instants.
Tantôt sur le rivage
Je marcherai sans toi;
J'y reste en esclavage,
Pauvre de moi!

Nous avons vu la vie
Sous les mêmes couleurs;
Elle a pu faire envie,
Car elle eut bien des fleurs.
La guerre était la gloire,
J'y courus avec toi;
J'ai payé la victoire,
Pauvre de moi!

Sur combien de blessures
A-t-on rivé nos fers!

Ils en font de plus sûres,
Dans leurs prisons d'enfer.
J'ai raillé ma souffrance,
Enchaîné près de toi ;
Mais tu pars pour la France,
Pauvre de moi !

Ma plaie envenimée
Arrête ici mes pas ;
Mortelle et renfermée,
Elle s'aigrit tout bas.
Sur un ponton de guerre
Faut-il languir sans toi ?
Je te suivais naguère,
Pauvre de moi !

Si ma blonde Angeline,
En te voyant passer,
Inquiète s'incline,
Timide à t'embrasser ;
A cet ange modeste,
Qui m'attend avec toi,
Ne dis pas où je reste
Pauvre de moi !

Au foyer de ton père
Si le mien va s'asseoir,
Mon nom sera, j'espère,
Dans vos récits du soir ;
Quand ses yeux pleins de larmes
S'attacheront sur toi,
Fais-lui bénir nos armes,
Pauvre de moi !

RÉPONDS-MOI.

T'AI-JE vu chez mon père,
Dans l'âge où tout est beau,
Comme je dois, j'espère,
Te voir près du tombeau ?
Sur les bords de ma vie,
Vins-tu voir après moi ?
Oui, quelqu'un m'a suivie,
Et je crois que c'est toi !

Quand tout semble un hommage
A nos yeux entr'ouverts,
Ai-je vu ton image
Peinte sur l'univers ?
Et toi, sous une flamme
Dont le ciel t'éclairait,
Dans le fond de ton âme
Cachais-tu mon portrait ?

Aimais-tu l'humble école
Où j'allais autrefois ?

L'ange, qui la console,
Parlait-il dans ta voix ?
Et, quand j'appris à lire
Ma prière à genoux,
Vins-tu m'aider à dire :
« Mon Dieu, bénissez-nous ! »

A l'étroite fenêtre,
Où riait un jasmin,
Quand je n'osais paraître,
Élevais-tu ta main ?
Oui ! la même ombre encore
Glissait dans le soleil,
Et jusqu'à l'autre aurore
Passait sur mon sommeil !

Dans l'enclos plein d'ombrage,
Où j'avais frais et peur,
Plaçais-tu ton courage
Entre l'ombre et mon cœur ?
Pour causer sans médire,
Y venais-tu t'asseoir,
Et, sans pouvoir sourire,
Nous disions-nous : « Bonsoir ! »

T'ai-je aimé la première,
Lorsque ta main s'ouvrait
Au pauvre sans chaumière,
Dont la flûte pleurait?
Le demandeur d'aumône
A-t-il béni nos jours?
Et devant sa Madone
Avons-nous dit: « Toujours! »

T'ai-je conté mes peines,
Quand je crus en avoir?
Un jour... triste à nos plaines,
M'as-tu dit: « Au revoir! »
Pour un âge plus tendre
M'as-tu promis des fleurs?
Sais-tu qu'à les attendre
J'ai versé bien des pleurs?

Sais-tu que le ciel même
T'ouvrit notre maison?
Et que ton nom que j'aime
Se trouve dans mon nom?
Mais à ma confidence
N'as-tu pas répondu?
Oui! jusqu'en ton silence,
Je t'ai tout entendu!

LE DERNIER RENDEZ-VOUS.

Mon seul amour ! embrasse-moi.
Si la Mort me veut avant toi,
Je bénis Dieu ; tu m'as aimée !
Ce doux hymen eut peu d'instants.
Tu vois ! les fleurs n'ont qu'un printemps,
Et la rose meurt embaumée.
Mais quand, sous tes pieds renfermée,
Tu viendras me parler tout bas,
Crains-tu que je n'entende pas ?

Je t'entendrai, mon seul amour !
Triste dans mon dernier séjour,
Si le courage t'abandonne ;
Et la nuit, sans te commander,
J'irai doucement te gronder,
Puis te dire : « Dieu nous pardonne ! »
Et, d'une voix que le ciel donne,
Je te peindrai les cieux tout bas :
Crains-tu de ne m'entendre pas ?

J'irai seule, en quittant tes yeux,
T'attendre à la porte des cieux,
Et prier pour ta délivrance.
Oh ! dussé-je y rester longtemps,
Je veux y couler mes instants
A t'adoucir quelque souffrance ;
Puis un jour, avec l'Espérance,
Je viendrai délier tes pas ;
Crains-tu que je ne vienne pas ?

Je viendrai, car tu dois mourir,
Sans être las de me chérir ;
Et comme deux ramiers fidèles,
Séparés par de sombres jours,
Pour monter où l'on vit toujours,
Nous entrelacerons nos ailes !
Là, nos heures sont éternelles.
Quand Dieu nous l'a promis tout bas,
Crois-tu que je n'écoutais pas ?

LES PLEURS.

1833.

RÉVÉLATION.

Vois-tu ! d'un cœur de femme il faut avoir pitié ;
Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges ;
Quand elles diraient non, je dis oui. Les plus sages
Ne peuvent sans transport se prendre d'amitié :
Juge d'amour ! Ce mot nous rappelle nos mères ;
Le berceau balancé dans leurs douces prières ;
L'ange gardien qui veille et plane autour de nous,
Qu'une petite fille écoute à deux genoux ;
Dieu qui parle et se plaît dans une âme ingénue,
Que l'on a vu passer avec l'errante nue,
Dont on buvait l'haleine au fond des jeunes fleurs,
Qu'on regardait dans l'ombre et qui séchait nos pleurs ;
Et le pardon qui vint un jour de pénitence,
Dans un baiser furtif redorer l'existence !

Ce suave lointain reparaît dans l'amour ;
Il redonne à nos yeux l'étonnement du jour ;
Sous ses deux ailes d'or qu'il abat sur notre âme,
Des prismes mal éteints il rallume la flamme ;

Tout s'illumine encor de lumière et d'encens ;
Et le rire d'alors roule avec nos accents !

Des pompes de Noël la native harmonie
Verse encor sur l'hiver sa grâce indéfinie.
La cloche bondissante avec sa grande voix,
Bouge l'air en vibrant : *Noël!* comme autrefois ;
Et ce ciel qui s'emplit d'accords et de louanges,
C'est le *Salutaris* et le souffle des anges,
Et puis, comme une lampe aux rayons blancs et doux,
La lune, d'un feu pur inondant sa carrière,
Semble ouvrir sur le monde une immense paupière,
Pour chercher son Dieu jeune, égaré parmi nous.

« Oh ! qu'elle soit heureuse entre toutes les femmes ! »
Dit une femme heureuse et choisie à son tour,
« Oh ! qu'elle règne aux cieux ! J'ai mon ciel, j'ai l'amour !
Par lui, l'éternité sauve toutes nos âmes ! »

La Pitié fend la nue, et fait pleuvoir ses dons
Sur l'indigent qui court vers le divin baptême.
Regarde ! son flambeau repousse l'anathème ;
Et son manteau qui s'ouvre est chargé de pardons.
Noël ! Noël ! l'enfant lève sa tête blonde,
Car il sait qu'à minuit les anges font la ronde.

Quel bonheur de t'attendre à travers ce bonheur,
Dis ! d'attirer ta vie à mon foyer rêveur !
Répands-y de tes yeux la lumière chérie.
Viens ! J'ai besoin d'entendre et de baiser ta voix.
C'est avec ta voix que je prie,
C'est avec tes yeux que je vois.

Quand l'orgue exhale aux cieux les soupirs de l'église,
Ce qui se passe en moi, viens ! que je te le dise ;
Viens ! Et salut à toi, culte enfant, pur trésor !
Par toi, la neige brûle et la nuit étincelle ;
Par toi, la vie est riche ; elle a chaud sous ton aile :
Le reste est pour le pauvre, et ce n'est qu'un peu d'or.
Mon Dieu ! qu'il est facile et doux d'être prodigue,
Quand on vit d'avenir, de prière, d'espoir,
Quand le monde fait peur, quand la foule fatigue,
Quand le cœur n'a qu'un cri : Te voir, te voir, te voir !

Et quand le silence
Adore à son tour,
La foi qui s'élance
Aux cieux se balance
Et pleure d'amour !

Vivre ! toujours vivre,
D'un feu sans remord !

Nous sauver et suivre
Un Dieu qui se livre
Pour tuer la mort !

Aimer ce que j'aime,
Une éternité,
Et dans ton baptême,
M'abreuver moi-même
D'immortalité :

Quelle immense voie !
Que d'ans, que de jours !
Viens, que je te voie !
Je tremble de joie :
Tu vivras toujours !

L'été, le monde ému frémit comme une fête ;
La terre en fleurs palpite et parfume sa tête.
Les cailloux plus cléments, loin d'offenser nos pas,
Nous font un doux chemin ; on vole, on dit tout bas :
« Voyez ! tout m'obéit, tout m'appartient, tout m'aime !
Que j'ai bien fait de naître ! Et Dieu, car c'est Dieu même,
Est-il assez clément de protéger nos jours,
Sous une image ardente à me suivre toujours ! »

Que de portraits de toi j'ai vus dans les nuages !
Que j'ai dans tes bouquets respiré de présages !
Que de fois j'ai senti, par un nœud doux et fort,
Ton âme s'enlacer à l'entour de mon sort !
Quand tu me couronnais d'une seconde vie,
Que de fois sur ton sein je m'en allais ravie,
Et reportée aux champs que mon père habitait,
Quand j'étais blonde et frêle et que l'on me portait !
Que de fois dans tes yeux j'ai reconnu ma mère !
Oui, toute femme aimée a sa jeune chimère,
Sois-en sûr : elle prie, elle chante, et c'est toi
Qui gardais ces tableaux longtemps voilés pour moi.
Oui ! si quelque musique à mon âme cachée
Frappe sur mon sommeil et m'inspire d'amour,
C'est pour ta douce image à ma vie attachée,
Caressante chaleur sur mon sort épanchée,
Comme sur un mur sombre un sourire du jour.
Mais par un mot changé troubles-tu ma tendresse,
Oh ! de quel paradis tu fais tomber mon cœur !
D'une larme versée au fond de mon ivresse,
Si tu savais le poids, ému de ta rigueur,
Penché sur mon regard qui tremble et qui t'adore,
Comme on baise les pleurs dont l'enfant nous implore,
A ton plus faible enfant tu viendrais, et tout bas :
« J'ai voulu t'éprouver, grâce ! ne pleure pas... »

Parle-moi doucement ! sans voix, parle à mon âme ;
Le souffle appelle un souffle, et la flamme une flamme.
Entre deux cœurs charmés il faut peu de discours,
Comme à deux filets d'eau peu de bruit dans leur cours.
Ils vont ! les vents d'été parfument leur voyage.
Altérés l'un de l'autre et contents de frémir,
Ce n'est que de bonheur qu'on les entend gémir.
Quand l'hiver les cimente et fixe leur image,
Ils dorment suspendus sous le même pouvoir,
Et si bien emmêlés qu'ils ne font qu'un miroir.

On a si peu de temps à s'aimer sur la terre !
Oh ! qu'il faut se hâter de dépenser son cœur !
Grondé par le remords, prends garde ! il est grondeur,
L'un des deux, mon amour, pleurera solitaire.
Parle-moi doucement, afin que dans la mort
Tu scelles nos adieux d'un baiser sans remord,
Et qu'en entrant aux cieux, toi calme, moi légère,
Nous soyons reconnus pour amants de la terre.
Que si l'ombre d'un mot t'accusait devant moi,
A Dieu, sans le tromper, je réponde pour toi :
« Il m'a beaucoup aimée ! Il a bu de mes larmes ;
Son âme a regardé dans toutes mes douleurs ;
Il a dit qu'avec moi l'exil aurait des charmes,
La prison du soleil, la vieillesse des fleurs ! »

Et Dieu nous unira d'éternité ; prends garde !
Fais-moi belle de joie ! et quand je te regarde,
Regarde-moi ; jamais ne rencontre ma main
Sans la presser. Cruel ! on peut mourir demain,
Songe donc ! Crains surtout qu'en moi-même enfermée,
Ne me souvenant plus que je fus trop aimée,
Je ne dise, pauvre âme, oublieuse des cieux,
Pleurant sous mes deux mains et me cachant les yeux :
« Dans tous mes souvenirs je sens couler mes larmes ;
Tout ce qui fit ma joie enfermait mes douleurs ;
Mes jeunes amitiés sont empreintes des charmes
Et des parfums mourants qui survivent aux fleurs. »

Je dis cela, jalouse, et je sens ma pensée
Sortir en cris plaintifs de mon âme oppressée.
Quand tu ne réponds pas, j'ai honte à tant d'amour,
Je gronde mes sanglots, je m'évite à mon tour,
Je m'en retourne à Dieu, je lui demande un père,
Je lui montre mon cœur gonflé de ta colère,
Je lui dis, ce qu'il sait, que je suis son enfant,
Que je veux espérer et qu'on me le défend !

Ne me le défends plus ! laisse brûler ma vie.
Si tu sais le doux mal où je suis asservie,
Oh ! ne me dis jamais qu'il faudra se guérir ;

Car tu me vois dans l'âme : approche, tu peux lire ;
Voilà notre secret ; est-ce mal de le dire ?
Non ! rien ne meurt. Pieux d'amour ou d'amitié,
Vois-tu, d'un cœur de femme il faut avoir pitié !

LA VIE ET LA MORT DU RAMIER.

Hélas ! Nous n'avons pas juré de vivre ensemble,
Mais nous avons promis de nous aimer toujours !

JULES DE RESSEGUIER.

De la colombe au bois c'est le ramier fidèle ;
S'il vole sans repos, c'est qu'il vole auprès d'elle ;
Il ne peut s'appuyer qu'au nid de ses amours,
Car des ailes de feu l'y réchauffent toujours !

Laissez battre et brûler deux cœurs si bien ensemble ;
Leur vie est un fil d'or qu'un nœud secret assemble,
Il traverse le monde et ce qu'il fait souffrir :
Ne le déliez pas ! Vous les feriez mourir !

Ils ne veulent à deux qu'un peu d'air, un peu d'ombre,
Une place au ruisseau qui rafraîchit le cœur ;
Seuls, entre ciel et terre, un nid suave et sombre,
Pour s'entre-aider à vivre, ou cacher leur bonheur !

Quand vous ne verrez plus passer par ce rivage
Cette blanche moitié de la colombe aux bois,

N'allez pas croire au moins que l'un d'eux soit volage ;
Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois !

Laissez-vous entraîner sur leurs traces perdues,
Vers le nid, doux sépulcre alors silencieux,
Et vous y trouverez quatre ailes détendues
Sur deux cœurs mal éteints rallumés dans les cieux !

L'ATTENTE.

Quand je ne te vois pas, le temps m'accable, et l'heure
A je ne sais quel poids impossible à porter ;
Je sens languir mon cœur, qui cherche à me quitter ;
Et ma tête se penche, et je souffre, et je pleure.

Quand ta voix saisissante atteint mon souvenir,
Je tressaille, j'écoute.. et j'espère immobile ;
Et l'on dirait que Dieu touche un roseau débile ;
Et moi, tout moi répond : « Dieu ! faites-le venir ! »

Quand sur tes traits charmants j'arrête ma pensée,
Tous mes traits sont empreints de crainte et de bonheur ;
J'ai froid dans mes cheveux ; ma vie est oppressée,
Et ton nom, tout à coup, s'échappe de mon cœur.

Quand c'est toi-même, enfin ! quand j'ai cessé d'attendre,
Tremblante, je me sauve en te tendant les bras,
Je n'ose te parler, et j'ai peur de t'entendre ;
Mais tu cherches mon âme, et toi seul l'obtiendras !

Suis-je une sœur tardive à tes vœux accordée ?
Es-tu l'ombre promise à mes timides pas ?
Mais je me sens frémir. Moi, ta sœur ! quelle idée !
Toi, mon frère !... ô terreur ! Dis que tu ne l'es pas !

DORS-TU ?

Et toi ! dors-tu quand la nuit est si belle,
Quand l'eau me cherche et me fuit comme toi ;
Quand je te donne un cœur longtemps rebelle ?
Dors-tu, ma vie ! ou rêves-tu de moi ?

Démêles-tu, dans ton âme confuse,
Les doux secrets qui brûlent entre nous ?
Ces longs secrets dont l'amour nous accuse,
Viens-tu les rompre en songe à mes genoux ?

As-tu livré ta voix tendre et hardie
Aux fraîches voix qui font trembler les fleurs ?
Non ! c'est du soir la vague mélodie ;
Ton souffle encor n'a pas séché mes pleurs !

Garde toujours ce douloureux empire
Sur notre amour qui cherche à nous trahir ;
Mais garde aussi son mal dont je soupire ;
Son mal est doux, bien qu'il fasse mourir !

AMOUR.

Trop faibles que nous sommes ;
C'est toujours cet amour qui tourmente les hommes.
André Chénier.

Ce que j'ai dans le cœur, brûlant comme notre âge,
Si j'ose t'en parler, comment le définir ?
Est-ce un miroir ardent frappé de ton image ?
Un portrait palpitant né de ton souvenir ?

Vois ! je crois que c'est toi, même dans ton absence,
Dans le sommeil ; eh quoi ! peut-on veiller toujours ?
Ce bonheur accablant que donne ta présence,
Trop vite épuiserait la flamme de mes jours.

Le même ange peut-être a regardé nos mères ;
Peut-être une seule âme a formé deux enfants.
Oui, la moitié qui manque à tes jours éphémères,
Elle bat dans mon sein, où tes traits sont vivants !

Sous ce voile de feu j'emprisonne ta vie.
Là, je t'aime, innocente, et tu n'aimes que moi.
Ah ! si d'un tel repos l'existence est suivie,
Je voudrais mourir jeune, et mourir avec toi !

LE JUMEAU PLEURÉ.

A SA MÈRE,
MADAME HENRIETTE DUTHILLŒUL,
A DOUAI.

Petit ange, dernier venu,
Dans ce triste monde inconnu,
Tu n'avais pas mué tes ailes !
Semblable aux jeunes hirondelles
Qui disent ; « Ne nous touchez pas !
Nos plumes grandiront là-bas.
Mal éclos sous vos toits d'argile,
Suspendus à des nids fragiles,
Au bruit de la terre endormis,
Nous couvons nos songes amis.
Gardez les songes, doux présages !
Et nous, prophètes de passage,
Vers notre Dieu laissez-nous fuir.
Oh ! nous ne souffrons point de cages ;
Notre aile veut s'épanouir,

Pour nager au sein des nuages.
De notre fluide destin,
Flottant dans l'air pur du matin,
Vous aurez souvent des nouvelles ;
Toujours de jeunes hirondelles
Au printemps descendront des cieux,
Faisant passer devant vos yeux
Des souvenirs vivants, des charmes
Trempés d'espérance et de larmes,
Qui portent bonheur à l'exil.
Toujours quelque invisible fil
Nous ramènera l'un vers l'autre ;
Et quand vous n'aurez plus de pleurs
Pour nos nids cachés dans vos fleurs,
Notre monde sera le vôtre ! »

Et toi, dont le même rameau
Balança l'œuf frêle et jumeau,
Ange né d'un double mystère,
Sans poser tes pieds à la terre,
En effleurant d'un souffle pur
Le sein qui te servit de voile,
Tu t'en retournes dans l'azur
Te poser au front d'une étoile ;
Et puis, tu laisseras tomber

Des rayons, des mots, des sourires,
Des baisers, de chastes délires,
Au nid que ton poids fit courber,
Tiède de ta première aurore,
Et que ton appel trouble encore,
Petit ange, dernier venu
Dans ce triste monde inconnu !

LES MOTS TRISTES.

Quoi ! je mourrai ! Quoi ! le temps à sa suite
Amènera l'irrévocable jour,
Le jour muet et sombre, où sans retour
S'arrêtera ce cœur qui bat si vite !

MADAME AMABLE TASTU.

SOUVENT toute plongée au fond de ma tendresse,
Expiant, Dieu le veut ! le nom de ta maîtresse,
Je pense que je souffre (aimer tant, c'est souffrir),
Qu'un jour je t'ai vu pâle, et que l'on peut mourir
Jeune, entends-tu ? Je meurs pour mourir la première,
Pour braver avant toi la nuit ou la lumière.
J'entends des mots affreux tinter autour de moi,
Ces mots que dans l'enfance on apprend sans les croire,
Roulant, sans la troubler, au fond de la mémoire,
Inécoutés longtemps, longtemps vides d'effroi,
Tout à coup pleins d'accents, pleins de deuil, pleins de larmes,
Bondissant sur le cœur comme un tocsin d'alarmes.
C'est la cloche effrayée au cri sinistre et prompt,
Dont le pouls bat rapide et fiévreux dans l'espace,
Redoublant son frisson avec la mort qui passe ;
De pâleur et de crainte elle cerne mon front ;

Sous mes cheveux levés une eau froide circule :
Ah ! ne t'étonne pas. J'aime ! je suis crédule ;
Ou plutôt j'ai des yeux qui plongent sous les fleurs ;
Au fond de nos baisers je sens rouler des pleurs.

L'avenir sonne ; arrête ! Oh ! que nous marchons vite !
Qu'une heure a peu de poids sur un cœur qui palpite !
Ne peut-on lentement respirer le bonheur,
Vivre sans éveiller le temps et le malheur ?
Embrasse-moi : plus près de ta moitié qui tremble,
Laisse passer la vie ; elle nous aime ensemble !
Quand tu m'as dit adieu, je me donne à rêver,
Et les mots qui font peur reviennent me trouver :
Ils disent que l'on meurt en sortant d'une fête,
Et je t'y vois courir, et je cache ma tête,
Et leurs sons plus aigus sifflent entre mes doigts :
« On meurt ! on meurt ! on meurt ! on se quitte une fois ! »
Puis ton nom !... Ah ! ce nom m'éveille, il me rassure ;
Ton baiser presse encor mes lèvres, j'en suis sûre !
Et je m'appelle folle en me sentant frémir.
Vois ! qu'un portrait de toi serait doux sous mes larmes.
Et je n'ai que ton nom ! ton nom ! pas d'autres armes !
Si je chantais, ma voix sortirait pour gémir ;
A mon âme qui pense elle reste attachée ;
Dans mes pâles tourments je demeure cachée :

Alors je rêve un monde où dureront toujours
Les caresses du cœur et les libres amours.
Prends mes ailes, viens ! viens où jamais la pensée
N'est un poignard armé contre une âme oppressée.
Songes-y ! plus d'absence, et personne entre nous.
Là, nos trames d'amour n'ont plus de nœuds jaloux ;
Là, jamais un fil noir ne traverse la joie
Des fuseaux toujours pleins d'or et de pure soie !

Avant de t'avoir vu, devines-tu comment
J'entrevoyais du ciel le vague enchantement ?
Je regardais toujours, comme à travers un voile
On s'amuse à chercher la forme d'une étoile.
Sous l'immense rideau je ne pouvais saisir
Que des objets sans traits pour mes yeux sans désir.
Trop faible à m'élancer au delà de mon être,
Je rentrais dans ma vie, en te cherchant peut-être ;
Car, toujours comme toi brûlante avec langueur,
Sans t'avoir vu des yeux, je te cherchais du cœur !

Et je disais le soir aux vives étincelles
Qui dans l'ombre éclairaient mes doutes à genoux :
« Dieu jette-t-il aux nuits de si douces parcelles,
Pour écrire son nom entre le ciel et nous ? »

Et je rêvais le bruit de feuilles immortelles
Qui ne s'envolent plus sous l'haleine de l'air,
Sans nuit, sans froid, sans peur d'expier par l'hiver
De longs jours transparents comme les cœurs fidèles.
Et puis, en frissonnant, j'osais rêver encor
Je ne sais quel appui qui manquait à mon sort !

Là, du moins, je voyais les pauvres sans alarmes,
Sortis de leurs lambeaux que Dieu n'a pas perdus,
Rassasiés d'un pain qui ne s'épuise plus,
A l'immense festin payé de tant de larmes !

Un roi, de l'homme nu devinant les douleurs,
Sans sceptre, sans couronne, à la pitié sensible,
Agenouillé devant sa victime paisible,
Pesant ses fers tombés et les mouillant de pleurs !

Du riche repentant l'âme enfin éclairée,
Versant un doux breuvage à quelque âme altérée :
C'était beau ! C'était tout. Quand ta voix me parla,
Le rideau s'entr'ouvrit, l'éternité brûla !
Le ciel illuminé s'emplit de ta présence ;
Dieu te mit devant moi, je compris sa puissance.
En passant par tes yeux mon âme a tout prévu :
Dieu, c'est toi pour mon cœur ; j'ai vu Dieu, je t'ai vu !

Mais pour te retrouver dans cette joie immense,
Il faut franchir l'espace, et la mort le commence.
Horreur ! Il faut passer par un étroit cercueil,
Quitter ta main qui brûle, et ta voix toujours tendre.
Ah ! dans le désespoir d'être un jour sans l'entendre,
Tout mon ciel se referme... En tremblant, sur le seuil
Où la cloche qui pleure est encore entendue,
Pour nous éteindre à deux je suis redescendue.

Où ces signaux de mort envoyés devant moi
S'allument, et longtemps tremblent comme des lampes
Qu'on voit glisser au loin sur les gothiques rampes
D'une église où je vais le soir prier pour toi,
Dis ! cette ombre qui passe auprès de la chapelle,
Est-ce ton âme en peine, en quête de mon sort,
Sous une aile traînante et paresseuse encor,
Dont le doux bruit de plume et m'effleure et m'appelle ?
« Heureux qui s'abandonne, » oh ! tu l'as dit souvent,
« Et qui s'envole à Dieu comme la plume au vent ! »
Mais, tiens ! pour remonter, intrépide hirondelle,
Le chemin lumineux qui ramène au soleil,
Pour partir en aveugle, en joie ! en tire-d'aile,
Et ne voir devant soi que l'horizon vermeil,
Il faut mourir enfant ! Il faut, doux somnambule,
S'élançant par la tombe aux jardins sans hivers,

Ne pas se réveiller à la voix des pervers,
Et du sein maternel s'en retourner, crédule ;
Comme un doux rossignol sort du fond d'une fleur,
Sans avoir répandu sa voix sur la vallée,
Et va frapper aux cieux pour son hymne exilée
Qui ne veut pas apprendre à chanter la douleur.
Beaux enfants ! tout pétris de baisers, de prières !
Faibles cygnes tombés des célestes bruyères,
Au duvet encor chaud de la main du Seigneur,
Et qui ne voulez pas ramper vers le malheur,
Vous faites bien ! Restez à l'alphabet d'un ange,
Dont chaque lettre sainte est un signe d'amour ;
Solfège harmonieux où nul accord ne change,
Et dont la clé sonore ouvre un autre séjour.
Mais, quand Dieu nous reprend vos ailes et vos charmes,
Que dit-il de les voir humides de nos larmes ?

Et toi ! viens-tu ? Viens donc ! Car au bruit de tes pas
Ma peur s'envolerait : je ne les entends pas !
J'étends mes mains au jour, et je le trouve sombre ;
Je cherche à m'appuyer comme un enfant dans l'ombre ;
Je lis, ou je crois lire ; et les lugubres mots,
En oracles rangés décrivent deux tombeaux
Qui, retenant sur eux ma frayeur arrêtée,
Sortent en traits de plomb de la page irritée :

Il faut fermer le livre et tomber à genoux ;
Il faut dire : « Mon Dieu ! priez pour lui... pour nous ! »

Et me voilà ! voilà comme tu m'as rendue :
A deux pas de tes pas, je suis, seule, perdue ;
Je dépends d'un nuage ou du vol d'un oiseau,
Et j'ai semé ma joie au sommet d'un roseau !

TOI ! ME HAIS-TU ?

Quand tu souris en homme à ces tendres orages
Qui troublent dans l'amour de plus faibles courages,
Que j'aime, de ta voix démentant la gaîté,
Ce nuage qui passe à ton front attristé !

Après que je t'ai dit ma plainte toute entière,
Calmée à ton silence éloquent et rêveur,
Quand je sens tes doux yeux brûler sur ma paupière,
Dis ! n'est-ce pas ton cœur qui regarde mon cœur ?

Il m'éblouit de joie ! il endort mes alarmes.
Sais-tu de quel espoir il relève mon sort ?
J'y vois toute une vie, et je la vois sans larmes,
Et je n'ai plus peur de la mort !

Toi qui m'as seule aimée, écoute : si tu changes,
Je te pardonnerai sans t'imiter jamais ;
Car de cet amour vrai dont s'adorent les anges
Je sens que je t'aimais.

Et sans ton cœur, mon cœur comme un poids inutile,
Tel qu'en ce froid cadran palpite un plomb mobile,
De la nuit à l'aurore et de l'aurore au soir,
Battra jusqu'au tombeau, sans joie et sans espoir.

Et, j'en demande à Dieu pardon plus qu'à toi-même,
Je ne veux pas revivre où l'on dit que l'on aime,
Si l'on t'y donne un bien qui ne sera plus moi,
Et si Dieu m'y destine un autre ange que toi.

Le néant me plaît mieux ; son horreur me soulage :
Jamais je ne t'ai vu sans t'aimer davantage ;
Et jamais, plus rêveuse en te quittant le soir,
Sans pâlir dans l'effroi de ne te plus revoir !

C'est que Dieu pour nos jours n'alluma point deux flammes ;
C'est qu'un même baiser fit éclore deux âmes ;
Que partout où je passe en appelant ta main,
Le doux poids de tes pieds a creusé mon chemin.

Enfin, que ma pensée, orageuse ou calmée,
Se dévoile riante, ou s'enferme alarmée,
Comme on voit la cigale au front tremblant des blés,
Craintive, au moindre bruit tarir ses chants troublés ;
Toujours teinte de ton image,

C'est l'eau sous le soleil, quand j'y sens ton amour ;
Et si pour d'autres yeux tes yeux ont un langage,
C'est l'eau, miroir éteint d'où s'efface le jour.

Toi ! me hais-tu ? dis vrai ! t'ai-je offensé, mon âme ?
Dis : quelque mot amer dans un pli de ton cœur
Parle-t-il contre moi, ta sœur, ta faible femme ?
Oh ! parle : as-tu jamais compris une autre sœur ?

Non ! j'ai froid d'y penser. Tendresse inexprimable !
Ignores-en toujours les effrois douloureux.
Ne prends de mon amour que ce qu'il a d'aimable,
Et ne garde du tien que ce qui rend heureux !

Mais, laisse-moi t'aimer ! Laisse-moi vivre encore !
Laisse ton nom sur moi comme un rayon d'espoir !
Mais, dans le mot demain laisse-moi t'entrevoir,
Et, si j'ai d'autres jours, viens me les faire éclore !

MINUIT.

Je veux vivre dans l'air qu'a respiré ta bouche.
CHARLES NODIER.

QUAND je sens entre nous la cité tout entière,
Ses ténèbres, ses feux, ses jardins, et le port,
Et le fleuve, et l'église, et le froid cimetière,
Je ne respire plus. Un douloureux transport
Entraîne loin de moi sur ta trace perdue,
Ma faiblesse qui pleure et qui cherche, assidue,
Ta vie et ton courage imprudent. Car jamais
L'heure qui dit : silence ! et qui défend qu'on veille,
Ne jette loin de moi sa voix dans ton oreille ;
Et tu ris quand j'écoute, ou que, d'un doigt prudent,
Je te montre minuit qui passe en nous grondant.
Tu ris ! tu ne crois pas, et moi, je veux y croire
A ces contes mêlés d'une tragique histoire.
J'en sais mille ! et le soir j'en invente ; et ma peur
Les sème sur ta route où mon âme regarde,
Où je vais dans mon rêve, élan doux et trompeur,
T'enlacer de mes bras et te crier : — Prends garde !

Vois-tu, mon bien-aimé, l'ombre qui te poursuit,
Qui tremble, qui t'arrête où l'onde est dangereuse,
Qui rend tes pas moins sûrs et l'eau plus ténébreuse ?
C'est moi, triste ! Ah ! tu sais, tout est triste la nuit :
Ses astres sont voilés, son silence a des plaintes ;
L'eau ressemble à des pleurs ;
Elle rend la mémoire ou l'effroi des malheurs ;
Et l'amour isolé marche sur mille craintes.

Juge, quand un orage éclate au haut des airs,
Quand j'entends l'hirondelle affronter les éclairs,
Quand le chien prophétique hurle son noir présage,
Et que sur ta maison s'arrête un lourd nuage ;
Plains-moi : l'air qui te manque, affaisse mes genoux ;
Sous l'effroi qui m'étouffe, et m'enchaîne, et me glace,
Je présente mon cœur au coup qui te menace ;
Je prie avec ton nom, je le jette entre nous ;
Je signale ta vie à quelque ange qui m'aime ;
Il t'a vu dans mon âme, il te prend pour moi-même ;
Si je pleure, il te cherche en tremblant pour mes jours.

Sauve-les ! sauve-toi sous ses ailes humides ;
Il n'éteint que la foudre, et, tendre aux feux timides,
S'il garde mon bonheur, il te suivra toujours !

ADIEU !

Ce soleil un instant voilera son visage,
Et sans la rallumer laissera son image
S'éteindre au fond de l'eau.

JOSEPH DE LORME.

PARTIR ! tu veux partir ! ta voix chère et cruelle,
Qui m'atteint dans le cœur, m'a dit : Je vais partir !
Sais-tu... Non. Pour me plaindre il faut me ressentir,
Et tu doutes souvent, et toi seul es fidèle ;
Et je ne t'aime pas ! tu le sauras un jour :
Crains de le trop apprendre ; avance ton retour.

Ton retour ! Tu pars donc ? Oui, tu veux voir ton père !
Fais-lui de ma tristesse au moins un jour prospère.
Les larmes ont un prix ; offre-les-lui pour moi ;
Va, j'attendrai ma vie... et tu sais que c'est toi !

Va, dans tous les baisers d'un enfant qu'il adore,
Lui porter les baisers de l'enfant qu'il ignore ;
Mets sur son cœur mon cœur, mon respect, mon amour :
Il est aussi mon père, il t'a donné le jour !

Partir !... que je voudrais, invisible et hardie,
M'asseoir sur tes genoux, près de ses cheveux blancs !
Les toucher de mes mains, et, sous tes bras tremblants,
Contempler le mortel à qui je dois ta vie !

Et la sienne sans toi s'effeuille... Quittons-nous !
Porte de frais parfums à sa saison austère,
Toi la plus belle fleur qu'il sema sur la terre !
Mais, pour le demander, ne sois plus à genoux ;
Car, mon cœur est trop près de ton cœur qui soupire,
Et ce mot qui sépare... il faut enfin le dire !

MALHEUR A MOI.

Ah ! ce n'est pas aimer que prendre sur soi-même
De pouvoir vivre ainsi loin de l'objet qu'on aime.

André Chénier.

Malheur à moi ! je ne sais plus lui plaire ;
Je ne suis plus le charme de ses yeux ;
Ma voix n'a plus l'accent qui vient des cieux
Pour attendrir sa jalouse colère ;
Il ne vient plus, saisi d'un vague effroi,
Me demander des serments ou des larmes ;
Il veille en paix, il s'endort sans alarmes :
Malheur à moi !

Las de bonheur, sans trembler pour ma vie,
Insoucieux, il parle de sa mort !
De ma tristesse il n'a plus le remord,
Et je n'ai pas tous les biens qu'il envie !
Hier, sur mon sein, sans accuser ma foi,
Sans les frayeurs que j'ai tant pardonnées,
Il vit des fleurs qu'il n'avait pas données :
Malheur à moi !

Distrait d'aimer, sans écouter mon père,
Il l'entendit me parler d'avenir ;
Je n'en ai plus, s'il n'y veut pas venir ;
Par lui je crois, sans lui je désespère ;
Sans lui, mon Dieu ! comment vivrai-je en toi ?
Je n'ai qu'une âme, et c'est par lui qu'elle aime ;
Et, lui, mon Dieu, si ce n'est pas toi-même,
Malheur à moi !

LA JALOUSE.

Pour la dernière fois je veux tromper mon cœur,
L'enivrer d'espérance, hélas ! et de mensonges !
Charles Nodier.

Sans signer ma tristesse, un jour, au seul que j'aime
J'écrivis en secret : « Elle attend : cherche-la !
Devine qui t'appelle, et réponds : « Me voilà ! »
Et quand il accourut, quand je venais moi-même,
Quand je retins le cri d'un bonheur plein d'effroi,
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »

Sans me nommer, craintive en livrant mes alarmes,
J'écrivis : « J'ai pleuré. Je pleure... C'est pour vous !
Que l'amour vous éclaire et demeure entre nous ! »
Et quand il vit mes yeux encor voilés de larmes,
Quand il toucha ma main qui lui rendait ma foi,
Il n'a pas dit : « C'est elle ! » il n'a pas dit : « C'est toi ! »

Sans dire : « C'était moi ! » je m'enfuis, je succombe ;
Bientôt je n'aurai plus de secret à cacher.

S'il rêve alors au nom qui courut le chercher,
Il le devinera peut-être sur ma tombe ;
Et, soulevant enfin ma vie avec effroi,
Qu'il dise au moins : « C'est elle ! ô pitié ! c'était toi ! »

LE SONGE.

Oui, l'amour vit d'erreurs et de pressentiments,
Eh ! qui ne lui connaît, dans ses vagues tourments,
Pour irriter sa fièvre ou calmer ses alarmes,
Des superstitions, des augures, des charmes ?
On dirait qu'immortel, ce tyran passager,
A son frêle avenir ne voit rien d'étranger.

H. DE LATOUCHE.

C'ÉTAIT un songe : il me parlait.
Que sa voix était douloureuse !
« Adieu ! disait-il ; sois heureuse ! »
Et cependant il s'en allait !

Seul au fond d'une vaste plaine,
De loin il me montrait des fleurs ;
Et mes pieds me portaient à peine ;
Et ma voix s'écoulait en pleurs.

Mon cœur s'épuisait à l'attendre,
Les chemins se changeaient en flots ;
J'exhalais son nom sans m'entendre,
Je ne criais que des sanglots.

Il regarde, il pleure, il s'arrête.
« Tu le veux, dit-il, me voilà ! »
Des ailes planaient sur ma tête :
Il était ange... et s'envola.

NE VIENS PAS TROP TARD !

A tout ce qu'elle entend, de vous seule occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée
Ecoute et croit souvent reconnaître vos pas ;
Je m'élance, je cours, et vous ne venez pas !

André Chénier.

Combien le feu tient douce compagnie
Au prisonnier, dans les longs soirs d'hiver !

Béranger.

Sais-tu qu'une part de ma vie
Me manque et retourne vers toi ?
Où la tienne languit sans moi,
Dis, sais-tu qu'elle t'a suivie ?
Pour qui te voit, béni soit Dieu !
Pour qui te perd, bonheur, adieu !

Quand de ta demeure isolée
Tu franchis lentement le seuil,
De moi si ta vie est en deuil,
Crois-tu la mienne consolée ?
Pour qui te voit, béni soit Dieu !
Pour qui te perd, bonheur, adieu !

Le soir, quand ton foyer s'allume,
Dans ses ondoyantes lueurs
Vois-tu, comme à travers des pleurs,
Que mon âme ainsi se consume ?
Pour qui te voit, béni soit Dieu !
Pour qui te perd, bonheur, adieu !

Si quelque étincelle plus vive
Échappe au flambeau vacillant,
Comprends-tu l'avis consolant
Que vers toi ce message arrive ?
Pour qui te voit, béni soit Dieu !
Pour qui te perd, bonheur, adieu !

Le voilà : c'est mon âme entière ;
Accueille-la d'un doux regard ;
Viens aussi... ne viens pas trop tard,
Rendre le jour à ma paupière.
Pour qui te voit, béni soit Dieu !
Pour qui te perd, bonheur, adieu !

SERAIS-TU SEUL ?

Je veux revoir l'espace où plongea ta pensée,
Et les sentiers de fleurs que tes pieds ont touchés.

CHARLES NODIER.

Oh ! si j'avais de grandes ailes,
Que je traverserais de lieux !
J'irais, sous mes plumes fidèles,
Dans leurs pleurs essuyer tes yeux ;
Je m'abattrais sur ta fenêtre,
Ou près de ton cœur endormi ;
Toi, quand tu me verrais paraître,
T'enfuirais-tu, mon seul ami ?

Non ! Tu subirais le prodige
Qui rouvrirait les cieux pour nous ;
Et, comme une fleur sur sa tige,
Je tremblerais sur tes genoux ;
Puis, craintive comme une femme,
Si je t'entraînais à demi,
Pour ne plus déchirer notre âme
Me suivrais-tu, mon seul ami ?

A minuit la lune rayonne,
Et ma trace aurait un flambeau ;
Vers tes pas, dont mon cœur frissonne,
Dieu ! que le chemin serait beau !
Sous nos fleurs où, pleine de larmes,
Ta voix dans ma voix a gémi,
Comme au temps dont j'ai fait les charmes,
Serais-tu seul, mon seul ami ?

Mais le jour luit, mon rêve tombe ;
Au soleil les rêves ont peur ;
Et les ailes de ma colombe
Vont seules te porter mon cœur.
Elle a respiré l'air où j'aime ;
Dans mes bras son vol a frémi.
Triste, comme un peu de moi-même,
Caresse-la, mon seul ami !

PARDON !

Et toi, crois-tu comme eux le ciel inexorable ?
Es-tu triste en songeant qu'il est fermé sur moi,
Que mon éternité coulera misérable,
Et qu'à force d'amour je l'oubliai pour toi ?

Le savais-tu déjà, lorsque tu m'as charmée,
Que de plaire est un crime et d'entendre une erreur ?
Pour l'oublier aussi tu m'as donc bien aimée ?
Et le ciel, tout le ciel, n'était-ce pas ton cœur ?

Mais si Dieu n'a rien fait pour défendre qu'on aime,
S'il n'a pas dit l'enfer au monde épouvanté,
S'il n'est pas descendu pour l'annoncer lui-même,
L'homme est donc bien méchant de l'avoir inventé !

Ne crains pas : j'ai langui dans un feu qui dévore ;
J'ai porté ma couronne, et ma croix, et mes pleurs.
Je mourrai loin de toi... que puis-je craindre encore ?
Va, pour tous les tombeaux la nature a des fleurs.

Dieu n'a pas dit : « Brisez son fragile courage ! »
Dieu fit le roseau faible, et l'air est son appui.
L'espérance, c'est Dieu, même au sein de l'orage :
Je suis roseau, je tremble... et je cherche après lui !

LES AILES D'ANGES.

Vous aussi, vous m'avez trompée,
Avec vos traits d'ange et vos pleurs ;
Sous le charme de vos douleurs,
Mon âme reste enveloppée.
De vos jours longtemps accablés,
J'écartai les ombres cruelles ;
Mais l'air pur fait frémir vos ailes,
Bel ange ! et vous vous envolez.

Quand vos ailes alors tremblantes
Viennent se reposer sur moi,
Quand, à travers un peu d'effroi,
J'accueillis vos peines brûlantes,
Entre vous et les cieux troublés
J'étendis mes deux mains fidèles !
Sur mon cœur j'ai séché vos ailes,
Bel ange ! et vous vous envolez.

Saviez-vous qu'une voix plaintive
Pût toucher un cœur à la mort ?

Étiez-vous triste du remord
D'y rendre ma vie attentive ?
Où fuir, hélas ! quand vous parlez
De pleurs, d'amitiés éternelles ?
J'écoutais, j'oubliais vos ailes,
Bel ange ! et vous vous envolez.

Charmez votre exil sur la terre,
Sous d'autres cieux, par d'autres fleurs ;
Allez ! Dieu comptera vos pleurs
Au fond d'une âme solitaire.
Peut-être un jour vous reviendrez
Y cacher des douleurs nouvelles :
Mais vous aurez toujours des ailes ;
Toujours vous vous envolerez.

SEULE AU RENDEZ-VOUS.

Mais aux lieux inconnus où mon âme a pris terre,
Je n'ai pas retrouvé l'amitié sur le bord.

JEAN POLONIUS.

O menteur ! qui disait sa vie
Nouée au fuseau de mon sort,
Jurant au ciel que son envie
Était de mourir de ma mort !
Éclos sous le feu de mon âme,
Tremblant de s'y brûler un jour,
Il jeta des pleurs sur la flamme :
O menteur ! ô menteur d'amour !

« Je n'ai fait qu'essayer de vivre, »
Criait l'ange aux légers serments :
« J'apprends tout ! j'ai trouvé mon livre
Imprimé dans tes yeux charmants.
Entre mon cœur et ta présence,
Je ne peux plus porter un jour !... »
Entre nous, il a mis l'absence :
O menteur ! ô menteur d'amour !

Ivres d'un bonheur solitaire,
Nos âmes ont touché les cieux ;
Mais il est enfant de la terre ;
Il s'y retarde, curieux !
Pour mon cœur plein de ses traits d'ange,
Le monde est voilé sans retour ;
Et sans lui, comme le ciel change !
O menteur ! ô menteur d'amour !

Je sais qu'une invisible chaîne
Jette son aimant entre nous ;
Je sais où finira ma peine ;
Mais je vais seule au rendez-vous !
La route sans fleurs et sans charmes
Fuira... Pour se rejoindre un jour,
Doit-on passer par tant de larmes !
O menteur ! ô menteur d'amour !

L'ADIEU TOUT BAS.

Quoi ! chanter ! quand l'amour, quand la douleur déchire !
Chanter, la mort dans l'âme et les pleurs dans les yeux !

JEAN POLONIUS.

AUTANT que moi-même,
En quittant ces lieux,
Cherchez qui vous aime
Et vous plaise mieux !

Éloignez la flamme
Qui nourrit mes pleurs,
Car je n'ai qu'une âme
Pour tant de douleurs !

La raison regarde
A trop d'amitié ;
J'en pris, par mégarde,
Plus de la moitié !

Dormez à ma plainte,
Quand j'écris tout bas

Ces mots que ma crainte
N'exhalera pas !

La femme qui pleure
Trahit son pouvoir ;
Il faut qu'elle meure
Sans le laisser voir !

Quand le cœur sommeille
Frappé de langueur,
Ce n'est pas l'oreille
Qui comprend un cœur.

Il est un langage
Appris par les yeux ;
Nos yeux, page à page,
Y trouvent les cieux !

C'est un livre d'ange,
Quand on est aimé ;
Si l'un des deux change,
Le livre est fermé !

NE ME PLAINS PAS !

Playzir ne l'est qu'autant qu'on le partage.
GLOTILDE.

Sois libre, je t'oublie ;
Ne me plains pas toujours !
De ma mélancolie
Je détache tes jours.
L'amour charme, il entraîne ;
Mais il faut aimer deux ;
Qu'une autre te l'apprenne :
Sois libre, sois heureux !

Changer est donc possible !
Oui, je change à mon tour.
De me rendre insensible
J'ai tant prié l'amour !
Il défait son ouvrage ;
Cet effort fut affreux...
Ah ! pour tant de courage,
Sois libre, sois heureux !

Si ton nom, dont la gloire
Me parla tant de fois,
Rapporte à ma mémoire
Et tes traits et ta voix,
Il aura mon sourire,
Peut-être douloureux.
Qu'importe !... il voudra dire :
Sois libre, sois heureux !

JE NE CROIS PLUS.

Fuir est aussi la mort !

M. H. DE LATOUCHE.

Allez, pensers d'amour, vers de nouvelles âmes,
Comme autour d'un flambeau, voltiger et mourir ;
Papillons immortels, vivez à d'autres flammes ;
Tout le feu de mon cœur ne peut plus vous nourrir.

Ma trame était trop faible, et, déjà consumée,
Elle résiste à peine au poids de quelques jours ;
En vain de votre dieu je suis encore aimée,
En vain ! je ne crois plus que l'on aime toujours !

En vain pour arrêter votre riant cortège,
Éphémères, sur vous il jette ses réseaux ;
La Parque est diligente ; et bien qu'il me protège,
Je sens près de mon cœur la pointe des ciseaux !



PROSPER VALMORE

Ch. J. Richardot pinx.

Gavel sc.

SOLITUDE.

Et l'haleine de l'onde, à l'oranger mêlée,
De ses fleurs qu'elle effeuille embaume mes cheveux.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

LA vois-tu comme moi, cette étoile brillante ?
Ressens-tu ma tristesse en regardant les cieux ?
Non, la nuit pour moi seule est rêveuse et brûlante,
Et seule j'y revois la douceur de tes yeux.

J'emportai vainement la fleur mystérieuse
Qui dut lier nos cœurs, l'un de l'autre jaloux ;
Son emblème, ignoré de la foule envieuse,
Laissait en vain l'espoir et l'amour entre nous.

Cette fleur qui suivit ma tendresse exilée,
Console-t-elle encor ma fièvre et ma langueur ?
Non : ton ombre qui fuit mobile et consolée,
Pour un front plus brillant l'arrache de mon cœur !

RÉVEIL.

Avoir aimé, ce n'est plus vivre.
PARNY.

C'EST qu'ils parlaient de toi, quand, loin du cercle assise,
Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux ;
C'est qu'ils me regardaient, quand mon âme indécise
Osa braver ton nom qui passait entre nous !

Et puis leurs voix riaient ! J'ai pu rester sans crainte.
On disait ton bonheur et tes belles amours.
A mon livre fermé moi je lisais toujours,
Car sur mon front baissé toute une âme était peinte !

Te voilà donc heureux ! Je sais donc tout prévoir !
Je ne crains donc plus rien... rien, que de te revoir.
Heureux par tant d'objets, je respire moi-même ;
Sur deux cœurs à la fois je n'ai plus à gémir ;
Je dirai : « Quel bonheur ! ce n'est plus moi qu'il aime ;
D'autres ont pris mes pleurs... et je pourrai dormir ! »

Reste à ce doux éclat qui rayonne autour d'elles :
Leur front se baigne encor dans l'air pur du matin,
Et je leur sais gré d'être belles,
Si ces fleurs d'un moment consolent ton destin.
Mais le voir ! ah ! c'est trop ! N'attends pas l'impossible !
Laisse au ruisseau désert son cours triste et paisible ;
Ne viens pas me surprendre, et, d'un regard glacé,
Me défendre de vivre au moins dans le passé !
Ne viens pas dans mes traits qu'un tourment décolore,
Plus voilés, plus rêveurs encore,
Oh ! ne viens pas compter, malgré moi découverts,
Les pleurs que j'ai versés, les jours que j'ai soufferts !
Laisse-moi m'isoler dans l'oubli de mes peines ;
D'un esclave qui dort ne heurte pas les chaînes.
Si je dois au passé quelques éclairs heureux,
Il est temps de mourir à ce qu'il eut d'affreux.
Ne fais plus fermenter dans mon âme troublée
Tous ces germes amers où s'éteint la raison ;
Laisse tomber en paix une fleur accablée,
Atteinte dans le cœur d'un tranquille poison.

Tu le sais, comme on voit un calme et frais breuvage
Tourner pendant l'orage,
Tu le sais ! quand l'amour gronde et fait tant souffrir,
La douce humeur de l'âme est facile à s'aigrir.

J'ai senti... (le dirai-je ? oui, s'accuser soi-même
Est peut-être un besoin d'absoudre ce qu'on aime.)
J'ai senti tout mon cœur s'élever contre toi ;
J'ai supplié la mort d'éteindre ma mémoire ;
Oui, j'ai haï ton nom ! oui, j'ai haï ta gloire !
Ah ! c'est que je t'aimais alors : pardonne-moi !

PITIÉ.

... Ciel ! où donc êtes-vous ?
A tout ce qu'elle entend, de vous seule occupée,
De chaque bruit lointain mon oreille frappée,
Écoute, et croit souvent reconnaître vos pas ;
Je m'élance, je cours, et vous ne venez pas !

André Chénier.

Eh ! pourquoi ces clameurs, cet effroi, ces prières ?
Va-t-il pour me troubler, franchir quelques barrières ?
Songe-t-il si par lui mon sort fut triste... et doux ?
Si mon cœur est paisible, ou volage, ou jaloux ?
Jamais de sa couronne une feuille légère
Cherche-t-elle ma vie à sa vie étrangère ?
Son nom seul fugitif et parfois caressant,
Porté vers l'avenir, me salue en passant.
De lui, rien ! Peine affreuse et jamais exprimée !
Douleur toujours profonde et toujours renfermée !
Rapprochement cruel des jours purs et dorés,
Par ses regards, bien plus que des cieux éclairés,
Avec ces jours d'exil, d'abandon, d'amertume,
De regret qui déchire, et d'espoir qui consume !

Oh ! qu'il n'apprenne pas ces tourments infinis
Dont les cœurs trop naïfs sont raillés et punis !
Et puis, ce n'est pas lui, c'est l'amour qui me tue.
Il détacha son sort de ma vie abattue ;
A présent, je descends un rapide chemin,
Dans une sombre nuit où j'ai perdu sa main.
Il ne viendra jamais ; pourquoi le lui défendre ?
Je l'ai haï ; qu'importe ? A-t-il voulu l'apprendre ?
S'occupe-t-on toujours d'un danger qui n'est plus ?
Vers des échos muets que de cris superflus !
Ah ! je me fais pitié, je pleure sur moi-même,
Et je dis bien souvent : « Ce n'est plus lui que j'aime ! »

DÉTACHEMENT.

Yet, are there souls with whom my own would rest, whom I might bless, with whom I might be blessed !

Combien il faut avoir souffert, pour être fatigué même de l'espérance !

PAULINE.

Il est des maux sans nom, dont la morne amertume
Change en affreuses nuits nos jours qu'elle consume.
Se plaindre est impossible ; on ne sait plus parler ;
Les pleurs même du cœur refusent de couler.
On ne se souvient pas, perdu dans le naufrage,
De quel astre inclément s'est échappé l'orage.
Qu'importe ? Le malheur s'est étendu partout ;
Le passé n'est qu'une ombre, et l'attente un dégoût.

C'est quand on a perdu tout appui de soi-même ;
C'est quand on n'aime plus, que plus rien ne nous aime ;
C'est quand on sent mourir son regard attaché
Sur un bonheur lointain qu'on a longtemps cherché,
Créé pour nous peut-être ! et qu'indigne d'atteindre,
On voit comme un rayon trembler, fuir... et s'éteindre.

TRISTESSE.

Une fille est née dans la classe du peuple, et malgré le triste avenir qui lui est réservé, sa naissance a été accueillie comme un joyeux événement.

. . . . . .

Elle est heureuse, car le soleil brille, la pluie tombe, l'arc-en-ciel étend ses couleurs, et les oiseaux chantent pour elle. Son sommeil est profond et doux, ses jeux gais et vifs, son pain délicieux ! Elle ne sait pas le secret d'être mécontente de ce qu'elle possède.

Un auteur anglais.

N'IRAI-JE plus courir dans l'enclos de ma mère ?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?

C'est que, pour retourner à ces fraîches prémices,
A ces fruits veloutés qui pendent au berceau,
Prête à se replonger aux limpides calices
De la source fuyante et des vierges délices,
L'âme hésite à troubler la fange du ruisseau.

Quel effroi de ramper au fond de sa mémoire,
D'ensanglanter son cœur aux dards qui l'ont blessé,
De rapprendre un affront que l'on crut effacé,
Que le temps... que le ciel a dit de ne plus croire,
Et qui siffle aux lieux même où la flèche a passé !

Qui n'a senti son front rougir, brûler encore,
Sous le flambeau moqueur d'un amer souvenir ?
Qui n'a pas un écho cruellement sonore,
Jetant par intervalle un nom que l'âme abhorre,
Et la fait s'envoler au fond de l'avenir ?

Vous aussi, ma natale, on vous a bien changée !
Oui ! quand mon cœur remonte à vos gothiques tours,
Qu'il traverse, rêveur, notre absence affligée,
Il ne reconnaît plus la grâce négligée
Qui donne tant de charme au maternel séjour !

Il voit rire un jardin sur l'étroit cimetière,
Où la lune souvent me prenait à genoux ;
L'ironie embaumée a remplacé la pierre
Où j'allais, d'une tombe indigente héritière,
Relire ma croyance au dernier rendez-vous !

Tristesse ! après longtemps revenir isolée,
Rapporter de sa vie un compte douloureux,

La renouer malade à quelque mausolée,
Chercher un cœur à soi sous la croix violée,
Et ne plus oser dire : « Il est là ! » c'est affreux !

Mais cet enfant qui joue et qui dort sur la vie,
Qui s'habille de fleurs, qui n'en sent pas l'effroi,
Ce pauvre enfant heureux que personne n'envie,
Qui, né pour le malheur, l'ignore et s'y confie,
Je le regrette encor, cet enfant, c'était moi.

Au livre de mon sort si je cherche un sourire,
Dans sa blanche préface, oh ! je l'obtiens toujours
A des mots commencés que je ne peux écrire,
Éclatants d'innocence et charmants à relire,
Parmi les feuillets noirs où s'inscrivent mes jours !

Un bouquet de cerise, une pomme encor verte,
C'étaient là des festins savourés jusqu'au cœur !
A tant de volupté l'âme neuve est ouverte,
Quand l'âpre affliction, de miel encore couverte,
N'a pas trempé nos sens d'une amère saveur !

Parmi les biens perdus dont je soupire encore,
Quel nom portait la fleur... la fleur d'un bleu si beau,
Que je vis poindre au jour, puis frémir, puis éclore,

Puis que je ne vis plus à la suivante aurore ?
Ne devrait-elle pas renaître à mon tombeau !

Douce église ! sans pompe, et sans culte et sans prêtre,
Où je faisais dans l'air jouer ma faible voix,
Où la ronce montait fière à chaque fenêtre,
Près du Christ mutilé qui m'écoutait peut-être,
N'irai-je plus rêver du ciel comme autrefois ?

Oh ! n'a-t-on pas détruit cette vigne oubliée,
Balançant au vieux mur son fragile réseau ?
Comme l'aile d'un ange, aimante et dépliée,
L'humble pampre embrassait l'église humiliée
De sa pâle verdure où tremblait un oiseau !

L'oiseau chantait, piquait le fruit mûr, et ses ailes
Frappaient l'ogive sombre avec un bruit joyeux ;
Et le soleil couchant dardait ses étincelles
Aux vitraux rallumés de rougeâtres parcelles
Qui me restaient longtemps ardentes dans les yeux.

Notre-Dame [1] ! aujourd'hui belle et retentissante,
Triste alors, quel secret m'avez-vous dit tout bas ?

1. Une église de Douai abandonnée pendant la Révolution.

Et quand mon timbre pur remplaçait l'orgue absente,
Pour répondre à l'écho de la nef gémissante,
Mon frêle et doux *Ave*, ne l'écoutiez-vous pas ?

Et ne jamais revoir ce mur où la lumière
Dessinait Dieu visible à ma jeune raison !
Ne plus mettre à ses pieds mon pain et ma prière !
Ne plus suivre mon ombre au bord de la rivière,
Jusqu'au chaume enlierré que j'appelais maison !

Ni le puits solitaire, urne sourde et profonde,
Crédule, où j'allais voir descendre le soleil,
Qui faisait aux enfants un miroir de son onde.
Elle est tarie... Hélas ! tout se tarit au monde ;
Hélas ! la vie et l'onde ont un destin pareil !

Ne plus passer devant l'école bourdonnante,
Cage en fleurs où couvaient, où fermentaient nos jours,
Où j'entendis, captive, une voix résonnante
Et chère ! à ma prison m'enlever frissonnante :
Voix de mon père, ô voix ! m'appelez-vous toujours ?

Où libre je pâlis de tendresse éperdue,
Où je crus voir le ciel descendre, et l'humble lieu
S'ouvrir ! Mon père au loin m'avait donc entendue ?

Fière, en tenant sa main, je traversai la rue ;
Il la remplissait toute ; il ressemblait à Dieu !

Albertine ! et là bas flottait ta jeune tête,
Sous le calvaire en fleurs ; et c'était loin du soir !
Et ma voix bondissante avait dit : « Est-ce fête ?
O joie ! est-ce demain que Dieu passe et s'arrête ? »
Et tu m'avais crié : « Tu vas voir ! tu vas voir ! »

Oui ! c'était une fête, une heure parfumée ;
On moissonnait nos fleurs, on les jetait dans l'air ;
Albertine riait sous la pluie embaumée ;
Elle vivait encor ; j'étais encore aimée !
C'est un parfum de rose.... il n'atteint pas l'hiver.

Du moins, n'irai-je plus dans l'enclos de ma mère ?
N'irai-je plus m'asseoir sur les tombes en fleurs ?
D'où vient que des beaux ans la mémoire est amère ?
D'où vient qu'on aime tant une joie éphémère ?
D'où vient que d'en parler ma voix se fond en pleurs ?

ABNÉGATION.

Qui sait si vivre n'est pas mourir, et si là-bas
on ne croit pas que mourir c'est vivre ?

EURIPIDE.

Si solitaire, hélas ! et puis si peu bruyante,
Tenant si peu d'espace, on me l'envie encor !
Cette pensée est triste, elle entraîne à la mort,
Et, pour s'en reposer, la tombe est attrayante !
C'est la première fois qu'elle a navré mon sein ;
A tous les flots amers de ma vie écoulée,
Cette goutte de fiel ne s'était pas mêlée ;
Personne n'avait dit : « S'en ira-t-elle enfin ! »

Oh ! personne ! A présent je suis de trop au monde,
Et j'ai hâte, et j'ai peur d'amasser mes instants ;
Je trompe une espérance !... En vain je la seconde ;
Importune et mourante, on peut vivre longtemps !

Oui, je me presse en vain d'avancer et de vivre.
Quelque anneau tient encor mon cœur : il se rompra.
Tout ce que j'aime est frêle et meurt, et pour vous suivre,
Mes chers anneaux brisés, mon cœur se brisera !

LE MAL DU PAYS.

> Ce front facile à se rider, ces joues légèrement creusées, gardaient l'empreinte du sceau dont le malheur marque ses sujets, comme pour leur laisser la consolation de se reconnaître d'un regard fraternel, et de s'unir pour lui résister.
>
> MADAME DE BALZAC.

> Clémentine adorée, âme céleste et pure,
> Qui, parmi les rigueurs d'une injuste maison,
> Ne perd point l'innocence en perdant la raison.

JE veux aller mourir aux lieux où je suis née :
Le tombeau d'Albertine est près de mon berceau ;
Je veux aller trouver son ombre abandonnée ;
Je veux un même lit près du même ruisseau.

Je veux dormir. J'ai soif de sommeil, d'innocence,
D'amour ! d'un long silence écouté sans effroi,
De l'air pur qui soufflait au jour de ma naissance,
Doux pour l'enfant du pauvre et pour l'enfant du roi.

J'ai soif d'un frais oubli, d'une voix qui pardonne.
Qu'on me rende Albertine ! elle avait cette voix
Qu'un souvenir du ciel à quelques femmes donne ;
Elle a béni mon nom... autre part... autrefois !

Autrefois !... qu'il est loin le jour de son baptême !
Nous entrâmes au monde un jour qu'il était beau :
Le sel qui l'ondoya fut dissous sur moi-même,
Et le prêtre pour nous n'alluma qu'un flambeau.

D'où vient-on quand on frappe aux portes de la terre ?
Sans clarté dans la vie, où s'adressent nos pas ?
Inconnus aux mortels qui nous tendent les bras,
Pleurants, comme effrayés d'un sort involontaire.

Où va-t-on quand, lassé d'un chemin sans bonheur,
On tourne vers le ciel un regard chargé d'ombre ?
Quand on ferme sur nous l'autre porte, si sombre !
Et qu'un ami n'a plus que nos traits dans son cœur ?

Ah ! quand je descendrai rapide, palpitante,
L'invisible sentier qu'on ne remonte pas,
Reconnaîtrai-je enfin la seule âme constante
Qui m'aimait imparfaite et me grondait si bas ?

Te verrai-je, Albertine ! Ombre jeune et craintive ;
Jeune, tu t'envolas peureuse des autans :
Dénouant pour mourir ta robe de printemps,
Tu dis : « Semez ces fleurs sur ma cendre captive. »

Oui ! je reconnaîtrai tes traits pâles, charmants,
Miroir de la pitié qui marchait sur tes traces,
Qui pleurait dans ta voix, angélisait tes grâces,
Et qui s'enveloppait dans tes doux vêtements !

Oui, tu ne m'es qu'absente, et la mort n'est qu'un voile,
Albertine ! et tu sais l'autre vie avant moi.
Un jour, j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile ;
Elle a baisé mon front, et j'ai dit : « C'est donc toi ! »

Viens encor, viens ! j'ai tant de choses à te dire !
Ce qu'on t'a fait souffrir, je le sais ! j'ai souffert.
O ma plus que sœur, viens ! ce que je n'ose écrire,
Viens le voir palpiter dans mon cœur entr'ouvert !

LA CRAINTE.

Non, tout n'est pas perdu quand une chose arrive contre votre attente. C'est moi qui connais les peines cachées ; quand vous vous croyez éloigné de moi, souvent je suis le plus près de vous.

Imitation de J.-C.

Ouvre-toi, cœur malade ! et vous, lèvres amères,
Ouvrez-vous ! plaignez-moi ! Dieu m'oublie ou me hait ;
Sa pitié n'entend plus mon désespoir muet ;
Sa main jette au hasard mes heures éphémères ;
Comme des oiseaux noirs dans les vents dispersés,
Lasses avant d'éclore, et sans bonheur perdues,
Elles traînent sur moi leurs ailes détendues ;
Et Dieu ne dit jamais : « C'est assez ! c'est assez ! »

J'ai pleuré ; mais des pleurs blessent-ils sa puissance ?
Faible, où trouver des cris pour les jeter aux cieux ?
Enfant, quand je pleurais, sans le voir de mes yeux,
D'un ange autour de moi je sentais la présence :
Il était sous les fleurs que relevait ma main ;
Il me parlait souvent dans la voix de ma mère ;

Et si je soupirais d'une voix éphémère,
Penché sur moi, le soir, il me disait : « Demain ! »

Et je ne l'entends plus. J'entends toujours mon âme !
Toujours elle se plaint ; jamais elle ne dort !
Et cette âme où passa tant de pleurs, tant de flamme,
Le ciel qui la sait toute en voudra-t-il encor ?

Ciel ! un peu de bonheur ! ciel ! un peu d'espérance !
Un peu d'air dans l'orage où s'éteignent mes jours ;
Un souffle à ma faiblesse, un songe à ma souffrance,
Ou ce sommeil sans rêve et qui dure toujours !

Mais si quelque trésor germe dans nos alarmes,
Laissez aux pieds souffrants leurs sentiers douloureux,
Dieu ! tirez un bienfait du fond de tant de larmes,
Et laissez-moi l'offrir à quelque malheureux !

SOUS UNE CROIX BELGE.

Deux enfants égarés des phalanges divines,
Qui, le soir, oublieux de leurs saintes collines,
Dans un vallon du siècle égarant leurs ébats,
Causaient tranquillement des choses d'ici-bas !

AUGUSTE BARBIER.

Ni du furtif oiseau la voix mélodieuse
Qui viendra de la tombe humer les tièdes fleurs ;
Ni de ton frère enfant la prière de pleurs ;
Ni, dans l'écho grinçant, la fanfare odieuse
Du despote glacé qui te pousse au tombeau,
Jeune homme ! et de tes jours renverse le flambeau ;
Ni les plombs courtisans qui moissonnent vos têtes,
A vous ! sanglantes fleurs des royales tempêtes ;
Ni les rayons vivants de notre beau soleil,
Ne réveilleront plus ton précoce sommeil !

Et la tonnante voix de leurs canons parjures
Dont chaque bond proclame et signe les injures,
Et ma plainte de femme à ton astre tremblant,
Qui tombe détaché dans l'orage sanglant ;
Et cette voix d'amour en prière épuisée,

Ce sanglot de mère brisée,
Qui dans le champ des morts cherchant son jeune lis,
A crié d'un long cri : « Terre, rends-moi mon fils ! »

Rien ne t'éveillera ; car ta couche est profonde.
Ah ! sur trop de cyprès la liberté se fonde !
Ah ! mon Dieu ! trop de sang trempe un généreux fer !
Dans vos rêves éteints, dormez, belles victimes ;
Laissez-nous l'esclavage, et laissez-leur les crimes.
Le roi le plus dévot ne croit pas à l'enfer !

L'ÉTONNEMENT.

Amour ! tu es le seul bonheur de la vie ; et cependant tu es le bonheur sans repos !

ANCILLON.

D'où sait-il que je l'aime encore ?
Je ne le dis pas... je l'ignore,
Je ne descends plus dans mon cœur,
Je crains d'y rapprendre un malheur.
Et de l'absence que j'abhorre
Lui qui prolongea la froideur,
D'où sait-il que je l'aime encore ?
Que sa mémoire me fait peur !

Il dit que l'amour sait attendre,
Et deux cœurs mariés s'entendre !
Et ce lien défait par lui,
Il vient le reprendre aujourd'hui.
Il dit nous ! comme à l'aube tendre
D'un jour heureux qui n'a pas lui ;
Il dit que l'amour sait attendre :
J'écoutais... et je n'ai pas fui !

Je n'ai trouvé rien à répondre ;
Dans sa voix qui sait me confondre
Le passé vient de retentir,
Et ma voix ne pouvait sortir.
J'ai senti mon âme se fondre ;
Tout près d'un nouveau repentir,
Je n'ai trouvé rien à répondre :
Non ! je n'ai pas osé mentir !

Dieu ! sera-t-il encor mon maître ?
Sa tristesse dit qu'il veut l'être ;
Sans cris, sans pleurs, sans vains débats,
Comme il veut ce qu'il veut tout bas.
Oui ! je viens de le reconnaître,
Rêveur, attaché sur mes pas.
Dieu ! sera-t-il encor mon maître ?
Mais, absent, ne l'était-il pas ?

LA SINCÈRE.

Ah ! c'est vous que je vois
Enfin ! et cette voix qui parle est votre voix !
Pourquoi le sort mit-il mes jours si loin des vôtres ?
J'ai tant besoin de vous pour oublier les autres !

VICTOR HUGO.

Veux-tu l'acheter ?
Mon cœur est à vendre.
Veux-tu l'acheter,
Sans nous disputer ?

Dieu l'a fait d'aimant,
Tu le feras tendre ;
Dieu l'a fait d'aimant
Pour un seul amant !

Moi, j'en fais le prix ;
Veux-tu le connaître ?
Moi, j'en fais le prix ;
N'en sois pas surpris.

As-tu tout le tien ?
Donne ! et sois mon maître.

As-tu tout le tien,
Pour payer le mien ?

S'il n'est plus à toi,
Je n'ai qu'une envie ;
S'il n'est plus à toi,
Tout est dit pour moi.

Le mien glissera,
Fermé dans la vie ;
Le mien glissera,
Et Dieu seul l'aura !

Car, pour nos amours,
La vie est rapide ;
Car, pour nos amours,
Elle a peu de jours.

L'âme doit courir
Comme une eau limpide ;
L'âme doit courir,
Aimer ! et mourir.

UNE FLEUR.

L'odeur d'une simple violette suffit pour rappeler le souvenir des jouissances de plusieurs printemps.

RAMOND.

Que ne parlais-tu, quand il était temps de me sauver ?

CLÉMENT XIV ET CARLO.

Elle était belle encor ! tu me l'avais donnée ;
Tu m'avais dit : « Tiens-la, cette nuit, sur ton cœur ! »
Et puis le soir, ta main, railleuse à l'humble fleur,
Dispersa dans les airs sa cendre infortunée.

Et tu me regardais à travers le flambeau
Qui vacillait du poids de ce doux incendie ;
Et tu la suspendais sur le brûlant tombeau,
Symbole de l'ardente et folle maladie !

Je te trouvai cruel. Le rire de tes yeux
Fit rouler dans les miens des pleurs silencieux ;
Car j'aimais cette fleur qui m'avait dit : « Il t'aime ! »
Et j'ai vu tout un sort dans ce rapide emblème.

Ne m'offre pas de fleur. Le faible doit prévoir.
Faible, sans la sauver, j'épouse son offense ;
Une femme, une fleur, s'effeuillent sans défense :
Tu riais d'elle... et moi je ne veux plus te voir !

NADÈGE.

Au ciel elle a rendu sa vie
Et doucement s'est endormie,
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface ;
Ainsi meurt, sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.

PARNY.

Elle est aux cieux, la douce fleur des neiges ;
Elle se fond au bord de son printemps.
Voit-on mourir de si jeunes instants !
Mais ils souffraient, mon Dieu ! tu les abrèges.

Son sort a mis des pleurs dans tous les yeux !
C'était, on croit, l'auréole d'un ange,
Tombée à l'ombre et regrettée aux cieux.
D'un peu de vie, oh ! que la mort te venge,
Fleur dérobée au front d'un séraphin !
Reprends ton rang avec un saint mystère ;
Et ce fil d'or, dont nous pleurons la fin,
Va l'attacher autre part qu'à la terre !

SUR SA TOMBE

Sous les frimas du nord tendre fleur enfermée,
Dans la neige et le sang a germé ton destin,
Lorsque aux plis du drapeau de notre vieille armée,
Dieu lui-même abrita ton orageux matin,
L'incendie épura leur vieille et sainte gloire ;
Toi, ton jeune parfum s'exhale vers les cieux.
Nadège ! il restera frais à notre mémoire,
Comme le doux regard où tremblaient tes adieux
A vingt ans.
A vingt ans !

LE ROSSIGNOL AVEUGLE.

A MADAME CAROLINE BRANCHU.

Nous ne saurions nous attendrir sur la destinée d'autrui, ou même sur la nôtre, sans valoir quelque chose ; car il y a une grande intensité de vie dans la douleur. — Hélas ! souffrir, c'est encore vivre fortement, puisque c'est vivre avec lutte et violence.

KÉRATRY.

Pauvre exilé de l'air ! sans ailes, sans lumière,
Oh ! comme on t'a fait malheureux !
Quelle ombre impénétrable inonde ta paupière !
Quel deuil est étendu sur tes chants douloureux !
Innocent Bélisaire ! une empreinte brûlante
Du jour sur ta prunelle a séché les couleurs ;
Et ta mémoire y roule incessamment des pleurs,
Et tu ne sais pourquoi Dieu fait la nuit si lente !

Et Dieu nous verse encor la nuit égale au jour.
Non ! ta nuit sans rayons n'est pas son triste ouvrage ;
Il ouvrit tout un ciel à ton vol plein d'amour,
Et ton vol mutilé l'outrage !

Par lui ton cœur éteint s'illumine d'espoir.
Un éclair qu'il allume à ton horizon noir
Te fait rêver de l'aube, ou des étoiles blanches,
Ou d'un reflet de l'eau qui glisse entre les branches
Des bois que tu ne peux plus voir !

Et tu chantes les bois, puisque tu vis encore.
Tu chantes : pour l'oiseau, respirer, c'est chanter.
Mais quoi ! pour moduler l'ennui qui te dévore,
Sous le voile vivant qui t'usurpe l'aurore,
Combien d'autres accents te faut-il inventer !

Un cœur d'oiseau sait-il tant de notes plaintives ?
Ah ! quand la liberté soufflait dans tes chansons,
Qu'avec ravissement tes ailes incaptives
Dans l'azur sans barrière emportaient ses leçons !

Douce horloge du soir aux saules suspendue,
Ton timbre jetait l'heure aux pâtres dispersés ;
Mais le timbre égaré dans ta clarté perdue
Sonne toujours minuit sur tes chants oppressés.
Tes chants n'éveillent plus la pâle primevère
Qui meurt sans recevoir les baisers du soleil,
Ni le souci fermé sous le doigt du sommeil
Qui se rouvre baigné d'une rosée amère.
Tu ne sais pas quel astre éclaire tes instants ;

Tu bois, sans les compter, tes heures de souffrance ;
Car la veille sans espérance
Ne sent pas la fuite du temps !

Tu ne vas plus verser ton hymne sur la rose,
Ni retremper ta voix dans le feu qui l'arrose.
Cette haleine d'encens, ce parfum tant aimé,
C'est l'amour qui fermente au fond d'un cœur fermé ;
Et ton cœur contre ta cage
Se jette avec désespoir ;
Et l'on rit du vain courage
Qui heurte ton esclavage
Sur un barreau sanglant que tu ne peux mouvoir.

Du fond de ton sépulcre un cri lent et sonore
Dénonce tes malheurs autre part entendus ;
Ton œil vide s'ouvre encore
Pour saluer une aurore
Que l'homme n'éteindra plus !

Ce jour que l'esclave envie
Du moins changera son sort,
Et je sais trop de la vie,
Pour médire de la mort !

Chante la liberté, prisonnier ! Dieu t'écoute.
Allons ! nous voici deux à chanter devant lui.

J'ai su dire ma joie, et je sais aujourd'hui
Ce qu'un son douloureux te coûte !

Chante pour tes bourreaux qui daignent te nourrir,
Qui t'ont ravi des cieux la flamme épanouie ;
Tes cris font des accords, ton deuil les désennuie ;
Si ta douleur s'enferme, ils te feront mourir !

Chante donc ta douleur profonde,
Ton désert au milieu du monde,
Ton veuvage, ton abandon ;
Dis, dis quelle amertume affreuse
Rend la liberté douloureuse
Pour qui n'en sait plus que le nom !

Dis qu'il fait froid dans ta pensée,
Comme quand une voix glacée
Souffla sur le feu de mon cœur,
Pour éteindre aussi la lumière
D'une espérance, — la première,
Que je prenais pour le bonheur !

Laisse ton hymne désolée,
Comme l'eau dans une vallée,
S'épancher sur tes sombres jours,
Et que l'espoir filtre toujours
Au fond de ta joie écoulée !

LA DERNIÈRE FLEUR.

La vie m'est devenue ennuyeuse : je m'abandonnerai aux plaintes, et je m'entretiendrai dans l'amertume de mon cœur.
Daignez me considérer. Considérez-vous vous-même, et voyez si je mens.
C'est pourquoi j'aime mieux expirer.

JOB.

QUE ton cœur prenne ma défense,
Passant, de mon dernier séjour !
Je mourus sans rendre une offense :
Mon sort fut une longue enfance,
Et ma pensée un long amour !

Sur moi lentement éveillée,
Femme, je n'ai pas fui mon sort ;
Et sous mes larmes effeuillée,
Dans mes doux sentiments raillée,
Je pleurais, et j'aimais encor !

Auprès de cette cendre éteinte
Demeure un instant par pitié !
Sous l'urne tiède et sans empreinte,

Que je rêve un moment la plainte
De l'amour ou de l'amitié.

Car on dit que longtemps encore
L'âme retourne au monument,
Glissant du ciel à chaque aurore,
Pour épier ce qu'elle adore...
Et que parfois c'est vainement !

Si l'attente, effroi de ma vie,
Doit aussi tourmenter ma mort,
Si pas un cœur ne m'a suivie,
Parle-moi, toi ! je t'en supplie :
Dis mon nom et pleure mon sort.

Bon passant ! si ta voix est tendre,
Jamais je n'oublierai ta voix.
Parle-moi ! guéris-moi d'attendre ;
Dis mon nom : je croirai l'entendre
Comme on me l'a dit une fois !

Si tu vois une fleur sauvage
Croître et trembler sur mon tombeau,
Cueille à la mort son pâle hommage ;
Emporte cette frêle image
D'un être plus aimant que beau.

Prends-moi, sous ce fragile emblème,
Comme un talisman pour tes jours ;
S'il recèle un peu de moi-même,
Cache-le sur un cœur qui t'aime ;
Et ce cœur t'aimera toujours !

Jamais une main qui sépare
N'osera s'étendre entre vous ;
L'amour ne sera plus avare ;
Et si tout l'enfer ne t'égare,
Toi ! tu ne seras point jaloux !

J'ai porté bonheur sur la terre
A ceux qui pleuraient devant moi :
Une larme est un saint mystère.
Va ! de ta pitié solitaire
Cette fleur m'acquitte envers toi !

A M. ALPHONSE DE LAMARTINE.

Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent et pleurez avec ceux qui pleurent.

Imitation de J.-C.

Dieu, dit l'Écriture, entend la fleur s'ouvrir, et il distingue dans les bois le dernier souffle de l'oiseau.

M. H. de Latouche. *Lettre de Carlin.*

Triste et morne sur le rivage
Où l'espoir oublia mes jours,
J'enviais à l'oiseau sauvage
Les cris qu'il pousse dans l'orage
Et que je renferme toujours !

Et quand l'eau s'enfuyait, semée
De tant d'heures, de tant de mois,
Sous ma voile sombre et fermée,
D'une vie autrefois aimée
Je ne traînais plus que le poids !

J'osais, au fond de ma misère,
Rêvant sous mes genoux pliés,

Sans haleine pour ma prière,
Murmurer à Dieu : « Dieu, mon père !
Mon père ! vous nous oubliez !

« Vous ne donnez repos ni trêve,
Ni calme à notre errant esquif
Tantôt échoué sur la grève,
Tantôt emporté comme un rêve,
Perdu dans l'orage ou captif !

« Partout où le malheur l'égare,
Une mère a peur de mourir ;
J'ai peur : j'ose nommer barbare
Le destin mobile et bizarre
Qui fit mes enfants pour souffrir !

« Qui prendra la rame affligée,
Quand la barque, sans mouvement,
De mon faible poids allégée,
Leur paraîtra vide, changée,
Et sur un plus morne élément ?

« Sans char, sans prêtre, au cimetière
Leur piété me conduira ;
Puis, d'un peu de buis ou de lierre,

Doux monument de sa prière,
Le plus tendre me couvrira !... »

Tout passe ! Et je vis disparaître
L'orage avec l'oiseau plongeur ;
Et sur mon étroite fenêtre
La lune qui venait de naître
Répandit sa douce blancheur.

J'étendis mes bras devant elle,
Comme pour atteindre un ami
Dont le pas vivant et fidèle
Tout à coup au cœur se révèle
Sur le seuil longtemps endormi.

Je ne sais quelle voix puissante
Retint mon souffle suspendu ;
Voix d'en haut, brise ravissante,
Qui me relevait languissante,
Comme si Dieu m'eût répondu !

Mais par trop d'espoir affaiblie,
Et voilant mes pleurs sous ma main,
J'ai dit dans ma mélancolie :
« Lorsque tout m'ignore ou m'oublie,
Quel ange est donc sur mon chemin ? »

C'était vous ! J'entendis des ailes
Battre au milieu d'un ciel plus doux ;
Et sur le sentier d'étincelles
Que formaient d'ardentes parcelles,
L'ange qui venait, c'était vous !

Oui, du haut de son vol sublime,
Lamartine jetait mon nom,
Comme d'une invisible cime,
A la barque, au bord de l'abîme,
Le ciel ému jette un rayon !

Doux comme une voix qui pardonne,
Depuis que ton souffle a passé
Sur mon front pâle et sans couronne,
Une sainte pitié résonne
Autour de mon sort délaissé !

Jamais, dans son errante alarme,
La *Péri*, pour porter aux cieux,
Ne puisa de plus humble larme
Que le pleur plein d'un triste charme
Dont tes chants ont mouillé mes yeux !

Mais dans ces chants que ma mémoire
Et mon cœur s'apprennent tout bas,

Doux à lire, plus doux à croire,
Oh ! n'as-tu pas dit le mot gloire ?
Et ce mot, je ne l'entends pas.

Car je suis une faible femme ;
Je n'ai su qu'aimer et souffrir ;
Ma pauvre lyre, c'est mon âme,
Et toi seul découvres la flamme
D'une lampe qui va mourir.

Devant tes hymnes de poète,
D'ange, hélas ! et d'homme à la fois,
Cette lyre inculte, incomplète,
Longtemps détendue et muette,
Ose à peine prendre une voix.

Je suis l'indigente glaneuse
Qui d'un peu d'épis oubliés
A paré sa gerbe épineuse,
Quand ta charité lumineuse
Verse du blé pur à mes pieds.

Oui ! toi seul auras dit : — Vit-elle ? —
Tant mon nom est mort avant moi !
Et sur ma tombe, l'hirondelle

Frappera seule d'un coup d'aile
L'air harmonieux comme toi.

Mais toi ! dont la gloire est entière
Sous sa belle égide de fleurs,
Poète ! au bord de ta paupière,
Dis vrai, sa puissante lumière
A-t-elle arrêté bien des pleurs ?

Nous faisons suivre cette pièce de Mme Desbordes-Valmore des beaux vers qui lui avaient été adressés par M. de Lamartine. Nos lecteurs nous sauront gré de les trouver ici.

A MADAME DESBORDES-VALMORE.

Souvent sur les mers où se joue
La tempête aux ailes de feu,
Je voyais passer sur ma proue
Le haut mât que le vent secoue,
Et pour qui la vague est un jeu !

Ses voiles ouvertes et pleines
Aspiraient le souffle des flots,
Et ses vigoureuses antennes
Balançaient, sur les vertes plaines,
Ses ponts chargés de matelots.

La lame en vain dans la carrière
Battait en grondant ses sabords.
Il la renvoyait en poussière,
Comme un coursier sème en arrière
La blanche écume de son mors !

Longue course à l'heureux navire,
Disais-je ; en trois bonds il a fui !

La vaste mer est son empire,
Son horizon n'a que sourire,
Et l'univers est devant lui !

Mais, d'une humble voile sur l'onde,
Si je distinguais la blancheur,
Esquif que chaque lame inonde,
Seule demeure qu'ait au monde
Le foyer flottant du pêcheur ;

Lorsqu'au soir sur la vague brune,
La suivant du cœur et de l'œil,
Je m'attachais à sa fortune,
Et priais les vents et la lune
De la défendre de l'écueil ;

Sous une voile dont l'orage
En lambeaux déroulait les plis,
Je voyais le frêle équipage
Disputer son mât qui surnage
Aux coups des vents et du roulis.

Debout, le père de famille
Labourait les flots divisés ;
Le fils manœuvrait, et la fille

Recousait avec son aiguille
La voile ou les filets usés.

Des enfants accroupis sur l'âtre
Soufflaient la cendre du matin ;
Et déjà la flamme bleuâtre
Égayait le couple folâtre
De l'espoir d'un frugal festin.

Appuyée au mât qui chancelle,
Et que sa main tient embrassé,
La mère les couvait de l'aile,
Et suspendait à sa mamelle
Le plus jeune à son cou bercé.

Ils n'ont, disais-je, dans la vie
Que cette tente et ces trésors ;
Ces trois planches sont leur patrie ,
Et cette terre en vain chérie
Les repousse de tous ses bords !

En vain de palais et d'ombrage
Ce golfe immense est couronné.
Ils n'ont pour tenir au rivage
Que l'anneau, rongé par l'orage,
De quelque môle abandonné !

Ils n'ont pour fortune et pour joie
Que les refrains de leurs couplets,
L'ombre que la voile déploie,
La brise que Dieu leur envoie,
Et ce qui tombe des filets !

Cette pauvre barque, ô Valmore.
Est l'image de ton destin.
La vague, d'aurore en aurore,
Comme elle te ballotte encore
Sur un océan incertain !

Tu ne bâtis ton nid d'argile
Que sous le toit du passager,
Et, comme l'oiseau sans asile,
Tu vas glanant de ville en ville
Les miettes du pain étranger.

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse,
L'oiseleur les épargne, et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids !

Mais l'oiseau que ta voix imite
T'a prêté sa plainte et ses chants,

Et plus le vent du nord agite
La branche où ton malheur s'abrite,
Plus ton âme a des cris touchants !

Du poète c'est le mystère :
Le luthier qui crée une voix,
Jette son instrument à terre,
Foule aux pieds, brise comme un verre
L'œuvre chantante de ses doigts ;

Puis, d'une main que l'art inspire,
Rajustant ces fragments meurtris,
Réveille le son et l'admire,
Et trouve une voix à sa lyre,
Plus sonore dans ses débris !...

Ainsi le cœur n'a de murmures
Que brisé sous les pieds du sort :
L'âme chante dans les tortures,
Et chacune de ses blessures
Lui donne un plus sublime accord !

Sur la lyre où ton front s'appuie,
Laisse donc résonner tes pleurs !
L'avenir du barde est la vie ;
Et les pleurs que la gloire essuie
Sont le seul baume à ses douleurs !

MA FILLE.

T'is very strange, my little dove,
That all I ever loved, or love,
In wondrous visions still I trace
While gazing on thy guiltles's face.

ROBERT BURNS.

ONDINE ! enfant joyeux qui bondis sur la terre,
Mobile comme l'eau qui t'a donné son nom,
Es-tu d'un séraphin le miroir solitaire ?
Sous ta grâce mortelle orne-t-il ma maison ?

Quand je t'y vois glisser dansante et gracieuse,
Je sens flotter mon âme errante autour de toi :
Je me regarde vivre, ombre silencieuse ;
Mes jours purs, sous tes traits, repassent devant moi !

Car toujours ramenés vers nos jeunes annales,
Nous retrempons nos yeux dans leurs fraîches couleurs ;
Midi n'a plus le goût des heures matinales
Où l'on a respiré tant de sauvages fleurs !
Le champ, le plus beau champ que renfermait la terre,

Furent les blés bordant la maison de mon père,
Où je dansais, volage, en poursuivant du cœur
Un rêve qui criait : « Bonheur ! bonheur ! bonheur ! »

C'est toi ! mes yeux blessés par le temps et les larmes,
Redevenus miroirs, se rallument d'amour !
N'es-tu pas tout ce monde infini, plein de charmes,
Que j'encerclais d'espoir, en essayant le jour ?

Viens donc, ma vie enfant ! et si tu la prolonges,
Ondine ! aux mêmes flots ne l'abandonne pas.
Que les ruisseaux, les bois, les fleurs où tu te plonges,
Gardent leur fraîche amorce au penchant de tes pas ;
Viens ! mon âme sur toi pleure et se désaltère.
Ma fille, ils m'ont fait mal !... Mets tes mains sur mes yeux,
Montre-moi l'espérance et cache-moi la terre ;
Ange ! retiens mon vol, ou suis-moi dans les cieux...

Mais tu n'entendras pas mes plaintes interdites.
Dit-on au passereau de haïr, d'avoir peur ?
Tes oreilles encor sont tendres et petites,
Enfant ! je ne veux pas méchantiser ton cœur.

Garde-le plein d'écho de ma voix maternelle :
Dieu qui t'écoute encore ainsi m'écoutera.

O ma blanche colombe ! entr'ouvre-moi ton aile ;
Mon cœur a fait le tien ; il s'y renfermera ;
Car ce serait affreux et pitié de t'apprendre,
Quand tu baises mes pleurs, ce qui les fait couler :
Va les porter à Dieu, sans chercher à comprendre
Ce qu'une larme pèse et coûte à révéler !

Tout pleure ! et l'innocent que le torrent entraîne,
Et ceux qui, pour prier, n'ont que leurs repentirs ;
Peut-être en ce moment les soupirs d'une reine,
Sur la route du ciel, rencontrent mes soupirs.

Mais que l'oiseau des nuits t'effleure en sa tristesse :
Il passe, mon Ondine, il passe avec vitesse :
Sur tes traits veloutés j'aime à boire tes pleurs ;
C'est l'ondée en avril qui roule sur les fleurs.

Que tes cheveux sont doux ! étends-les sur mes larmes,
Comme un voile doré sur un noir souvenir.
Embrassons-nous !... Sais-tu qu'il reste bien des charmes
A ce monde pour moi plein de ton avenir ?
Et le monde est en nous : demeure avec toi-même ;
L'oiseau pour ses concerts goûte un sauvage lieu ;
L'innocence a partout un confident qui l'aime.
Oh ! ne livre ta voix qu'à cet écho : c'est Dieu !

A MONSIEUR A. DE L.

Quand je suis seul en voyage, et que sur ma route, près d'un village, au carrefour d'un bois, je rencontre une chapelle, une croix, une madone, j'y dépose un bouquet, ou bien une prière pour toi : je demande tout ce que tu désires.

H. de Latouche.

Nacelle abandonnée,
Errante comme moi,
Avec ta destinée
Tu n'entraînes que toi :
Que t'importe l'orage,
Libre jouet des vents ?
Moi je crains le naufrage ;
J'emporte mes enfants !

J'ai vu la voile sombre
Qui t'enlève du port ;
Et j'ai pleuré de l'ombre
Où s'enferme ton sort ;
Mais aux vents déchirée,
Elle s'égare en vain ;

Cette voile est sacrée,
Et son but est divin !

Sur la route attristée
Où s'envolaient mes jours,
Par un charme arrêtée,
Je crus l'être toujours :
Du sort la folle envie,
Vers de lointaines mers
Pousse encor de ma vie
Les flots toujours amers !

Doucement captivée
Au bord d'un nid de fleurs,
Sur ma jeune couvée
J'ai ri de mes douleurs ;
Et l'on trouvait des charmes
A mes chants d'autrefois ;
Mais ma voix a des larmes,
Et j'ai peur de ma voix !

Nacelle fugitive
Échappée à ce bord,
Une immuable rive
Doit nous rejoindre encor.

Là, les voiles amies,
Calmes dans leurs débris,
Reposent endormies
Sous d'immortels abris !

LA MÉMOIRE.

Hélas ! qu'est-ce que l'amour, si ce n'est une douleur ?

BYRON.

TAIS-TOI, ma sœur ! le passé brûle.
Son nom, c'est lui ; ne le dis plus :
Se reprendre à des biens perdus,
C'est marcher au flot qui recule.
Empreint d'une ardente douceur,
A peine effleure-t-il ma bouche,
Comme une flamme qui me touche,
Ce nom brûle... Tais-toi, ma sœur.

Femme, tu vois un cœur de femme
Au fond de nos yeux consternés,
Lorsqu'à s'éteindre condamnés,
Trop de fièvre en usa la flamme.
Au mal qui fait longtemps souffrir,
Crois-moi, l'homme est plus inflexible ;
Il nous défend d'être sensible :
Il ne défend pas d'en mourir !

Ce qu'il sait de science amère
Pour mentir à son propre amour ;
Ce qu'il peut inventer un jour
Contre son idole éphémère ;
Ce que j'ai ressenti tout bas
De sa haine... ou de son délire,
Tout haut je ne veux pas le dire,
Pour que Dieu ne me venge pas !

Car j'ai là comme une prière
Qui pleure pour lui nuit et jour ;
C'est la charité dans l'amour,
Ou c'est sa parole première.
Qu'elle enfermait d'âme et de foi,
Sa voix jeune et si tôt parjure !
J'en parle à Dieu sans son injure,
Pour que Dieu l'aime autant que moi.

Je garde au cœur la fraîche empreinte
De ce qu'il fut dans sa candeur ;
Et, quand Dieu pèsera mon cœur,
Crois-tu qu'il en brise l'étreinte ?
Lui n'est plus lui, même à ses yeux ;
D'autres n'ont que son faux hommage :
Je le plains ; mais sa belle image,
Je ne la lui rendrai qu'aux cieux !

LOUISE LABÉ.

Tant que mes yeux pourront larmes espandre
A l'heur passé avec toy regretter ;
Et qu'aux sanglots et soupirs résister,
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;
Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard lut, pour tes grâces chanter ;
Tant que l'esprit voudra se contenter
De ne vouloir rien fors que toi comprendre ;
Je ne souhaitte encore point mourir.
Mais quand mes yeux je sentiray tarir,
Ma voix cassée, et ma main impuissante,
Et mon esprit en ce mortel séjour
Ne pouvant plus montrer sygne d'amante,
Priray la mort noircir mon plus cher jour.

LOUISE LABÉ

Quand vous lirez, ô dames lionnoises !
Les miens écrits pleins d'amoureuses noises ;
Quand mes regrets, ennuis, dépits et larmes,
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma folle jeunesse,
Si c'est erreur !

Quoi ! c'est là ton berceau, poétique Louise !
Mélodieux enfant, fait d'amour et d'amour,
Et d'âme, et d'âme encore, et de mollesse exquise ;
Quoi ! c'est là que ta vie a pris l'air et le jour !

Quoi ! les murs étouffants de cette étroite rue
Ont laissé, sans l'éteindre, éclore ta raison ?

Quoi ! c'est là qu'a brillé ta lampe disparue ?
La jeune perle ainsi colore sa prison !

Où posais-tu tes pieds délicats et sensibles,
Sur le sol irrité que j'effleure en tremblant ?
Quel ange, aplanissant ces sentiers impossibles,
A soutenu ton vol sur leur pavé brûlant ?
Oh ! les cailloux aigus font chanceler la grâce ;
Ici l'enfance, lente et craintive à souffrir,
Pour s'élancer aux fleurs, pour en chercher la trace,
En sortant du berceau, n'apprend pas à courir.
Paresseuse, elle marche ; et sa timide joie
Ressemble au papillon sur l'épine arrêté,
A son instinct rôdeur il boude tout l'été.
As-tu vu ce radeau, longue et mouvante rue,
Qui s'enfuit sur le dos du fleuve voyageur ?
Osais-tu regarder, de mille ondes accrue,
Cette onde qui surgit comme un fléau vengeur !

Non, ce n'est pas ainsi que je rêvais ta cage,
Fauvette à tête blonde, au chant libre et joyeux ;
Je suspendais ton aile à quelque frais bocage,
Plein d'encens et de jour aussi doux que tes yeux !
Et le Rhône en colère, et la Saône dormante,
N'avaient point baptisé tes beaux jours tramés d'or ;
Dans un cercle de feu tourmentée et charmante,

J'ai cru qu'avec des fleurs tu décrivais ton sort,
Et que ton aile au vent n'était point arrêtée
Sous ces réseaux de fer aux rigides couleurs ;
Et que tu respirais la tristesse enchantée
Que la paix du désert imprime aux jeunes fleurs ;
Que tu livrais aux flots tes amoureuses larmes,
Miroir pur et profond qu'interrogeaient tes charmes ;
Et que tes vers émus, nés d'un frais souvenir,
S'en allaient sans efforts chanter dans l'avenir !

Mais tu vivais d'une flamme
Raillée en ce froid séjour ;
Et tu pleurais de ton âme,
O Salamandre d'amour !

Quand sur les feuilles parlantes
Que ton cœur sut embraser,
Tu laisses dans un baiser
Courir tes larmes brûlantes,

O Louise ! on croit voir l'éphémère éternel
Filer dans les parfums sa soyeuse industrie ;
Lorsque, tombé du ciel, son ardente patrie,
Il en retient dans l'ombre un rayon paternel ;
Fiévreux, loin du soleil, l'insecte se consume ;
D'un fil d'or sur lui-même ourdissant la beauté,

Inaperçu dans l'arbre où le vent l'a jeté,
Sous un linceul de feu son âme se rallume !

Oui ! ce sublime atome est le rêve des arts ;
Oui ! les arts dédaignés meurent en chrysalides,
Quand la douce chaleur de caressants regards
Fait pousser par degrés leurs ailes invalides.
Telle, étonnée et triste au bord de son réveil,
Quelque jeune Louise, ignorant sa couronne,
N'ose encor révéler à l'air qui l'environne
Qu'une âme chante et pleure autour de son sommeil.
Car tu l'as dit : longtemps un silence invincible,
Étendu sur ta voix qui s'éveillait sensible,
Fit mourir dans ton sein des accents tout amour,
Que tu tremblais d'entendre et de livrer au jour.

Mais l'amour ! oh ! l'amour se venge d'être esclave.
Fièvre des jeunes cœurs, orage des beaux jours,
Qui consume la vie et la promet toujours,
Indompté sous les nœuds qui lui servent d'entrave,
Oh ! l'invisible amour circule dans les airs,
Dans les flots, dans les fleurs, dans les songes de l'âme,
Dans le jour qui languit trop chargé de sa flamme,
Et dans les nocturnes concerts !

Et tu chantas l'amour ! ce fut ta destinée ;
Belle ! et femme ! et naïve, et du monde étonnée,

De la foule qui passe évitant la faveur,
Inclinant sur ton fleuve un front tendre et rêveur,
Louise ! tu chantas. A peine de l'enfance
Ta jeunesse hâtive eut perdu les liens,
L'amour te prit sans peur, sans débats, sans défense ;
Il fit tes jours, tes nuits, tes tourments et tes biens !

Et toujours par ta chaîne au rivage attachée,
Comme une nymphe triste au milieu des roseaux,
Des roseaux à demi cachée,
Louise ! tu chantas dans les fleurs et les eaux.

De cette cité sourde, oh ! que l'âme est changée !
Autrefois tu charmais l'oreille des pasteurs ;
Autrefois, en passant, d'humbles navigateurs
Suspendaient à ta voix la rame négligée,
Et recueillant dans l'air ton rire harmonieux,
Comme un écho fuyant on les entendait rire ;
Car sous tes doigts ingénieux,
Le luth ému disait tout ce qu'il voulait dire !

Tout ce que tu voyais de beau dans l'univers,
N'est-ce pas comme au fond de quelque glace pure,
Coulait dans ta mémoire et s'y gravait en vers ?
Oui ! l'âme poétique est une chambre obscure
Où s'enferme le monde et ses aspects divers !

AGAR.

FRAGMENT.

— Elle jeta de grands cris et se mit à pleurer.
— Or, Dieu écouta la voix de l'enfant ; et un ange de Dieu appela Agar du ciel, et lui dit : « Agar, qu'avez-vous ? Ne craignez point, car Dieu a écouté la voix de l'enfant du lieu où il est. »

Quelle mère un moment ne fut ambitieuse ?
Quelle mère, en plongeant son âme curieuse
Dans les jours où son fils ira chercher ses droits,
N'a dit : « Voilà mon fils ! Que sont les fils des rois ?

« Vents ! portez dans les cieux la voix de ma prière ;
Dieu ! versez le pardon sur l'orgueil à genoux.
Oui, l'orgueil m'a saisie, ô mon Dieu ! j'étais mère ;
Et la mère et l'enfant tendent les bras vers vous ! »

« Enfant, ne pleure pas. Voici des fleurs. Je t'aime.
Nous trouverons là-bas, peut-être, un frais ruisseau ;
Tu dormiras content sous un jeune arbrisseau ;
Et peut-être avec toi j'y dormirai moi-même ! »

Ainsi la triste Agar, un enfant par la main,
De son cœur oppressé brise le long silence.
L'enfant rit à sa mère ; et, plein d'obéissance,
Cueille une fleur mourante et poursuit son chemin.
Ce chemin est brûlant ; le soleil le dévore :
L'enfant poursuit en vain, de chaleur obsédé,
L'arbre vert, l'ombre et l'eau ! Triste, il a demandé :
« Ce frais ruisseau, ma mère, est-il bien loin encore ? »

— « Là-bas ! » répond Agar. — « Oh ! que c'est loin, là-bas,
Ma mère ! » Elle se tait, détourne son visage ;
Du voile qui la couvre elle forme un nuage,
Comme un linceul mouvant où se traînent leurs pas.

Ses premiers pas, à lui, l'éloignent de son père !
« O Sarah ! de ton fils le sort est plus prospère.
O Sarah ! cet enfant pâle, nu, sans soutien,
C'est le fils d'Abraham... Non, mon Dieu ! c'est le tien !
Sauve-le ! sauve-nous. Un peu d'air ! un peu d'ombre !
Dieu ! ta main devant le soleil !
Le bruit frais de l'eau vive, un arbre au rideau sombre,
Une pierre mouillée, un fruit, et du sommeil ! »

Et l'enfant tout à coup s'arrête. Elle s'arrête.
Du voile qui l'étouffe il dégage sa tête ;

De ses cheveux touffus lent à se découvrir,
Il tremble. Il jette enfin d'une lèvre altérée :
« J'ai soif ! » — Et dans le ciel l'espérance est rentrée...

. . . . . .

. . . . . .

LUCRETIA DAVIDSON.

Non, je ne veux plus vivre en ce séjour servile.
ANDRÉ CHÉNIER.

MUSE à la voix d'enfant ! quelle route épineuse
Déchira tes pieds d'ange égarés loin des cieux ?
Quels épis indigents, fugitive glaneuse,
Nourrirent tes destins frêles et gracieux ?
Fleur étrangère ! en vain l'eau roule entre ta rive
Et mon rivage ; un flot m'attire aux malheureux.
Je suis leur écho triste où leur plainte m'arrive :
Près de moi, loin de moi, j'ai des larmes pour eux !

Oh ! que d'êtres charmants étonnés de la terre,
Ne sachant où porter leur âme solitaire,
Malades de la vie, altérés d'en guérir,
Au milieu de leurs jours s'arrêtent pour mourir !

Tu pleurais de l'entrave attachée à tes ailes,
Toi ! replongeant ton vol dans le ciel étoilé,
Sur ton astre tremblant aux pâles étincelles,
Tu consolais tes yeux d'un sommeil envolé.

Eh bien ! ton front brûlant est voilé sous l'argile ;
Ton âme est échappée à sa prison fragile ;
Un tissu délicat se brise sans effort ;
Ainsi l'œuf au soleil éclate après l'orage :
L'ange qu'il enfermait a ressaisi l'essor,
Et ton dernier soupir fut un cri de courage !
Ne demandais-tu pas ce repos virginal ?
Sur ta tombe innocente un oiseau matinal
Ne va-t-il pas verser quelque suave plainte,
Douce comme ta voix, ta douce voix éteinte ?
La rosée, en tombant de ton jeune cyprès,
Ne baigne-t-elle pas ton sommeil calme et frais ?
Dis ! ne souris-tu pas quand ta rêveuse étoile,
Le soir, dans ses rayons humides et flottants
Glisse un chaste baiser sous la pudique toile,
Où le ciel, qui t'aimait, plongea tes beaux printemps !

Non ! tu ne voudrais plus cueillir nos fleurs avares
Dont les âcres parfums tourmentaient ta raison :
De nos rangs consternés, libre, tu te sépares,
Et tu ne bois plus l'air où roule le poison.
Le monde t'a fait peur : de ses bruits alarmée,
Tu te penchas, soumise et vierge, sous la mort ;
Et tu t'envolas, fleur fermée,
T'épanouir aux feux qui n'ont pas de remord.

Tu ne vins pas, d'un jour prolongeant ton voyage,
Tenter de nos climats l'air tiède et transparent ;
Sous le voile d'encens où brûle leur bel âge,
Regarder tes sœurs en mourant !

De celle dont le cœur s'enferme et bat si vite[1],
Toi ! tu pouvais prétendre à rencontrer la main :
L'ange blessé l'attire au bord de son chemin,
Et sa grâce peut-être eût enchaîné ta fuite.

A ta pure souffrance elle eût jeté ses fleurs ;
De sa lyre voilée elle eût touché ta lyre ;
Et dans ses vers brillants, que de loin j'ose lire,
Ton nom jeune eût vécu, baptisé de ses pleurs !

Tu n'as pas vu Delphine à son adolescence,
Muse qui prit son vol si près de ta naissance,
Que l'on eût dit vos jours nés de la même fleur ;
Sur son front imprégné de gloire et d'innocence,
Tu n'as pu, jeune sainte, apaiser ta douleur.
Non ! l'étoile fuyait. Ton oreille enfantine,
Doucement rappelée au mouvement des flots,
N'aura pas entendu rouler la *brigantine*
D'une exilée aussi qui chante ses sanglots[2].

1. Madame Tastu.
2. Madame Duchambge.

Et tu laissas tomber tes larmes poétiques,
Comme un cygne qui meurt, ses sons mélodieux ;
Cris d'âme ! ils font vibrer les feuilles prophétiques
Où s'épanchaient tout bas tes précoces adieux :
Car tu tremblais de vivre, et tu cherchais ta tombe,
Seule, sous un rameau qui n'a pas vu l'hiver ;
D'une vie effleurée, inquiète colombe,
Tu laissas le livre entr'ouvert.

Que de chants étouffés ! que de pages perdues !
Que d'hymnes au silence avec toi descendues !
Tu sortais d'être enfant, Lucretia !... Tu meurs,
Et tu le voulus bien ! Pardonne à nos clameurs.

Non ! je n'ose pleurer dans ma pensée amère ;
Non, je ne te plains pas ; mais que je plains ta mère !

Lucretia Davidson, morte à dix-sept ans, née le 27 septembre 1808, à Platts-Burgh, sur le lac Champlain.

Il sera difficile de lire sans émotion cette courte vie, insérée dans le *Quarterly Review*, et traduite par M. Amédée Pichot.

Il ne m'est pas possible d'y penser sans que mon cœur ne s'emplisse de larmes. Si je savais peindre, je ferais le

portrait de *Lucretia*. On la devine dans ces stances qu'elle écrivit à l'âge de quinze ans :

« Étoile du soir ! astre étincelant, diamant de la couronne du ciel, ah ! si mon âme était libre, comme elle prendrait son essor vers toi !

« Que tu es calme et belle ! Semblable à la clarté pure d'une lampe allumée sur l'autel de la vertu ! Ah ! sans doute le monde brillant que tu es fière de contenir ne fut jamais ni perdu, ni racheté !

« Là, des êtres purs comme l'aile des cieux mêlent en commun leurs espérances et leur félicité, pendant que les anges font vibrer leurs lyres, et que les séraphins forment un dais avec leurs ailes étendues.

« Là, des jours sans nuages, des nuits brillantes sont éclairées par le reflet des clartés célestes. Là se succèdent rapidement les saisons et les années inaperçues, et sans laisser de regrets à l'âme.

« Petite étoile étincelante du soir, diamant posé sur le bandeau bleu du ciel, avec quelle ivresse je volerai vers toi, dès que mon âme sera libre ! »

Elle est libre !

ÉCRIVEZ-MOI.

Je volerais vite, vite, vite,
Si j'étais petit oiseau !
BÉRANGER.

Pour Dieu ! mon amie,
Vivez-vous encor ?
Ou, fleur endormie
Au jardin de mort,
Faites-vous un rêve
Doux comme vos yeux ?
Qu'un ange l'achève,
Et vous porte aux cieux !

Car cette vallée
Est sombre pour nous ;
Notre âme exilée
Y rampe à genoux ;
On coupe nos ailes,
Dans ce lieu d'effroi ;
Je pleure après elles,
Et l'on rit de moi !

Et vous ! si charmante,
Belle au triste accent,
Voyageuse amante
De quelque ange absent ;
Quand vos traits de femme
Dans l'ombre ont passé,
« C'est, dis-je en mon âme,
Un ange blessé ! »

Car votre auréole
Se montrait un peu ;
Dans votre parole
Languissait un feu ;
Vos grâces brûlantes
De divins amours,
Vous rendaient trop lentes
Les nuits de nos jours !

Si, frêle et chérie,
Vous quittez ce lieu,
De votre patrie,
Criez-nous adieu !
Pour moi, désolée
De l'oubli du temps,
Moi, l'autre exilée,
Je prie, et j'attends !

AUX MANES D'EDMOND GÉRAUD.

« Mon fils ! lui répond l'ermite,
De Notre-Dame-des-Bois
Le pouvoir est sans limite,
Et le ciel s'ouvre à sa voix :
Mais, hélas ! sur cette terre
Où l'homme ne vit qu'un jour,
Il n'est ni croix ni rosaire
Qui guérisse de l'amour ! »

EDMOND GÉRAUD,
L'Ermite de Sainte-Avelle.

Comme tout change vite ! Arbres de Belle-Allée,
Quoi ! vos ombres déjà couvrent un mausolée !
Une ceinture noire endeuille un jeune enfant ;
Son âge y veut chanter ; la mort le lui défend.

Le rossignol ému, l'hirondelle hardie,
Revenus au printemps sous l'ardoise ou les fleurs,
Ont demandé peut-être à la frêle Élodie
Pourquoi son doux visage est tout pâle de pleurs.

Elle a dit : « Taisez-vous ; laissez dormir mon père.
Il ne chante plus avec nous.
Ne couvrez point ma voix ; car tout ce que j'espère,
C'est qu'il la reconnaît quand je prie à genoux.

« Mais ne vous sauvez pas : c'est encor sa demeure ;
Il aimait à nourrir vos nids et vos chansons ;
Ma mère sait par cœur ses pieuses leçons,
Et Dieu ne veut pas qu'elle meure !

« Taisez-vous ; elle est veuve, et tout la fait pleurer.
Ne lui rappelez pas votre chant le plus tendre ;
Une lyre est brisée ; elle croirait l'entendre ;
Laissez-lui du silence et le temps d'espérer !

« Écoutez : car l'enfant du barde et du poète
Sait épeler la vie en mots harmonieux,
Et mon père a versé sur ma bouche muette
Des paroles d'amour qu'il allait prendre aux cieux.

« Et je les retiendrai : Je veux avec ma mère
Parler comme il parlait aux pèlerins troublés ;
Je sais comme il rendait leur route moins amère,
Quand ils s'éloignaient consolés !

« C'est lui qui me portait, pour enhardir mon âge,
Où germent les oiseaux dans leurs œufs renfermés,
Quand je plongeais mon cœur dans votre frais ménage,
Pour compter des petits, comme moi tant aimés !

« Regarde ! disait-il ; oh ! regarde, ma fille !
C'est ainsi que ta mère a couvé notre enfant ;
L'âme du rossignol s'use pour sa famille !... »
Et puis, il me berçait sur son cœur triomphant.

« Puis, un soir dans ses yeux tremblait une lumière,
Pareille à cette étoile. — Hélas ! je l'aime bien ! —
Et de sa bouche encor sortit une prière
Mélodieuse... et puis je n'entendis plus rien.

« Le lendemain, ma mère était seule et couchée ;
Une parure affreuse enveloppait ses pleurs ;
Et sous la noire étreinte à mon corps attachée,
Moi ! je passe un printemps sans baisers et sans fleurs. »

Mais l'enfant n'a pas dit, barde de *Sainte-Avelle*,
Ton cortège de gloire au dernier de tes jours ;
Et nos bouquets lointains vers une ombre nouvelle,
Qui s'en retourne jeune où l'on aime toujours !

Oui ! le dernier adieu d'une lyre expirée
Sonne le rendez-vous pour un autre avenir ;
Il tinte une prière ! une plainte sacrée,
Qui roule avec tristesse au fond du souvenir !

LES FLEURS.

Il est si beau de mourir jeune et de rendre au Dieu qui nous juge, une vie encore pleine d'illusions !

H. DE LATOUCHE.

Oh ! de l'air ! des parfums ! des fleurs pour me nourrir !
Il semble que les fleurs alimentent ma vie ;
Mais elles vont mourir... Ah ! je leur porte envie,
Mourir jeune, au soleil, Dieu ! que c'est bien mourir !

Pour éteindre une fleur il faut moins qu'un orage :
Moi, je sais qu'une larme effeuille le bonheur.
A la fleur qu'on va fuir qu'importe un long courage ?
Heureuse ! elle succombe à son premier malheur !

Roseaux moins fortunés, les vents, dans leur furie,
Vous outragent longtemps sans briser votre sort !
Ainsi, roseau qui marche en sa gloire flétrie,
L'homme achète longtemps le bienfait de la mort !

Et moi, je veux des fleurs pour appuyer ma vie ;
A leurs frêles parfums j'ai de quoi me nourrir.
Mais elles vont mourir... Ah ! je leur porte envie ;
Mourir jeune, au soleil, Dieu ! que c'est bien mourir !

L'IMPOSSIBLE.

On ne jette point l'ancre dans le fleuve de la vie. Il emporte également celui qui lutte contre son cours et celui qui s'y abandonne.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Qui me rendra ce jour où la vie a des ailes
Et vole, vole ainsi que l'alouette aux cieux,
Lorsque tant de clarté passe devant ses yeux,
Qu'elle tombe éblouie au fond des fleurs, de celles
Qui parfument son nid, son âme, son sommeil,
Et lustrent son plumage ardé par le soleil !

Ciel ! un de ces fils d'or pour ourdir ma journée,
Un débris de ce prisme aux brillantes couleurs !
Au fond de ces beaux jours et de ces belles fleurs,
Un rêve ! où je sois libre, enfant, à peine née,

Quand l'amour de ma mère était mon avenir,
Quand on ne mourait pas encor dans ma famille,
Quand tout vivait pour moi, vaine petite fille !
Quand vivre était le ciel, ou s'en ressouvenir ;

Quand j'aimais sans savoir ce que j'aimais, quand l'âme
Me palpitait heureuse, et de quoi ? Je ne sais ;
Quand toute la nature était parfum et flamme,
Quand mes deux bras s'ouvraient devant ces jours... passés.

L'ÂME DE PAGANINI.

On dirait sous sa corde et sans frein et sans règle
Un nid de rossignols couvé par des yeux d'aigle.

PROSPER VALMORE.

Doux comme le soupir de l'enfant qui sommeille,
Un son vague et plaintif se répand dans les airs.
Est-ce un écho du ciel qui charme notre oreille ?
Est-ce un soupir d'amour de la terre et des mers ?
. . . . . .
. . . . . .
Jamais aucune main sur la corde sonore
Ne guida dans ses jeux *sa* main novice encore.
L'homme n'enseigne pas ce qu'inspire le ciel ;
Le ruisseau n'apprend pas à couler dans sa pente,
L'aigle à fendre les airs d'une aile indépendante,
L'abeille à composer son miel.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

Oui, d'une flamme à part cette âme fut formée !
Oui, Dieu la soupira, ce fut sa bien-aimée !
Oui, mille oiseaux d'amour murmurent dans son sein ;
Leur souffle le parcourt, ils chantent sous sa main ;
Lorsqu'on entend glisser sa vie
Aux cordes où son cœur dit ses pulsations,
Doux nom ! tu vas tintant d'allégresse et d'envie
Autour de ses créations !

Lorsqu'il va les cueillir comme les fleurs aux plaines,
Imitant la cigale à travers le bouleau,

Ou le frissonnement des nocturnes phalènes
Frôlant le narcisse dans l'eau ;
Lorsque sa gloire solitaire,
Au milieu du monde attentif,
Force tous les bruits à se taire,
Pour écouter le dieu plaintif;

Lorsqu'il monte, léger comme un rêve dans l'ombre,
Qu'il attache à ses doigts les ailes d'un oiseau,
Et se balance ainsi que le rossignol sombre
Désaltérant sa voix au sommet d'un roseau ;
Parmi ses suaves haleines
Qui bruissent comme les fleurs,
Roule un miel dans toutes les peines,
Et des larmes pour tous les pleurs !

Un roi qui plaint et qui pardonne
Relève moins d'infortunés :
Pensif et seul sous sa couronne,
Roi sans armée, il donne ! il donne
Tous les biens qui lui sont donnés !

Attiré dans sa pitié tendre,
On ne sait plus rien des méchants ;
En est-il où l'on peut l'entendre ?

Non, le mal est forcé d'attendre
Que son âme enferme ses chants !

Il porte au malheur qui succombe
Un secret qu'il va prendre au ciel,
Et relevant la foi qui tombe,
Qui doute et qui cherchait la tombe,
Il dit : « L'espoir est immortel ! »

A cette âme qu'il a cherchée,
Il dit : « Ma sœur, écoute-moi :
Je parle à la douleur cachée ;
Dans la mienne au monde attachée
Je souffre !... et j'attends comme toi. »

Car, on dit que naguère un cœur de jeune femme,
A force de l'aimer, mourut ! et s'enferma
Sous l'érable sonore où palpite sa flamme,
Pour répondre toujours à celui qu'elle aima !
C'est sur ce cœur voilé qu'il frappe ses prodiges,
Et ses sanglots d'amour, et sa prière aux cieux,
Et tous ses cris délicieux !
Ils sont deux ! toujours deux au fond de leurs prestiges :
Elle ! à lui demander de toujours la chérir,
A lui reprocher, lui ! d'avoir voulu mourir.

Oh ! comme ils s'isolent ensemble
Pour causer de ciel et d'amour !
L'heure sans nom qui les rassemble
N'a plus de nuit, n'a plus de jour.
Leur chaste et brûlante souffrance
S'abreuve en tremblant d'espérance ;
Car, dans un profond souvenir,
Que de croyance et d'avenir !

Mais quand il faut enfin retomber sur la terre,
Recueilli tout entier dans son double mystère,
Savourant pour sa soif encore un peu de miel,
Avant d'abandonner le ciel,
Son génie altéré s'y plonge et s'y replonge,
Comme un baiser qui se prolonge
S'attache à des lèvres de feu,
Pour suspendre longtemps un impossible adieu !

Voilà pourquoi son front d'artiste
S'empreint de charme et de pâleur,
Et pourquoi l'on écoute, triste,
Ce talent baigné de douleur !

Dieu ! protégez dans ses voyages
L'écho vivant de votre voix,

Qui suspend la voix des orages,
Ou les fait gémir sous ses doigts.

A cette errante mélodie
Fermez les sentiers douloureux ;
Car sa sublime maladie
Guérit bien des cœurs malheureux !

JAMAIS ADIEU.

Et vers le ciel se frayant un chemin
Ils sont partis en se donnant la main.

DE BÉRANGER.

Ne t'en va pas, reste au rivage ;
L'amour le veut, crois-en l'amour.
La mort sépare tout un jour :
Tu fais comme elle ; ah ! quel courage !

Vivre et mourir au même lieu ;
Dire : au revoir ; jamais adieu.

Quitter l'amour pour l'opulence !
Que faire seul avec de l'or ?
Si tu reviens, vivrai-je encor ?
Entendras-tu dans mon silence ?

Vivre et mourir au même lieu ;
Dire : au revoir ; jamais adieu.

Leur diras-tu : Je suis fidèle !
Ils répondront : Cris superflus ;

Elle repose, et n'entend plus.
Le ciel du moins eut pitié d'elle !

Vivre et mourir au même lieu ;
Dire : au revoir ; jamais adieu.

LE RETOUR DU MARIN.

Pour qui s'épuise à travailler
La mort est un doux oreiller.

DE BÉRANGER.

— « Petits enfants, vos jeunes yeux,
Entre l'eau qui gronde et les cieux,
Ont-ils vu blanchir une voile ?
Celle dont j'ai filé la toile,
Si mon rêve dit l'avenir,
Avant l'hiver doit revenir. »

— « Oui ! tantôt sur la roche nue,
En regardant l'errante nue,
Nous avons vu là-bas, là-bas,
Rouler une voile sans mâts. »

— « Enfants des pauvres matelots,
Dont les pères sont sur les flots,
Votre voix peut percer l'orage :
Criez de tout votre courage !

Dans l'éclair aux sombres couleurs,
Voit-on flotter nos trois couleurs ? »

— « Non ! du haut de la roche nue,
Quand l'éclair déchire la nue,
Sur ce pont qui flotte vers nous
On ne voit qu'un homme à genoux. »

— « C'est lui ! Fidèle et courageux,
Au fond de mon rêve orageux,
Cette nuit je l'ai vu paraître :
Descendez pour le reconnaître !
Moi j'ai tant pleuré que mes yeux
Ne verront plus *Jame* qu'aux cieux ! »

— « Quoi ! la foudre en crevant la nue,
L'a jeté sur la roche nue :
S'il n'a pas cessé de souffrir,
Descendons l'aider à mourir. »

Et les enfants des matelots
Retirèrent Jame des flots.
C'était Jame ! et la fiancée
Vint toucher, à sa main glacée,

Son doux lien, son anneau d'or ;
Car Jame le portait encor !

Qu'ils sont bien sous la roche nue,
A l'abri de l'errante nue,
Oublieux de leurs mauvais jours,
Morts... et mariés pour toujours !

L'ENFANT AU RAMEAU.

Un cœur simple, encore qu'il puisse être trompé, ne trompe jamais.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

PRENDS ce rameau, jeune fille,
Pour voiler tes frêles fleurs ;
Porte-le dans ta famille ;
Une eau sainte y roule et brille ;
Il est trempé de vrais pleurs.

Sous l'oreiller de ton père,
Glisse ce charme béni ;
Par lui tout songe est prospère ;
Soit qu'on tremble ou qu'on espère,
Par lui, tout mal est fini.

Dis-lui qu'une pauvre femme
De loin l'apporte aujourd'hui ;
Qu'elle est triste ! et que son âme
Prie avec des vœux de flamme,
Pour toi, sa fille ! et pour lui.

Dis-lui que jamais l'orage
N'atteindra son jeune enfant,
Et que les flots d'un autre âge
Le berceront sans naufrage ;
Car le rameau le défend !

Dis-lui de garder la cendre
D'une moitié du rameau,
Et que s'il peut y descendre,
Il vienne un jour la répandre
Sur la paix de mon tombeau.

Y joindras-tu, jeune fille,
Une de tes frêles fleurs,
Pour que Dieu dans ta famille
Où ta candeur chante et brille,
Verse le prix de mes pleurs ?

LA FIANCÉE POLONAISE.

Et de tous leurs bienfaits écartant la mémoire,
Vont demander à Dieu le pardon de leur gloire.

DELPHINE GAY (DE GIRARDIN).

« OUVREZ ! » — Qui frappe à l'heure
Où l'homme dort souvent ?
Est-ce un blessé qui pleure
De revenir vivant ?
— « Ouvrez ! je vous en prie ;
De mon lointain hameau,
J'apporte à la patrie
Ce que j'ai de plus beau.

« Des anges sentinelles,
Envolés sans remords,
J'ai vu les blanches ailes
Envelopper vos morts !
Regardez ! Nulles toiles
Ne doublent leurs cercueils ;
Pitié, jette tes voiles !
Ils n'ont pas de linceuls ! »

Et la femme au front d'ange,
Aux yeux tristes sans pleurs,
De la terre où tout change
Essayant les douleurs,
Au nom du Dieu qui donne,
Sur de chastes autels
Apporte une humble aumône
A ses frères mortels !

« Je suis... je fus promise
A qui défend vos dieux ;
Mais la noce est remise ;
On se retrouve aux cieux !
Cet anneau qui me lie
Entraînera mon cœur :
C'est le don de ma vie !...
Qu'il vous porte bonheur. »

Et, comme la colombe
Vient d'un autre séjour,
Jeter sur une tombe
Quelque secret d'amour,
Fidèle à son épreuve,
Sur un drapeau sanglant
La jeune vierge veuve
Posa l'anneau tremblant.

Ces dons que le cœur sème
Aux blessés du chemin,
Dieu les voit, Dieu les aime,
Dieu les pèse en sa main ;
Et de vieux prêtres d'armes,
En baisant l'anneau d'or,
L'enrichirent de larmes :
Rois, craignez ce trésor !

LE VIEUX PATRE.

J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie ; il faut aussi que je les amène, elles écouteront ma voix ; et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur.

JÉSUS-CHRIST.

« O mes enfants ! ne dansez pas.
J'apporte une triste nouvelle :
Tous vos frères meurent là-bas,
Et notre honte se révèle :
Ils sont chrétiens et malheureux,
Mes enfants ! que Dieu nous pardonne !
Pleurons sur nous, prions pour eux ;
Notre bon roi les abandonne !

« On dit que vers nous, tous les jours,
Ils tendent leurs mains suppliantes,
Et qu'ils appellent au secours,
Avec des bannières sanglantes.
Courez à leurs cris douloureux ;
Que Dieu vous guide et nous pardonne.

S'il est temps, combattez pour eux ;
Notre bon roi les abandonne !

« Mes filles ! écartez ces fleurs ;
Leurs enfants veulent des prières ;
Tout baignés de sang et de pleurs,
Ils tombent du sein de leurs mères.
Donnez vos croix ; qu'un or pieux
Les sauve ! et que Dieu nous pardonne.
Priez ! pleurez ! donnez pour eux ;
Notre bon roi les abandonne !

« Mais le fer seul va délivrant ;
Portez-en dans leurs nobles plaines,
Puisque ce n'est plus qu'en mourant
Que les peuples brisent leurs chaînes !
Si le fer rend victorieux,
Eh bien ! pour que Dieu nous pardonne,
Tout ce fer, donnons-le pour eux ;
Notre bon roi les abandonne !

« Débile et sombre, un vieux roi franc,
Aux enfançons portait envie,
Et des flots de leur jeune sang
Prolongeait sa hideuse vie.

Sous un maître non moins affreux,
Ce peuple expire... et nous pardonne.
Dieu des rois ! descendez sur eux ;
Notre bon roi les abandonne !

« Mes fils, confiez vos troupeaux
Aux femmes qui n'ont que des larmes ;
Dieu soufflera dans vos drapeaux ;
Son courroux bénira vos armes ;
Si le voyage est malheureux,
Allez, et que Dieu nous pardonne.
Allez, mes fils ! mourez pour eux ;
Notre bon roi les abandonne ! »

Ainsi parle aux jeunes bergers
Un vieillard qui rentre au village ;
Et le plaisir, aux pieds légers,
Fuit avec la danse volage.
Des échos enfin généreux
Ont crié : « Que Dieu nous pardonne !
Priez pour nous ; mourons pour eux ;
Notre bon roi les abandonne ! »

BÉRANGER.

Mes chansons, c'est moi.
Le bonheur de l'humanité a été le songe de ma vie.

P. J. BÉRANGER.

Ange ou prophète ! oh ! que je te revoie,
Grave, sublime, et profond dans tes pleurs,
Insoucieux aux heures de la joie,
Toujours nouveau sous tes nouvelles fleurs,
Toujours toi-même ! Ingénu camarade,
Du La Fontaine inventeur de tableaux,
Tu dors longtemps ; mais tu n'es pas malade,
Et ton réveil a triplé ses grelots.

Je baise au front cette muse fidèle ;
Son vol frémit, tout l'univers l'entend :
Que d'astres froids elle éteint d'un coup d'aile !
Sa plume brûle ! — écris : le pauvre attend.
Sauvage encor, libre, candide, nue,
Elle a monté par les mêmes chemins.
L'aigle sans peur la soutint dans la nue ;
Oh ! qu'elle est noble ! ô les beaux parchemins !

Sans la trahir, toi, tu l'as épousée ;
L'eau des prisons baptisa vos serments ;
Par l'ouragan la flamme est aiguisée,
Et tu sors pur de ses embrassements.
Glissant partout où le pouvoir te veille,
Qu'elle a trompé de gardes endormis !
Qu'elle t'a dit de secrets à l'oreille !
Et ces secrets, Dieu ! qu'ils t'ont fait d'amis !

On rit, on pleure en feuilletant ton âme ;
A chaque page elle brûle nos doigts ;
Dans ces sons pleins de larmes et de flamme,
Qu'on aime Dieu ! mais aime-t-on les rois ?
Des malheureux ta chanson lumineuse
Traduit les pleurs que le ciel entendra ;
Ah ! sur leur route encor trop épineuse
Sème tes fruits : le temps les mûrira.

Oh ! ne crois pas qu'exilé de la foule,
Tu fus jamais tiède en son souvenir ;
Toujours ton nom, comme un écho qui roule,
Chantait dans l'air, échauffant l'avenir.
Va, l'amour libre est toujours la plus forte !
Et quand nos vœux soulevaient ton lien,
Nos cœurs serrés battaient contre ta porte
Pour écouter les battements du tien.

Triste, toujours ton immense famille,
Je dis la France, avait soif de tes vers ;
En te voyant radieux sous la grille,
Elle a maudit tes juges et tes fers.
Quand tout mourra, leur marbre cinéraire
Sera scellé par le pied du remord :
Toi, si l'on frappe à ta tombe légère,
Tu répondras : « Liberté dans la mort ! »

LE CRIEUR DE NUIT.

Éveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.
Cri de minuit, *ancienne coutume*.

Éveillez-vous, gens qui dormez ;
Sur vos toits minuit passe et pleure ;
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,
Pour les morts qui vous ont aimés ;
Éveillez-vous ! gens qui dormez.

« Toi qui ne pleures rien encore,
O mon ange ! ne tremble pas !
Viens verser un secret, tout bas,
Dans un cœur vivant qui t'adore,
Toi qui ne pleures rien encore. »

Éveillez-vous, gens qui dormez ;
Sur vos toits minuit passe et pleure ;
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure.
Pour les morts qui vous ont aimés ;
Éveillez-vous ! gens qui dormez.

« Sous les jasmins de ta fenêtre,
Nul passant ce soir ne me nuit ;
J'ai gagné le crieur de nuit ;
Descends donc pour me reconnaître
Sous les jasmins de ta fenêtre ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez ;
Sur vos toits minuit passe et pleure ;
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,
Pour les morts qui vous ont aimés ;
Éveillez-vous ! gens qui dormez.

« Sans laisser tomber une rose
Sur le front de ton fiancé,
Minuit s'en va triste et lassé ;
Et ta blanche fenêtre est close,
Sans laisser tomber une rose ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez ;
Sur vos toits minuit passe et pleure ;
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,
Pour les morts qui vous ont aimés ;
Éveillez-vous ! gens qui dormez.

« Minuit fera lever l'aurore ! »
Dit l'ange qui se dévoila.

« O mon fiancé, me voilà !
Si vous sonnez longtemps encore,
Minuit fera lever l'aurore ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez ;
Sur vos toits minuit passe et pleure ;
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,
Pour les morts qui vous ont aimés ;
Éveillez-vous ! gens qui dormez.

« Dieu ! dit la mère de famille,
Jamais pour les morts mécontents
Minuit n'a pleuré si longtemps ;
Il aura fait peur à ma fille :
Paix dans les cieux à ma famille ! »

Éveillez-vous, gens qui dormez ;
Sur vos toits minuit passe et pleure ;
Priez Dieu, s'il vous plaît ! c'est l'heure,
Pour les morts qui vous ont aimés ;
Éveillez-vous ! gens qui dormez.

Des petits enfants et des mères
Racontèrent, le lendemain,
A l'ange riant sous sa main,
Qu'un mort prolongeait les prières
Des petits enfants et des mères !

UNE ONDINE.

L'onde murmure, la vague s'élève.
La sirène l'attire par ses paroles ; elle le charme par ses chants.

GŒTHE.

Reine de ces collines vertes,
Du sein des vagues entr'ouvertes
Une jeune Ondine apparaît
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

H. DE LATOUCHE.

La rivière est amoureuse,
Enfant ! n'y viens pas le soir ;
Près d'Angèle la peureuse
Va plutôt rire et t'asseoir.
Si l'eau jalouse en soupire,
Ferme l'oreille à sa voix ;
Car elle roule un empire
Doux et mortel à la fois.

Chaque soir, ses bras humides
Attirent quelque imprudent
Qui, sous ses perles liquides,
Vient plonger son cœur ardent.

Un miroir à la surface
Sourit, trempé de fraîcheur ;
Le pied glisse ; l'onde efface
Le sourire et le plongeur !

Et la vierge fiancée
Pleure au pied de l'élément
Qui, dans la couche glacée,
Berce à jamais son amant,
Cet amant, dont sa jeune âme
Croit entendre les sanglots
Murmurer : « Venez, ma femme,
Dormir aussi sous les flots. »

Par le doux pater d'Angèle,
Par ses yeux fervents d'amour,
Par la croix ! par la chapelle
Qui doit vous unir un jour,
Enfant ! l'onde est molle et pure,
Mais elle a soif de nos pleurs ;
La rive ombreuse est plus sûre ;
N'en dépasse pas les fleurs !

IMITATION DE MOORE.

TROIS NOCTURNES.

I

Oh ! come to me when daylight sets ;
Sweet ! then come to me,
When smoothly go our gondolets
O'er the moolight sea ;
When mirth's awake, and love begins,
Beneath that glancing ray,
With sound of lutes and mandolins,
To steal young hearts away.

Irish Melodies.

Entends-tu les gondoles
S'égarer sur les flots ;
Les tendres barcarolles
Des jeunes matelots ?

Le frais désir
Éveille partout le plaisir.
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

La mer est éclairée
D'une lune d'amour ;
Et toi, belle adorée,
Préfères-tu le jour ?

Le frais désir
Éveille partout le plaisir.
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Au son des mandolines,
Que de cœurs palpitants !
Là-bas sur les collines,
Que de couples contents !

Le frais désir
Éveille partout le plaisir.
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Tout s'unit, tout s'adore
Sur la terre et les eaux ;
Et je suis seul encore
Au milieu des roseaux !

Le frais désir
Éveille partout le plaisir.
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

Voici l'heure charmante
Où l'on chante plus bas ;
Et de ma jeune amante
Je sens frémir les pas !

Le frais désir
Éveille partout le plaisir.
Oh ! viens à moi,
Belle ! je rame ici vers toi !

II

Gaily sounds the castanet
Beating time to bounding feet,
When, after daylight's golden set,
Maids and youths by moonlight meet.
Oh ! then, how sweet to move
Through all that maze of mirth,
Lighted by those eyes we love
Beyond all eyes on earth.

Irish Melodies.

Quand le soleil couchant sur les flots se balance,
Quand la mandore au loin conduit gaîment la danse,
Et du pied bondissant mesure chaque pas,

Que la danse du soir a de grâce et d'appas !
Oh ! qu'il est doux alors d'errer avec mystère
Sous cette ombre embaumée où s'égare l'amour,
Éclairé seulement par les yeux qu'on préfère
A tous les jeunes yeux que le plaisir éclaire,
Pour remplacer le jour !

Quand sur les mêmes fleurs dont se parent leurs têtes,
A la lueur des feux qui brillent dans nos fêtes,
Des anges de la nuit la foule se répand,
Et qu'un objet aimé nous cherche et nous attend ;
Qu'il est doux de verser dans l'âme inquiétée
De cet objet charmant qui se penche vers nous,
Les aveux renfermés dans notre âme agitée,
Et nourris tant de jours pour la fête enchantée
Dont l'espoir fut si doux !

Quand la fête, et le luth, et la danse amoureuse
S'endorment sur les fleurs du gazon parfumé ;
En se tenant la main loin de la foule heureuse,
Quand on s'égare seul avec l'objet aimé ;
Qu'il est triste de voir déjà le jour descendre
Sur un front qui rougit, plus touchant désormais !
Qu'il est triste l'adieu qui nous suivra si tendre
Dans un songe où le cœur se berce et croit entendre .
Ne nous quittons jamais !

III

Row gently here, my gondolier. So softly wake the tide,
That not an ear on earth my hear, but hers to whom we glide.
Had heaven but tongues to speak, as well
As starry eyes to see,
Oh ! think what tales 't would have to tell
Of wand'ring youths like me !

Irish Melodies.

Sur l'eau qui nous balance
Glisse et vogue en silence ;
Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier,
Dans le flot qui sommeille
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille,
Devine seule, en ce moment,
Que la barque porte un amant !

Vois ! si le ciel parlait aussi bien qu'il regarde,
Quand ses yeux étoilés brillent au sein des nuits,
Que raconterait-il de tout ce que hasarde
Une errante jeunesse en ses tendres ennuis ?

Sur l'eau qui nous balance
Glisse et vogue en silence ;
Poursuis, mon gondolier,
Ton chemin familier ;
Dans le flot qui sommeille
Frappe si doucement,
Que l'attentive oreille
D'une amante qui veille,
Devine seule, en ce moment,
Que la barque porte un amant !

Au pied de ce balcon, tourne et suspends la rame ;
J'y suis... je monte !... O Dieu ! si nous prenions pour vous
Les soins que nous prenons pour l'amour d'une femme,
Quels anges nous serions ! Mais l'amour est si doux !

Sur l'eau qui te balance,
Reste seul en silence ;
Garde, mon gondolier,
Ton poste familier ;
Que la craintive oreille
D'une amante qui veille,
Devine seule, en ce moment,
Que la barque attend un amant !

LES TROIS BARQUES DE MOORE.

At morne, beside yon summer sea,
Young hope and love reclined ;
But scarce had noon-tide, when he
Into his bark leap'd smilingly,
And left poor hope behind.

IRISH MELODIES

Sur les bords d'une source où fermente la vie,
L'espérance et l'amour se penchaient en riant.
La source était limpide, et l'amour prit envie
De se livrer sans guide au rapide courant.
L'espérance sur la rive,
S'arrêta toute pensive.

Ma voile, dit l'amour, a besoin de s'étendre
Sur les flots scintillants d'écume et de clarté !
Et son regard d'adieu se prolongea si tendre,
Qu'elle dit : au revoir ! avec sécurité.
Hélas ! la jeune espérance
Ne connaissait pas l'absence !

Son repos dura peu. Triste, errante, peureuse,
Jusqu'à l'heure où le soir descendant sur les eaux,

Elle chercha des yeux la barque aventureuse ;
Et sa main sur le sable envahi par les flots
Traça le nom qu'elle adore ;
Et l'eau l'effaçait encore !

Une voile apparaît enfin ! le vent l'apporte ;
La crédule immortelle a cessé de gémir.
Mais quoi ! c'est l'opulence et sa froide cohorte ;
Dans sa nacelle d'or elle semble dormir ;
Oh ! celle où l'amour voyage
Illumine davantage !

Une autre voile encor s'enfle plus gracieuse,
C'est l'amitié paisible au milieu du torrent :
La lueur de sa lampe est calme et radieuse ;
Mais l'amour !... ah ! l'amour brûlait en éclairant !
D'où vient donc que sa lumière
Ne revient pas la première ?

Sur les monts, sur les bois, sur l'eau, sur le rivage,
La nuit jette sa chaîne et ses pavots pesants ;
Chaque voile s'endort sous un pâle nuage ;
Des larmes ont noyé les songes séduisants :
L'amour laissa passer l'heure ;
Il ne vient plus quand on pleure !

AUX PETITS ENFANTS.

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime :
Frères, parents, amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

Les Feuilles d'Automne.

ADIEU D'UNE PETITE FILLE A L'ÉCOLE.

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs d'un printemps gracieux,
Pressé d'orage et de vents pluvieux
Par qui soudain leurs couleurs sont fanées.

MADELEINE DESROCHES.

Mon cœur battait à peine, et vous l'avez formé ;
Vos mains ont dénoué le fil de ma pensée,
Madame ! et votre image est à jamais tracée
Sur les jours de l'enfant que vous avez aimé !

Si le bonheur m'attend, ce sera votre ouvrage ;
Vos soins l'auront semé sur mon doux avenir :
Et si, pour m'éprouver, mon sort couve un orage,
Votre jeune roseau cherchera du courage,
Madame ! en s'appuyant sur votre souvenir !

LE PETIT RIEUR.

Vous avez appris qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent.

Bienheureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés !

EVANGILE.

« LAISSEZ entrer ce chien qui soupire à la porte ;
Je souffre quand j'entends souffrir autour de moi :
Fût-il aveugle et vieux, il pleure, qu'on l'apporte,
Mon feu lui sera doux... Quoi ! petit Paul, c'est toi ? »

C'était le petit Paul. Sous un brouillard d'automne,
Pensif et tout mouillé depuis un long moment,
Sans l'ouvrir, à la porte il grattait doucement.
Pourquoi n'entrait-il pas ? On l'entoure, on s'étonne.
Il entre. Il reste là sans avoir dit : Bonsoir,
Bonsoir, petite mère ! et sans oser s'asseoir.

Mais Paul tenait en vain sa paupière baissée ;
Les mères ont des yeux qui percent la pensée.

« De l'école avant l'heure on vous a fait sortir :
Pourquoi ? Ne mentez pas.

— Je ne sais plus mentir,
Mère ! pour presque rien.

— Presque dit quelque chose :
Votre maître est si bon qu'il ne fait rien sans cause.

— On ne peut jamais rire, et c'est bien malheureux !
Moi, quand je ne ris pas, je suis tout las de vivre.

— Vous avez donc ri, Paul ?

— Oui, mère, sous mon livre.

— Qui vous rendait si gai ?

— Christophe. Il est affreux,
Christophe ! Il a l'œil trouble et la tête enfoncée.
Ses bras vont jusqu'à terre, et sa jambe est torsée,
Comme cela !

— C'est triste.

— Oui si je l'avais su ;
Mais je n'avais jamais vu d'écolier bossu ;
J'ai cru que les bossus venaient tout vieux au monde,
Comme Ésope à mon livre.

— Ésope fut enfant,
Et sa mère pleura. Pitié douce et profonde,

La laideur s'embellit quand ta voix la défend.
L'homme apporte des maux dont rien ne le console !

— Mais Christophe, ma mère, est un rude garçon ;
Ce n'est qu'un paysan, le dernier dans l'école.
Et comme on riait trop pour suivre la leçon,
J'ai dit : Ésope ! Ésope ! en regardant Christophe ;
Et j'ai fait le portrait du crochu philosophe :
Voyez ! messieurs, voyez le divin animal !

— Et que disait Christophe ?

— Il détournait la vue ;
Il cachait dans ses mains sa rougeur imprévue,
Et je crois qu'il pleurait.

— Tais-toi ! tu me fais mal.
Il pleurait !... O railleurs, que vous êtes à craindre !
Un être a donc souffert, et souffert sans se plaindre.
Tout ce qui pleure est beau. Je l'aime en ce moment ;
Oui, j'aime mieux Christophe et sa jambe tournée,
Que ta langue épineuse à blesser destinée ;
Je l'embrasse de l'âme et je le vois charmant.
Viens, que je te corrige. Écoute-moi : tu m'aimes ?

— Oh oui !

— Souvent nos dards retombent sur nous-mêmes.
Regarde-moi longtemps : et que ton avenir

S'épure d'un amer et tendre souvenir ;
Comment me trouves-tu ?

— Belle comme une mère !
O ma mère ! vos traits ont la douceur du ciel.
La vierge des enfants, que l'on prie à Noël,
Est comme vous tendre et sévère ;
Oui, vous lui ressemblez. J'y pense en vous voyant,
Et c'est vous que je vois, ma mère, en la priant !
A l'église une fois vous êtes apparue,
Et la foule indigente en joie est accourue ;
Vos habits étaient gais ; vous étiez blanche ; et moi
Je disais : C'est ma mère ! et l'on disait : « Hé ! quoi !
C'est sa mère ! » Ah ! maman ! quel bonheur !

— Je t'écoute,
Et je plains ton doux rêve ; il me touche. Il m'en coûte
D'attrister le miroir attaché sur ton cœur,
Où tu me trouves belle, où je me vois aimée ;
Mais, regarde, et gémis d'être un enfant moqueur :
Je suis laide.

— Ma mère !...

— Enfant ! Je vous afflige ?
Je vous ôte un bandeau. Je suis laide, vous dis-je ;
Un jour, un petit Paul aussi rira de moi.

— Je le tuerai, ma mère ! oh ! quand il serait roi.
Dieu ! rire de ma mère !

— Et l'enfant qu'elle adore,
L'enfant que son malheur lui rend plus sien encore,
Penses-tu qu'une mère, au fond de ses douleurs,
Ne se lèvera pas pour revenger ses pleurs ?
Et toi, mon fol enfant, fier de tes belles armes,
Lançant ton rire ingrat sur l'objet de ses larmes,
Prends garde ! si ta langue allait faire mourir !
Dieu dit : « Tu souffriras ce que tu fais souffrir. »



J. L. ALIBERT

Berthon, del.

Gonnet sc

LE PREMIER CHAGRIN D'UN ENFANT.

Oh ! would I could weep, as I wept when a child.
Z. Z.

Au temps heureux de ma saison passée
J'avais bien l'aile unie à mon côté ;
Mais en prenant ma jeune liberté,
Avant le vol ma plume fut cassée.
Madeleine Desroches.

Le chagrin t'a touché, mon beau garçon. Tu pleures ;
Ta lèvre tremble ; allons ! te voilà dans nos rangs ;
Tu viens d'apprendre. Oui, nous naissons expirants ;
Oui, la vie est malade avant que tu l'effleures.

Que veux-tu ? tes épis pleins de lait, verts encor,
Pour tes jeunes larcins plus attrayants que l'or,
N'iront pas égayer sous ce treillage vide
Le ramier, de tes dons si tendrement avide.
Tu courais dans ta joie ; et puis, un dard moqueur
T'a frappé sous le sein. Pauvre enfant ! c'est le cœur ;
On ne peut te l'ôter ; la vie est là. Des larmes
Baignent à ton insu ta pâleur et tes charmes ;
Tu ne te sauves point dans ton premier effroi :
Un instinct te l'a dit : la mort est devant toi.

Oui, le Pylade ailé de ta coureuse enfance,
Doux et muet témoin de tes ébats naïfs,
Qui se laissait aimer ou gronder sans défense,
Qui savait te répondre en murmures plaintifs,
Ton camarade est mort. Cette idole livide
Grave le premier deuil sur la page encor vide
De ta mémoire vierge. Oh ! que tu souffriras !
Ce que tu dois aimer, oh ! que tu l'aimeras !
Car nul cri ne t'échappe, et d'un muet courage,
Sous ta petite main tu contiens tout l'orage ;
Mais je te sens souffrir de ce qui souffre en moi :
Ce qu'on aime est si triste ainsi gisant et froid !

Nul chagrin n'entrera plus au fond de ton être ;
Nul amour ne sera plus vrai pour toi, peut-être.
Là-bas, dans l'avenir où couvent tes beaux jours,
A ton beau ramier bleu tu penseras toujours.
Et plus tard, abattu sous les vents du voyage,
Seul, au bord d'un sentier dépeuplé, sans fraîcheur,
Sans soleil, et navré de quelque adieu railleur,
Tes yeux retourneront tristes vers l'humble cage
Où t'attendait l'ami par ton souffle éveillé,
Qui, vivant sur ton cœur, ne l'a jamais raillé !
Oui, tu regretteras cet amour sans mélange,
Et tes pleurs innocents où se mire un jeune ange !

Tu diras dans ton sort, plein d'échos du passé,
Par des amis ingrats amèrement blessé :

Oh ! je voudrais, mon Dieu, pleurer de douces larmes,
Comme l'enfant candide et sans haine, l'enfant
Qui pleurait son ramier mort dans ses jeunes charmes ;
Oh ! pleurer comme alors !... Qui donc me le défend ?

LE COUCHER D'UN PETIT GARÇON.

Regarde : plus de feux, plus de bruit. Tout se tait.
La lune tout à l'heure à l'horizon montait,
Tandis que tu parlais.

VICTOR HUGO.

Couchez-vous, petit Paul ! il pleut. C'est nuit : c'est l'heure.
Les loups sont au rempart. Le chien vient d'aboyer.
La cloche a dit : « Dormez ! » et l'ange gardien pleure,
Quand les enfants si tard font du bruit au foyer.

« Je ne veux pas toujours aller dormir ; et j'aime
A faire étinceler mon sabre au feu du soir ;
Et je tuerai les loups ! je les tuerai moi-même ! »
Et le petit méchant, tout nu, vint se rasseoir.

Où sommes-nous ? mon Dieu ! donnez-nous patience ;
Et surtout soyez Dieu ! soyez lent à punir ;
L'âme qui vient d'éclore a si peu de science !
Attendez sa raison, mon Dieu ! dans l'avenir.

L'oiseau qui brise l'œuf est moins près de la terre,
Il vous obéit mieux ; au coucher du soleil,

Un par un descendus dans l'arbre solitaire,
Sous le rideau qui tremble ils plongent leur sommeil.

Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule ;
Sous le cygne endormi l'eau du lac bleu s'écoule,
Paul ! trois fois la couveuse a compté ses enfants,
Son aile les enferme ; et moi, je vous défends !

La lune qui s'enfuit, toute pâle et fâchée,
Dit : « Quel est cet enfant qui ne dort pas encor ? »
Sous son lit de nuage elle est déjà couchée ;
Au fond d'un cercle noir la voilà qui s'endort.

Le petit mendiant, perdu seul à cette heure,
Rôdant avec ses pieds las et froids, doux martyr !
Dans la rue isolée où sa misère pleure,
Mon Dieu ! qu'il aimerait un lit pour s'y blottir !

Et Paul, qui regardait encor sa belle épée,
Se coucha doucement en pliant ses habits ;
Et sa mère bientôt ne fut plus occupée
Qu'à baiser ses yeux clos par un ange assoupis !

L'OREILLER D'UNE PETITE FILLE.

Aux petits des oiseaux il donne la pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.

ATHALIE.

Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir ;
Ils ont toujours sommeil. O destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Et quand j'ai prié Dieu pour tous ces petits anges
Qui n'ont pas d'oreiller, moi j'embrasse le mien.
Seule, dans mon doux nid qu'à tes pieds tu m'arranges,
Je te bénis, ma mère, et je touche le tien !

Je ne m'éveillerai qu'à la lueur première
De l'aube ; au rideau bleu c'est si gai de la voir !

Je vais dire tout bas ma plus tendre prière :
Donne encore un baiser, douce maman ! Bonsoir !

PRIÈRE

Dieu des enfants ! le cœur d'une petite fille,
Plein de prière, (écoute !) est ici sous mes mains ;
On me parle toujours d'orphelins sans famille :
Dans l'avenir, mon Dieu, ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre au soir un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir.
Mets, sous l'enfant perdu que la mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir !

L'ÉPHÉMÈRE.

Je suis trop délicat, trop faible et trop petit,
Pour porter vos fruits mûrs et porter vos corbeilles,
Dépouiller les tilleuls du trésor des abeilles,
Courber de vos moissons la féconde épaisseur ;
Mais je vous enverrai l'Automne : c'est ma sœur.

M. H. DE LATOUCHE.

Frêle création de la fuyante aurore,
Ouvre-toi comme un prisme au soleil qui le dore ;
Va dire ta naissance au liseron d'un jour ;
Va ! tu n'as que le temps de deviner l'amour !

Et c'est mieux, c'est bien mieux que de le trop connaître ;
Mieux de ne pas survivre au jour qui le vit naître.
Happe sa douce amorce, et que ton aile, enfant,
Joue avec ce flambeau ! rien ne te le défend.
Né dans le feu, ton vol en cercles s'y déploie,
Et sème des anneaux de lumière et de joie.
Le fil de tes hasards est court, mais il est d'or !
Nul regret ne pendra lugubre sur ton sort ;
Nul adieu ne viendra gémir dans l'harmonie
De ton jour de musique et d'ivresse infinie ;

Ce que tu vas aimer durera tes instants ;
Tu ne verras le deuil ni les rides du temps.
Les feuillets de ton sort sont des feuilles de rose
Fiévreuse de soleil et d'encens, quel destin !
Atome délecté dans le miel qui l'arrose,
Sonne ta bien-venue au banquet du matin.

Je t'envie ! et Dieu t'aime, innocent éphémère.
Tu nais sans déchirer le beau flanc de ta mère ;
Ce penser triste et doux ne te fait point de pleurs :
Il ne t'impose pas comme un remords de vivre.
Tu n'as point à traîner ton cœur lourd comme un livre.
Heureux rien ! ta carrière est au bout de ces fleurs.
Bois ta vie à leur âme, et que ta prompte haleine
Goûte à tous les parfums dont s'abreuve la plaine.

Hâte-toi ! si le ciel commence à se couvrir,
Une goutte de pluie inondera tes ailes :
Avant d'avoir vécu, tu ne veux pas mourir,
Toi ! Les fleurs vont au soir : ne tombe qu'après elles.
Bonjour ! bonheur ! adieu ! trois mots pour ton soleil.
Et pour nous, que de nuits jusqu'au dernier sommeil !
Le long vivre n'apprend que des fables railleuses.
Tristement recueillis sous nos ailes frileuses,
Nous épions l'espoir, qui n'ourdit qu'un regret :

Et l'espoir n'ouvre pas sa belle chrysalide ;
Et c'est un fruit coulé sous son écorce vide,
Et le vrai, c'est la mort ! — et j'attends son secret.

Oh ! ce sera la vie. Oh ! ce sera vous-même,
Rêve, à qui ma prière a tant dit : Je vous aime.
Ce sera, pleur par pleur, et tourment par tourment,
Des âmes en douleurs le chaste enfantement !

LE CONVOI D'UN ANGE.

A MA MÈRE QUI N'EST PLUS.

L'esprit céleste, ému d'une sainte tristesse,
Consulte, l'œil aux cieux, l'éternelle sagesse ;
Le Tout-Puissant fait signe, et, d'un facile effort,
Soulevant dans ses bras l'innocent qui sommeille,
Il presse sa paupière et sa lèvre vermeille :
« Sois heureux ! » lui dit-il ; et l'enfant était mort.

Ch. Loyson.

Mon Dieu ! ce que j'entends si suave en moi-même,
Qui s'éveille, qui chante au milieu de mon cœur,
Sonore tremblement qui m'attriste et que j'aime,
Est-ce un timbre dans l'âme ? Est-ce un oiseau moqueur,
Qui fait ces voix d'enfant autre part entendues,
Douces voix que la terre a pour jamais perdues ?
Dieu ! Quel écho profond pour de si faibles voix !

Quand j'ignorais la mort, je pense qu'une fois
On me fit blanche et belle, et qu'on serra ma tête
D'une tresse de fleurs comme pour une fête ;
Qu'une gaze tombait sur mes souliers plus beaux ;
Et qu'à travers le jour nous portions des flambeaux :

Et puis, qu'un long ruban nous tenait, jeunes filles
Prises pour le cortège au sein de nos familles.

Oui, de mes jours pleurés je vois sortir ce jour
Tout soleil ! ruisselant sur la fraîche chapelle
Où je voudrais prier quand je me la rappelle.
Enfants, nous emportions à son dernier séjour
Un enfant plus léger, plus peureux de la terre,
Et qui s'en retournait habillé de mystère,
Furtif comme l'oiseau sur nos toits entrevu,
Posé pour nous chanter son passage imprévu,
Dont la flèche invisible a détendu les ailes,
Et qui se traîne aux fleurs, et disparaît sous elles !

Je souriais pourtant, car je ne savais pas
Si l'église tintait la vie ou le trépas.
Ma mère était plus tendre et me pressait contre elle.
« Dieu ! disait-elle, ô Dieu ! cachez-la dans votre aile ! »
Et puis en me baisant : « Tu laisseras tomber
Tes fleurs en saluant l'autel de la Madone ;
Dans l'eau sainte, petite, il faut les imbiber ;
Mets ton flambeau dans l'ombre ; elle sait bien qui donne.
Regarde si la flamme a monté vers les cieux,
Ma fille ; et ne va pas en détourner les yeux !
Tiens, voilà pour le pauvre : il faut l'aider ; il prie

Celle qui va te voir et qu'on nomme Marie. »
Émue elle ajouta : « Toi, tu vivras toujours ! »
Et je trouvai ce jour plus beau que d'autres jours.

Bel âge somnambule ! Enchanté d'ignorance,
Qui ne sait pas qu'on meurt, et qui vit d'espérance !
Qui croit que le malheur est pour le méchant... Mais,
Où sont-ils les méchants ? En a-t-on vu jamais ?
O tissu d'harmonie ! O premières années,
Où les âmes sans peur s'envolent pardonnées,
Où pas un chant n'est faux, pas un écho défait,
Où chaque bruit nouveau frappe un accord parfait !

Nous entrâmes sans bruit dans la chapelle ouverte,
Étrangère au soleil sous sa coupole verte ;
Là, comme une eau qui coule au milieu de l'été,
On entendait tout bas courir l'éternité.
Quelque chose de tendre y languissait : du lierre
Y tenait doucement la vierge prisonnière ;
Parmi le jour douteux qui flottait dans le chœur,
On voyait s'abaisser et s'élever son cœur.
Je le croirai toujours : c'était comme une femme
Sur ses genoux émus tenant son premier-né,
Chaste et nu, doux et fort, humble et prédestiné,
Déjà si plein d'amour qu'il nous attirait l'âme !

La mort passait sans pleurs. Hélas ! on n'avait pu
Porter la mère au seuil où la blanche volée,
Sur la petite boîte odorante et voilée,
Reprenait l'hymne frêle aux vents interrompu.
Et le deuil n'était pas dans notre frais cortège ;
Car le prêtre avait dit : « Enfant, Dieu te protège ;
Dieu t'enlève au banquet mortel qui t'appelait,
Encor gonflé pour toi de larmes et de lait ! »

Et quand je ne vis plus ce doux fardeau de roses
Trembler au fond du voile au soleil étendu,
On dit : « Regarde au ciel ! » Et je vis tant de choses
Que je l'y crus porté par le vent, ou perdu,
Fait ange dans l'azur inondé de lumière ;
Car l'or du ciel fondait en fils étincelants,
Et tant de jour coulait sur nos vêtements blancs,
Qu'il fallut curieuse en ôter ma paupière.

Longtemps tout fut mobile et rouge sous ma main,
Et je ne pus compter les arbres du chemin.
Sous le toit sans bonheur on nous reçut encore ;
Le jardin nous offrit ce que l'enfance adore,
Et nous trouvâmes bons les fruits de l'ange. Hélas !
Une chambre était triste : elle ne s'ouvrit pas ;
Et nous fîmes un feu des églantines mortes,
Dont l'enfant qui s'en va fait arroser les portes.

L'enfant aimé de Dieu n'est jamais revenu ;
Sage, il trouva son nid assez grand pour sa tombe.
Oui, vous l'aimiez, mon Dieu ! car la jeune colombe
N'emporta point de terre à son pied rose et nu !

NOTES.

NOTES.

P. 9. La première Heure de l'Année. Publié pour la première fois dans l'édition de 1830.

P. 13. Les deux Ramiers. *Kaléïdoscope,* 1826 ; *Psyché,* 1826 ; *Almanach des Dames,* 1827 ; éd. de 1830 ; *Almanach des Muses,* 1831 ; Charpentier, 1842.

Le 21 juin 1826, Marceline écrivait, de Bordeaux, à son oncle Constant Desbordes : « Voilà ce que je vous envoie : cette lettre, par occasion, et *Les deux ramiers* que j'ai faits cet hiver d'après nature. Ils étaient bien jolis et amoureux comme en plein été. »

Le *Kaléïdoscope,* qui paraissait à Bordeaux, était dirigé par Jacques Arago, fils de l'illustre astronome et physicien François Arago. Frère d'Emmanuel Arago, qui joua un rôle dans la Révolution de 1848, François Arago est né en 1790, à Estagel (Pyrénées-Orientales). Après avoir couru le monde, il se fixa à Bordeaux en 1822 et y dirigea le *Kaléïdoscope.* Il fit de cette revue mondaine une feuille d'opposition libérale, ce qui lui valut par deux fois d'être condamné à la prison. Mais il y réserva une large place aux lettres et à la poésie. Mme Desbordes-Valmore se prit pour lui d'amitié. Elle l'appelle familièrement *Jacques* dans sa correspondance. Arago avait pour elle une grande admiration. Il la rangeait parmi « les poètes de Bordeaux », à côté de Géraud et de Lorrando. Dans un article publié sous ce titre, Arago parle de « cette douce et séduisante poésie qui a placé Mme Desbordes-Valmore au premier rang de nos poètes élégiaques ». Il lui adresse des vers, à la suite d'une maladie, sur sa convalescence. A propos des poésies de Mme Amable Tastu, il déclare : « Pour nous, nous ne mettons aucune femme au-dessus de Mme Desbordes-Valmore. » Supposant un dialogue entre lui-même et un abonné, il écrit : « Notre feuille vous amuse donc ? — Beaucoup. — Nos vers ? — En général ils sont piquants et bien tournés. — Ceux de Mme Desbordes ? — Oh ! ceux-là, je les dévore ! » Arago accueillit, en effet, dans sa revue de nombreuses poésies de Marceline. (Paul Courteault, *Mme Desbordes-Valmore à Bordeaux.*) On trouve aussi dans le *Kaléïdoscope* des vers de Prosper Valmore qu'Arago y avait sans doute insérés pour être agréable à Marceline.

P. 15. Les Cloches du Soir. *Kaléïdoscope,* 1829 (signé Mme Dubois D. Valmore) ; éd. de 1830 ; *Chansonnier des grâces,* 1832 ; Charpentier, 1842.

Mme Lepeytre avait promis à Marceline de mettre en musique quelques-unes de ses poésies ; comme cette musique se faisait attendre, Marceline répondit à Lepeytre qui s'en était excusé (Lyon, 6 mars 1831) : « Pourquoi dites-vous que je suis un peu fâchée contre les *Cloches du soir* en quoi que ce soit? En vérité, Monsieur, quand je ne vous serais pas redevable d'un procédé qui me touche jusqu'aux larmes pour notre pèlerin anglais [il s'agit de Williams, un professeur besogneux que Marceline avait recommandé à Lepeytre], quand je ne serais pas liée à votre ménage par cette action d'une éternelle et douce mémoire, me viendrait-il en pensée d'être surprise de ce que l'état nouveau de votre bien-aimée femme la dérobe un peu aux arts que moi-même je cultive si peu ? » Frédéric Lepeytre était secrétaire de la mairie de Marseille ; Marceline lui témoigna jusqu'à sa mort l'amitié la plus confiante.

P. 16. Au Sommeil. *Psyché,* 1827 ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

Deux poètes espagnols portèrent le nom d'*Argensola* ; ils étaient frères et on les appelle les Horace de l'Espagne. L'un, Lupercio Leonardo (? 1565-1613), n'écrivit que des vers, publiés à Saragosse, après sa mort, en 1634 et réédités en 1786. L'autre, le docteur Bartolomé Juan Leonardo (1566-1631), composa, ainsi que des poèmes, *Analés de Aragon* (Saragosse, 1630) et une *Conquista de las islas Malucas* (Madrid, 1609), dont il convient de noter qu'une traduction parut en trois volumes chez le libraire Jacques Desbordes (Amsterdam, 1706).

P. 18. Le Bouquet sous la Croix. *Kaléïdoscope,* 1827 ; *Annales romantiques,* 1827-1828 (dédiée « A M. H. de Latouche ») ; *Chansonnier des Grâces,* 1830 ; *Chansonnier des Dames,* 1830 ; éd. de 1830 ; *Couronne de Flore,* 1837 ; Charpentier, 1842.

Le lilas blanc était la fleur préférée de Marceline ; il en est souvent question dans ses poésies et dans ses lettres. — « Dans les mots que j'ai soulignés, écrit M. Jacques Boulenger [les trois derniers vers de la quatrième strophe et les deux derniers de la cinquième], on a voulu trouver des allusions, douteuses d'ailleurs, fort douteuses, sous prétexte que la pièce est dédiée à Latouche ! » (*Marceline Desbordes-Valmore, sa vie et son secret.* Plon, 1926, p. 173). Nous nous permettrons de faire observer que le *Bouquet sous la croix* était un thème cher aux romantiques, et que Latouche serait la dernière personne à qui Marceline eût dédié ces vers, s'il eût été son amant, ... et si ces vers avaient eu la signification qu'on leur a prêtée. Marceline était, nous le savons, une femme fort discrète ; d'ailleurs son mari était trop jaloux pour qu'elle commît une sotte imprudence. Ceci dit, nous renverrons le lecteur à l'épigraphe de la page

283, signée « H. de Latouche » et extraite de *Clément XIV et Carlo Bertinazzi*, roman de Latouche paru en 1827 : « Quand je suis seul en voyage, et que sur ma route, près d'un village, au carrefour d'un bois, je rencontre une chapelle, *une croix, une madone, j'y dépose un bouquet, ou bien une prière pour toi :* je demande tout ce que tu désires. » Le *Bouquet sous la croix*, écrit *en 1827*, peu après la publication du roman que Marceline aima entre tous, développe tout simplement le thème indiqué par Latouche.

P. 20. L'Absence. Ed. de 1830.

P. 21. Le Présage. *Mercure du XIX*e *siècle*, 1828 ; *Almanach des Dames*, 1829 ; *Almanach des Muses*, 1829 ; *Annales romantiques*, 1829 ; éd. de 1830 ; *Hommage aux Dames*, 1831 ; Charpentier, 1842.

Mme Desbordes-Valmore était très superstitieuse et croyait aux songes. Voici d'ailleurs comment elle s'exprime à ce sujet dans une lettre adressée à Mlle Mars (Lyon, 2 juin 1829) : « Mille causes m'ont rendue superstitieuse et confiante dans mes rêves, ils ne m'ont jamais trompée. » Le 21 avril 1839, elle écrit à son mari : « Dans mon rare sommeil de cette nuit solitaire, j'ai du moins eu le bonheur de rêver de toi, mon ami ; c'est un grand bienfait, même pour la journée. Tu faisais toi-même d'excellent café, et mes tendres superstitions pourraient se réjouir, si je n'étais trop à terre ; car tout ce qui t'entourait n'était que bons présages. » Quatre jours plus tard, elle lui écrivait encore : « Je t'embrasse au nom de Molière à qui je viens de rêver tout à l'heure. Il était avec nous deux, à dîner doucement dans une jolie petite maison à toi. Tu étais content, et moi je te laisse à penser ! Il m'a demandé une de mes bagues et m'a baisée au front, en s'en allant travailler ; je le priais de s'associer avec Dumas et de fonder un théâtre. Sachant ton amour pour lui, j'étais sûre que tu y serais heureux. Il nous souriait et ne nous objectait que ses grands travaux. » Au mois de décembre suivant, il semble que la superstition n'ait plus de prise sur elle : « J'ai souffert tous ces temps d'un isolement de cœur et d'une tristesse invincibles. Quand j'étais superstitieuse, je prenais cela pour un pressentiment. » (Lettre à Prosper Valmore, datée du 19 décembre 1839.)

P. 24. Le Message. Ed. de 1830.

Cette pièce fait allusion, sans doute, à une lettre qu'après un silence de deux ou trois ans, son amant lui écrivit au début de l'année 1813. Marceline ne revit son amant que quelque temps après, quand elle eut appris qu'il était gravement malade (cf. l'élégie *A ma sœur*, tome I, p. 181).

P. 25. Élégie. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 26. Élégie. Ed. de 1830.

P. 29. Le Pauvre Pierre. A mon oncle. *Mercure du XIX*e *siècle*, 1825 (fragments inédits accompagnés d'un commentaire de H. de L.) ; *Mercure du*

*XIX*e *s.*, 1826, (un fragment sous le titre : *La Vallée d'Aoste*) ; *Almanach des Dames,* 1828 ; éd. de 1830 ; *Almanach des Dames,* 1831.

Dans sa *Physiologie des Passions* (Paris, Béchet jeune, 1825), le docteur Alibert a consacré un chapitre au *Courage* et, pour illustrer cette vertu, il conte l'histoire du Pauvre Pierre. L'avertissement placé en tête de la nouvelle, prévient le lecteur que le Pauvre Pierre a réellement existé, que c'était une manière de philosophe, un exalté... « Dans son fol enthousiasme pour Zénon, il avait adopté la doctrine du stoïcisme... Par l'effet du hasard, l'hôpital Saint-Louis servait alors de refuge à plusieurs gens de lettres, que d'amers souvenirs tourmentaient, aussi bien que les infirmités de la vieillesse. On remarquait entre autres parmi les individus qui assistaient aux leçons de notre philosophe, le laborieux traducteur de toutes les œuvres de Bacon, un jurisconsulte retiré depuis longtemps des affaires... Il y avait enfin un peintre assez habile [était-ce Constant Desbordes ?] et quelques autres artistes plus ou moins estimables. » Marceline a suivi de très près le récit du docteur Alibert ; elle ne s'en est écartée que pour parler du lépreux, qui se trouvait aussi à l'hôpital Saint-Louis. Le *Lépreux de la cité d'Aoste,* de Xavier de Maistre, lui a fourni quelques détails pour cet épisode (la première édition française du *Lépreux* date de 1817). Mais il est un autre personnage pour lequel Marceline ne doit rien à personne, c'est une jeune malade dont nous reparlerons tout à l'heure. Lisons d'abord le commentaire que Latouche a consacré au *Pauvre Pierre,* dans le numéro du *Mercure* où il donne des fragments encore inédits du poème (1825, page 529) : « C'est dans l'hôpital Saint-Louis, vers la fin de l'année 1812, que le Pauvre Pierre fut accueilli. Son existence n'est point une fiction. Il employait l'éloquence de ses paroles à consoler les infirmes. Souvent dans le silence des nuits, ce mystérieux indigent, qui peut-être avait été un poète, élevait des plaintes touchantes... Pierre avait rencontré plus d'une fois dans les jardins de l'hospice une jeune fille qui avait coutume d'y cacher sa douleur. Cet épisode du poème en est le morceau le plus frappant. C'est là que l'auteur a rassemblé toute la grâce et tout le pathétique qui sont le caractère de son beau talent..., etc. » De cette citation nous ne retiendrons que la date où se passe l'histoire du *Pauvre Pierre* : « vers la fin de l'année 1812. » Comme cette date ne se trouve pas dans le livre de Jean-Louis Alibert, il faut que Marceline l'ait elle-même apprise à Latouche et qu'elle ait voulu fixer le souvenir de tristes promenades, faites à l'hôpital Saint-Louis vers la fin de cette année 1812 : Son amant l'avait abandonnée, son oncle Constant ne lui pardonnait point sa faute, et elle redoutait le châtiment du Ciel. Nul autre à Paris ne pouvait accueillir ni consoler la « jeune malade », que ce bon docteur Alibert, médecin en chef de l'hôpital Saint-Louis, que Marceline avait connu sept ans plus tôt à l'Opéra-Comique.

Alibert l'avait introduite dans ce cercle d'artistes et de littérateurs auxquels il avait donné abri ; et la lecture de la *Physiologie des Passions,* treize ans après cette douloureuse aventure, lui aura donné l'idée de rappeler les heures tristes, et de faire hommage de son poème au « bon Monsieur Alibert », qui lui avait appris à ne point désespérer. Comment pourrait-on expliquer, si Latouche était l'amant, que Marceline l'eût prié de présenter cette histoire ? comment pourrait-on expliquer qu'il l'eût accepté ?

Marceline a écrit deux lettres très intéressantes à son oncle Constant à propos du *Pauvre Pierre*. Le peintre Constant Desbordes, comme nous l'apprend encore Latouche dans son commentaire, avait « ranimé, sous de nobles traits, le stoïcien du portique Saint-Louis ». En 1839, Marceline offrit cette toile à Victor Cousin, pour le remercier d'un prêt de 500 francs qu'il avait consenti à son oncle (lettre de Marceline à son mari datée du 18 juillet 1839). Voici la première lettre que Marceline adressait de Bordeaux à son oncle (28 février 1826) :

« ... J'ai prié M. Alibert de vous revoir. Je lui ai écrit, par occasion, en lui envoyant à la fin le *Pauvre Pierre,* auquel il ne pense plus. N'importe ! Il lui appartient ; bon ou mauvais, il faut maintenant qu'il s'en contente. Vous le recevrez dans peu de jours, avec d'autres poésies dans lesquelles M. de Latouche qui ne se lasse pas d'être toujours bien pour nous, choisira ce qu'il faut livrer à l'impression pour satisfaire à la demande de M. Ladvocat. ..... Je vous demande en grâce de ne pas rêver de punition trop terrible de la part de Dieu et pas plus pour vous que pour moi, qui en ai tant d'effroi. Comme homme, comme oncle et j'ose presque dire comme père, vous m'avez pardonné. Croyez-vous que Dieu soit moins bon qu'un père ? qu'un oncle ? qu'un homme ? Oh ! mon oncle, c'est impossible à croire ! ..... Je n'ai qu'une chose à vous dire, c'est qu'il faut effacer ce que je croyais de mieux dans *Pierre*, parce que vous m'aviez dit vous-même qu'il pardonna au nom de Dieu ; car si cette idée m'abandonne encore une fois, je ne veux plus ni manger ni dormir; je ne veux plus de pension, car elle ne doit en effet appartenir qu'à la vertu sans un seul reproche. Si Dieu nous en voulait de haine, vous n'auriez pas une seconde de bonheur ni de bien dans ce qui rend la vie supportable. Il vous aime donc, mais il ne veut pas, je crois, de ces craintes excessives qui dénaturent ses promesses. »

Le 21 juin 1826, elle écrivait encore de Bordeaux, à son oncle : « Il faut qu'il [Latouche] obtienne de M. le libraire [Ladvocat] qu'il fasse mettre deux lignes en note au bas du *Lépreux,* que cette faible copie est un hommage, ou quelque chose comme cela, rendu à l'auteur du *Lépreux de la cité d'Aoste.* Et à propos, si le *Pauvre Pierre* n'est pas adressé à M. Alibert, croyez-vous qu'il

soit content ? Arrangez cela selon son goût ; car, d'un autre côté, c'est bien peu de chose à lui offrir. »

P. 49. Le Pressentiment. Ed. de 1830.

P. 50. Le Regard. *Keepsake français,* 1830 ; éd. de 1830.

P. 52. Aux enfants qui ne sont plus. *Kaléïdoscope,* 1827 (avec en sous-titre : Imité d'un sermon protestant) ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842.

Le pasteur Chessière, qui a fourni l'épigraphe de cette poésie, n'a rien publié ; et son nom n'est pas mentionné dans la *France protestante* de Haag.

P. 58. L'Idiot. A Madame Pauline Duchambge. *Almanach des Dames,* 1828 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

P. 63. Regret. *Abeille du Parnasse,* s. d. ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

Sur cette pièce, inspirée par le souvenir de Georgina Nairac, voir la page 408 du tome premier (note 171). Le 5 avril 1827, Marceline écrit à son mari : « Mme Nairac est venue hier soir en mon absence ; je l'avais vue la veille, et j'y allais dîner le soir. Ils m'ont reçue comme un reflet de leur fille et ne pouvaient s'arracher de moi, qu'ils ont couverte de larmes et de baisers. »

P. 64. Le Retour chez Délie. *Annales Romantiques,* 1827-1828 ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

Les trois étés pendant lesquels Marceline « s'exila sur des rives sans fleurs » (vers 11-14) sont ceux des années 1810-1811-1812. Marceline les passa à Rouen après la naissance de son fils (lettre à Félix du 24 décembre 1811), non loin de ses deux sœurs : Eugénie, dont le mari était contremaître dans une filature des Andelys, et Cécile, qui avait épousé un filateur à Charleval. Elle habita sans doute quelque temps, rue Ancrière, chez sa sœur Eugénie qui avait quitté les Andelys (voir dans les Poésies Posthumes la pièce intitulée : *A Rouen, rue Ancrière*) ; elle fit d'ailleurs plusieurs séjours aux Andelys et à Charleval, vint une fois à Paris à la fin de 1812 (voir la note du *Pauvre Pierre*), mais elle ne revint définitivement à Paris qu'en mars 1813 ; le mois suivant, elle débutait à l'Odéon.

« Nous nous sommes souvent demandé, écrit M. Lucien Descaves dans *Le Frère de Marceline* (Les Œuvres libres, janvier 1932) si cet enfant [le fils de Marceline], censément né à Paris et dont l'acte de naissance n'a jamais été produit, ne serait pas venu au monde soit à Rouen, soit dans les environs, où Marceline aurait caché sa grossesse, fait ses couches et séjourné trois ans durant. C'est peut-être alors que l'acteur Jeuclier aurait servi de père, pour rendre service à sa camarade de théâtre. » Nos recherches sur la vie de Marceline nous avaient amené à la même conviction ; mais nous attendions d'avoir compulsé

l'état-civil de Rouen et de quelques villages situés aux alentours des Andelys pour tâcher d'offrir à nos lecteurs une certitude au lieu d'une hypothèse. Nous n'avons pas encore eu la possibilité de faire ces recherches. Disons, cependant, qu'à notre avis, si Marceline séjourna chez Eugénie Drapier, elle dut faire ses couches chez sa sœur Cécile. Une pièce des *Poésies posthumes,* dédiée à Cécile, nous paraît justifier cette hypothèse :

L'orage avait grondé, ma tête était brûlante,
Et ma tête vers toi se tourna sans effort ;
Tu ne m'avais pas dit : « Je veille sur ton sort » ;
Je l'entendis en moi dans cette heure accablante.
. . . . . .
Quand tous m'offraient leur vie en courant à la fête,
Tu ne m'offris rien, toi, mais tu m'as tout donné.

Après avoir donné le jour chez Cécile à son fils Marie-Eugène, Marceline aurait mis l'enfant en pension chez Eugénie (qui paraît avoir été la marraine), et, pendant trois ans, elle serait restée en Normandie, près de son fils.

P. 71. Élégie. *Annales Romantiques,* 1826 (titre : *La vieille indigente*) ; *Hommage aux Dames,* 1828 ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 75. Élégie. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 78. La Vallée de la Scarpe. Ed. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

« *Just et Agnès en voyage pour aller chercher la Liberté* », tel est le titre d'un chapitre des *Contes et Scènes de la vie de famille,* par Marceline Desbordes-Valmore (Garnier, 1865). Hippolyte Valmore, qui prépara l'édition de ce livre posthume, a fait précéder le récit du « voyage », de la note que l'on va lire (tome II, p. 331-335) :

« Tout enfant, Marceline était en effet partie à pied pour aller chercher la liberté. C'était la divinité du moment que cette liberté. M. Desbordes, qui tenait cachés sous la pierre de son foyer les titres de noblesse et de propriété d'une grande famille alors expatriée, parlait avec respect de la liberté, et cette grande figure était restée pure et sainte pour tous les siens. L'image qu'un paysan avait pu se faire autrefois d'une reine n'était pas plus fantastique que celle qui se présentait à l'esprit des enfants quand on leur parlait de la nouvelle Notre-Dame de Délivrance, vers qui tous les cœurs naïfs s'étaient un moment tournés. Plus tard, dans un récit resté incomplet, Marceline a rappelé ce trait d'illusion charmante de ses jeunes jours. Elle avait déjà l'intelligence secrète de la vraie charité, la charité personnelle. Le dévouement qui l'a portée toute sa

vie à voir un créancier dans un malheureux, remuait déjà sa poitrine et semblait la pousser en avant.

« Voici le fragment, malheureusement bien court, de ce récit. Nous le donnons parce qu'il y a là un trait de caractère, et parce qu'il explique l'élégie dédiée à *La Vallée de la Scarpe*. Elle et son frère, autre naïf, sont déjà en route et rencontrés par l'oncle Jean [le peintre Constant Desbordes. Dans le récit, Marceline s'appelle Agnès et donne le nom de Just à son frère Félix] :

— ... Puis-je savoir ce qui me procure l'avantage de vous rencontrer à cette heure, en habits de voyage, hors des portes de la ville ? Toi Just, qui parais t'être mis à dessein sur la défensive avec ton casque en papier d'or et ton baudrier de la même étoffe, parle. Voilà de plus un sabre de bois qui sent le soudard d'une lieue. A quelle intention, par ce temps magnifique et sur cette route où l'on n'entend plus que les oiseaux chanter ?

— C'est pour Agnès qui est petite, mon oncle, et qui a peur des loups ; nous allons là-bas chercher la liberté.

— Ah ! diable ! dit l'oncle Jean qui avait fait son tour de France et qui savait à quoi s'en tenir sur la liberté en question. Où croyez-vous donc qu'elle soit la liberté ?

— Elle est à Paris, mon oncle, et voilà son portrait, répondit Just avec une entière confiance, en montrant le médaillon qui pendait au cou d'Agnès, tenu par un large ruban tricolore.

— Et vous y allez aussi, ma petite amie ?

— Oui, mon oncle Jean !

— Vous me donnez vraiment envie d'en être, dit-il, et, regardant machinalement l'énorme médaillon, il vit en effet sous la figure enluminée le nom de l'artiste et celui de la rue où se trouvaient ces images à la mode.

— Et qu'en ferez-vous après l'avoir trouvée ?

— Nous la rapporterons au prisonnier de la tour Notre-Dame.

— Vous le connaissez ?

— Oui, nous le voyons passer ses mains à travers les barres, et il nous envoie ses amitiés quand Agnès lui fait la révérence.

Le cœur d'Agnès commençait à se gonfler sans qu'elle pût articuler une parole.

— Mais saurez-vous le chemin pour aller et revenir ? insista l'oncle Jean.

— Nous demanderons, mon oncle, et si vous voulez venir avec nous, vous nous ramènerez avant le coucher du soleil.

L'oncle Jean ne peut se défendre d'être attendri des bonnes intentions des voyageurs ; mais jugeant à propos de remettre l'exécution du projet à une autre fois, il songeait en lui-même au moyen d'en détourner les enfants sans les

affliger, lorsqu'il aperçut un officier de hussards, cheminant à cheval sur la route et qui logeait, dans ce pays de guerre, chez le riche propriétaire du perron doré, père de Ferdinand. Le parti de l'oncle Jean fut pris à l'instant même. Conduisant les enfants vers le colonel qui le saluait cordialement, il se découvrit, et lui raconta en ces termes le projet de voyage des petits Flamands, et le motif qui le leur faisait entreprendre :

— Voici, dit-il, monsieur le colonel, deux enfants saisis de l'amour de la liberté, qui ont mis dans leur tête d'aller la chercher à Paris, où l'on assure qu'elle habite en ce moment. Vous devez savoir de plus que ces innocents n'ont pas d'autre intention, dans cette grande entreprise, que de rapporter la liberté à un pauvre diable enfermé dans la tour Notre-Dame, pour avoir manqué à l'appel : ce qui fend le cœur des petites créatures. Si j'osais, comme votre humble voisin, et comme oncle du frère et de la sœur entraînés dans cette grande aventure, vous prier de faire sortir ce pauvre soldat, vous épargneriez un voyage lointain à ces jeunes chevaliers errants qui vont se perdre peut-être dans la capitale, sans un liard dans leur poche. Vous sauveriez de plus à madame Aldenhoff [c'est le nom que, dans ce récit, Marceline donne à sa mère, Catherine Desbordes] la surprise du départ de ses enfants, qu'elle doit déjà chercher en ce moment avec d'affreuses inquiétudes.

Le colonel de hussards, que les enfants regardaient de tous leurs yeux, prit la main du jeune peintre et lui dit qu'il croyait pouvoir promettre la liberté du soldat, en considération de ses défenseurs. Sur ces propos qui les amusaient, en dépit de l'air grave des quatre auditeurs arrêtés sur la route, il souleva doucement Agnès de terre, et la plaça devant lui sur son cheval, la ramenant ainsi comme en triomphe à sa ville natale, mais au petit pas pour ne point s'éloigner de Jean qui tenait Just par la main. Just, émerveillé de voir Agnès à cheval, et le soldat en bon train sortir de la tour, marchait fièrement entre son oncle et le cheval dont il n'avait pas peur.

Le soleil dardait ses fils d'or brûlants sur leurs têtes et les cuisait ; la moisson s'inclinait devant eux ; Just, frôlant les tiges, égrénait les blés, et les paysans, en voyant luire l'épaulette sur le cheval qui portait Agnès, enfonçaient leurs faucilles dans la terre et soulevaient lentement leur chapeau, pensant mille choses du groupe qui s'en allait d'un pas solennel vers la ville.

— Ah ! ah ! disait Just, le paysan voit que mon oncle connaît le colonel ; il voit que je suis le frère d'Agnès assise sur le cheval du colonel, et il ne courra plus sur moi avec sa fourche en l'air quand je traverserai le champ de pommes de terre pour m'amuser, ah ! ah !

Il n'était pas mal ambitieux le petit Just. » (*Scènes et Contes de la Vie de famille,* tome II, pp. 331-335).

P. 85. A MES SŒURS. Ed. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842. Dans l'ouvrage intitulé *Huit femmes* (par Mme Desbordes-Valmore, Paris, Chlendowski, 1845), on peut lire les lignes suivantes : « ... Plus tard encore, ne pouvant rien faire de mieux que d'écouter, durant les longs jours d'une traversée tantôt ardente, tantôt brûmeuse, je laissai passer devant moi de nouveaux fantômes, vrais ou imaginaires, qui le sait ? Je les évoque à mon tour, altérés, modifiés dans les sommeils de ma mémoire qui les a logés sans les bien connaître, mais qui les aime encore... » (Tome I, p. 7, *Mon retour en Europe*).

P. 88. UN JOUR DE DEUIL. Ed. de 1830 ; *Album du Jeune Age*, 1830. Marceline a dû composer à Bordeaux cette pièce de circonstance. « En septembre 1825, elle avait vu passer à Bordeaux le général Foy, qui revenait avec sa femme des eaux des Pyrénées. Il descendit à l'hôtel de France, rue Esprit-des-Lois. Il y reçut les hommages des libéraux bordelais, à qui il exprima ses regrets de la mort récente de Balguerie-Stuttenberg. Il visita incognito la ville. Mais sa présence ayant été connue, il fut l'objet, le 5 septembre, d'une manifestation organisée en son honneur par les musiciens amateurs de la Société du Muséum. Ils lui donnèrent le soir, après le spectacle, une sérénade et la foule cria : « Vive le roi ! vive la Charte ! vive le général Foy ! » tandis qu'on lui offrait une couronne de lauriers et d'immortelles. La police laissa faire. Le lendemain, mercredi 7 septembre, le général et sa famille s'embarquèrent sur le bateau à vapeur la *Marie-Thérèse*. La foule se pressait sur le quai. Le général gagna le bateau à pied et fut l'objet d'une ovation enthousiaste. Les musiciens amateurs placés sur le pont jouèrent, à son arrivée, *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille,* tandis qu'on criait encore : « Vive le général Foy ! » L'ancre fut levée au son des symphonies « qui retentirent dans toute la rade et annoncèrent le départ du héros législateur ». Marceline se souvint de cette réception triomphale, lorsque, à la mort du grand orateur, survenue le 25 novembre suivant, elle écrivit cette pièce. » (Paul Courteault, *op. cit.*). Cette poésie, en tous cas, est antérieure à 1828, puisque le Lyonnais Kauffmann en cite quelques vers dans *La Célestinade* parue cette année-là.

P. 95. LE PETIT OISELEUR. *Mercure du XIXe siècle,* 1827 ; *Kaléïdoscope,* 1827 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; *Contes en vers,* 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants,* 1840.

P. 103. UN BRUIT D'AUTREFOIS. *Kaléïdoscope,* 1827 ; éd. de 1830.

P. 105. LA PREMIÈRE CAPTIVITÉ DE BÉRANGER. *Kaléïdoscope,* 1827 (Cette poésie, publiée sans nom d'auteur, est suivie de la phrase suivante : « Ah ! que nous voudrions être l'auteur de cette pièce de vers ! LA RÉDACTION. ») ; *Kaléïdoscope*, 1829 (signée) ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

Béranger avait été condamné le 8 décembre 1821 à trois mois de prison et 500 francs d'amende. Dans sa cellule de Sainte-Pélagie, il écrivit *La Liberté, la Chasse, Ma Guérison, l'Agent provocateur* (ce sont des remerciements à des chasseurs d'Ille-et-Vilaine qui lui avaient envoyé du gibier, et à des Bourguignons qui lui avaient envoyé d'excellents vins), *Mon carnaval,* et les odes : *l'Ombre d'Anacréon,* et *l'Epitaphe de ma Muse.* Les stances que Marceline fit parvenir à Béranger lui valurent du chansonnier le billet que voici (la lettre n'est point datée) :

« Madame, Si j'avais conservé quelque ressentiment des persécutions qu'on m'a fait éprouver, il se dissiperait à la lecture des vers charmants que vous avez bien voulu m'adresser. Je suis tout glorieux d'avoir inspiré une muse aussi distinguée et dont les productions m'avaient déjà fait passer de si doux instants. C'est en vers que je devrais et même que je veux répondre à des témoignages si enivrants d'un intérêt que j'étais loin d'attendre. Mais il faut que j'encourage longtemps ma musette avant de la déterminer à traiter le sujet que la reconnaissance m'inspire. Il n'est pas facile d'exprimer tous les sentiments, et il est des éloges d'autant moins aisés à faire qu'ils sont plus généralement sentis. N'attribuez donc, Madame, je vous prie, le retard que j'y mets qu'à l'admiration que j'ai pour vos ouvrages. Ne voyez pas dans ce mot un simple échange de choses flatteuses. Le mérite de votre élégie et de votre romance est l'affaire de mon cœur ; mais bien précédemment mon amour pour le naturel et pour la belle poésie m'avait rendu cher votre livre plein de grâce et de délicatesse.

« Permettez-moi donc, Madame, de remettre à quelque bon moment de vous prouver de nouveau le plaisir et la reconnaissance que m'ont inspiré vos beaux vers.

« J'ai l'honneur d'être, Madame, avec les sentiments les plus distingués d'estime et de dévouement,

« Votre très humble serviteur,

« Béranger. »

P. 109. Le Mendiant. Imité de l'anglais. *Mercure du XIXe siècle,* 1826 ; *Kaléïdoscope,* 1827 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830.

P. 111. Le Derviche et le Ruisseau. *Psyché,* 1826 ; *Annales romantiques,* 1827-1828 ; *Almanach des Demoiselles,* 1828 ; *Guirlande des Dames,* 1829 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

Cette pièce est imitée d'un « Apologue oriental » en prose, publié lui aussi sous le titre « Le Derviche et le Ruisseau », dans le *Kaléïdoscope* de 1825-1826 (tome I, page 140). Voici le texte de cet apologue signé Hoang-Kin-Pouf :

« Dans une province de la Chine (c'était, je crois, sous le règne du grand Scha-a-Baam) un Lettré publiait à la fin de chaque lune la revue exacte de ce qui s'était passé pendant la lune précédente. Le mandarin de la province, qui craignait sans doute de voir censurer les actes de son autorité, voulut inquiéter le Lettré pour lui faire abandonner son entreprise. Celui-ci, loin de se décourager, fut trouver le fonctionnaire public. O mandarin, lui dit-il, écoutez un apologue :

« Dans un bocage délicieux serpentait paisiblement un ruisseau dont les eaux limpides, roulant en flots argentés sur un fin gravier, portaient la vie et la fécondité dans les campagnes d'alentour. Un derviche, dont la cellule était voisine et qui se désaltérait chaque matin dans le cristal de la source, s'avisa un beau jour de trouver que le doux murmure de l'onde troublait son sommeil et ses pieuses méditations. Le ruisseau avait une pente trop prononcée pour qu'on pût songer à le faire changer de direction. L'anachorète, après avoir bien rêvé, crut avoir trouvé un excellent moyen de faire cesser le bruit qui l'importunait ; il souleva une grosse pierre et vint la poser juste au milieu du courant. Qu'arriva-t-il ? L'onde, arrêtée un instant par ce léger obstacle, l'eut bientôt franchi ; mais au lieu du faible murmure qu'elle faisait entendre auparavant, elle se précipita en cascade écumeuse, et son fracas fut tel qu'il força le derviche désappointé à déserter sa paisible retraite.

« Le mandarin avait de l'esprit, il comprit l'apologue ; mais les annales de la Chine ont oublié de dire s'il ne suscita pas d'autres tracasseries au pauvre Lettré. »

P. 113. Le Ver luisant. *Hommage aux Dames,* 1819; *Psyché,* 1826 ; *Kaléïdoscope,* 1826 (L'été régnait aux champs...) ; *Mercure du XIXe s.,* 1829 ; *Guirlande des Dames,* 1829 ; éd. de 1830 ; *Album du jeune âge,* 1830 ; *Hommage aux Dames,* 1832 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

P. 116. Le Papillon malade. *Mercure du XIXe s.,* 1825 ; *Kaléïdoscope,* 1825-1826 (Un papillon dans sa vieillesse...) ; *Almanach des Muses,* 1826 ; *Corbeille de Fleurs,* 1826 ; *Hommage aux Demoiselles,* 1826 ; *Almanach des Demoiselles,* 1828 (titre : A un vieillard) ; *Les Femmes poëtes,* 1829 (Un papillon dans sa vieillesse) ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 119. Le Sage et les Dormeurs. *Kaléïdoscope,* 1828 ; éd. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

P. 121. Le Petit Ambitieux. Ed. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; *Contes en vers,* 1840 ; *Livre des Enfants et des Mères,* 1840 ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

L'*Intermédiaire des Chercheurs* a publié le texte d'une lettre de Marceline

accompagnant l'envoi du *Petit Ambitieux* à un correspondant dont le nom est inconnu :

« Vous avez mis un jour, étant enfant, de grandes bottes dont vous étiez très content. Je me le suis rappelé et j'ai fait ce petit conte.

« Adieu, monsieur, ayez encore un peu de cette amitié d'autrefois pour ceux qui ne vous oublieront jamais. Marceline Desb. V. Lyon. Novembre 1828. »

P. 123. Le Billet. Ed. de 1830 ; *Chansonnier des Grâces,* 1831.

P. 124. L'Exil. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 126. Le Petit peureux. Ed. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830 ; *Contes en vers,* 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants,* 1840 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

En même temps que cette pièce, Mme Desbordes-Valmore envoyait la lettre suivante à une amie dont le nom ne nous est point connu (collection Hanus de Favreuil) :

« Je vous envoie, Madame, *Le petit Daniel.* Votre valeureux enfant me trouvera bien insolente d'avoir donné son nom au peureux qui se laisse mordre par derrière, lui qui a regardé, l'autre été, une couleuvre sans frémir. Mais vous lui direz que je n'ai pas voulu l'offenser, que je suis pleine d'estime pour son courage, comme je suis pleine d'amitié pour sa charmante Mère. Votre humble servante, Marceline Valmore. »

P. 128. Les deux Peupliers. *Almanach des Dames,* 1830 ; éd. de 1830.

Plus de vingt-cinq ans après avoir composé cette pièce, Marceline écrivait à son amie Pauline Duchambge (19 avril 1856) :

« ... Tu sais la suite dont les mots m'échappent, mais qui devaient dire : « Nous pleurerons toujours, nous pardonnerons et nous tremblerons toujours. — Nous sommes nées *peupliers.* »

P. 129. L'Exilée. Fragment. Ed. de 1830 ; *Album du Jeune Age,* 1830.

P. 132. Prière. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

ROMANCES

P. 135. L'Oraison. *Kaléïdoscope,* 1828 ; éd. de 1830 ; *Chansonnier des Grâces,* 1838 (titre : *A Marie*), avec musique de Pauline Duchambge.

P. 137. Son Retour. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1860.

P. 139. La Piqûre. *Chansonnier des Grâces,* 1829 (Pour son malheur, elle est coquette, Isaure) ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1860.

P. 140. La Jeune Châtelaine. *Kaléïdoscope,* 1826 ; *Psyché,* 1826 (titre : *La*

Châtelaine) ; *Chansonnier des Dames,* 1828 ; éd. de 1830. Paru pour piano et chant avec musique de Dausse et de Pauline Duchambge.

P. 142. Notre-Dame d'Amour. Ed. de 1830. Paru avec musique de P. Duchambge.

P. 144. La Vallée. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 146. La Fiancée du Marin. Ed. de 1830. Paru avec musique de P. Duchambge.

P. 149. Regarde-Le. *Kaléïdoscope,* 1827 ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 151. Je l'ai vu. Ed. de 1830. Paru avec musique de Pauline Duchambge (Écoute, il ne faut pas me blâmer).

P. 153. Le Calvaire. *Mercure du XIXe siècle,* 1829 ; *Annales romantiques,* 1830 ; *Almanach des Dames,* 1830 ; *Almanach des Muses,* 1830 ; éd. de 1830 ; Charpentier, 1842.

Si les deux derniers couplets de cette romance ont trait, comme cela est vraisemblable, à la peine secrète de Marceline, comment se fait-il que les Valmoriens, qui prétendent que Latouche a été le fameux amant, n'aient point souligné l'allusion que pourraient renfermer ces deux vers :

Et cet anneau d'hyacinthe
Que je cachais sur mon cœur ?

P. 156. L'Ange et le Rameau. *Mercure du XIXe siècle,* 1828 ; *Almanach des Dames,* 1829 ; *Chansonnier des Grâces,* 1829 ; *Almanach des Muses,* 1829 ; éd. de 1830 ; *Couronne de Flore,* 1837 (titre : *Le Rameau*) ; Charpentier, 1842. Paru avec la musique de Pauline Duchambge et de E. de la Guérinière.

P. 157. Le Bon Ermite. *Kaléïdoscope,* 1826 ; *Chansonnier des Grâces,* 1827 ; *Souvenir des Ménestrels,* 1827 ; *Guirlande des Dames,* 1828 ; *Guirlande des Dames,* 1829 ; éd. de 1830.

P. 160. Pélerinage. *Mercure du XIXe siècle,* 1827 ; *Kaléïdoscope,* 1827 (titre : Le Pélerinage) ; *Almanach des Dames,* 1829 ; *Almanach des Demoiselles* (s. d.) ; éd. de 1830 ; *Keepsake américain,* 1831. Paru avec la musique de Pauline Duchambge.

P. 162. L'Espoir. Ed. de 1830.

P. 163. La Novice. Imité de Moore. *Mercure du XIXe siècle,* 1826 ; *Kaléïdoscope,* 1826 ; *Psyché,* 1826 ; *Almanach des Muses,* 1827 ; *Chansonnier des Grâces,* 1827 ; *Almanach des Dames,* 1828 ; éd. de 1830.

P. 166. L'Amour. Ed. de 1830.

P. 168. L'Eglantine. *Guirlande des Roses,* 1830 ; éd. de 1830 ; *Chansonnier des Grâces,* 1831 ; *Couronne de Flore,* 1837.

P. 170. Le Prisonnier de Guerre. Ed. de 1830. Paru avec la musique de Pauline Duchambge.

P. 173. Réponds-moi. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

P. 176. Le Dernier Rendez-vous. Ed. de 1830 ; Charpentier, 1842.

LES PLEURS

Les || Pleurs || Poésies Nouvelles || Par Madame Desbordes Valmore. || Paris, chez Charpentier, libraire, || Palais-Royal. || M. DCCC. XXXIII. (1833).

In-8° de 2 feuillets préliminaires non chiffrés (faux-titre portant au bas du verso : *Everat, Imprimeur, rue du Cadran, n° 16,* et titre imprimé orné d'une vignette sur bois de Brevière), viii-389 pp., et 1 f. non chiff. de table, plus 12 pp. (catalogue Charpentier).

Frontispice gravé sur acier par *Charles Mauduit* d'après *Alfred Johannot* ; il est tiré sur Chine monté et représente deux jeunes filles et un petit garçon pleurant sur la grève devant un jeune homme mort.

Les viii pages précédant le texte sont occupées par une préface d'Al. Dumas.

Couverture gris beige imprimée, dans un encadrement de filets et de fleurons typographiques ; elle porte en plus : Avec une préface || par || M. Alexandre Dumas.

Il a été tiré quelques exemplaires sur papier rose et bleu.

Edition Originale, contenant 69 pièces nouvelles, enregistrée sous le n° 2702 à la Bibliographie de la France du 18 mai 1833.

En 1834, parut une nouvelle édition sous le titre :

Les || Pleurs || Poésies Nouvelles || Par Madame Desbordes Valmore || Deuxième édition. || Paris, || chez Madame Goullet, libraire, || Palais-Royal, n° 7. || M. DCCC. XXXIV (1834).

Cette seconde édition est la même que celle de 1833. Seul, le titre a été renouvelé et porte une adresse différente. Le frontispice porte encore, comme dans l'édition originale : *Publié par Charpentier.*

Enfin, il existe une contrefaçon belge des *Pleurs* publiée sous le titre :

Les Pleurs, || par Madame || Desbordes-Valmore. || Bruxelles. || E. Laurent, Imprimeur-éditeur, || Place de Louvain, n° 7. || 1837. || In-32 de 222 pages ; les 5 premières (faux-titre portant au verso : *Bruxelles. — Imprimerie de E. Laurent,* titre et début de la préface) et la dernière (blanche) non chiffrées ; plus 1 feuillet blanc.

Couverture ocre tirée en noir sur fond quadrillé bleu.

Cette édition, bien imprimée en caractères très fins, est une copie fidèle de

l'originale française de 1833. Elle fait suite aux *Poèmes et Poésies* de 1837, et elle est complétée par les *Pauvres fleurs* de 1839, publiés par le même éditeur et dans le même format.

Dans une lettre à Gergerès, datée du 4 décembre 1833, Marceline nous apprend que Charpentier lui avait payé 750 francs le volume des *Pleurs*. « Il est bien marchand, M. Charpentier ! ajoute-t-elle. Pourtant je lui dois cette obligation de m'avoir acheté les *Pleurs* dont personne ne voulait. »

Au mois de juin 1835, Marceline fit hommage à l'Académie de Lyon de *Pleurs* et de quelques autres de ses livres. « Ces ouvrages précieux, dit en la remerciant le secrétaire de l'Académie, ont été placés au premier rang de la bibliothèque publique de l'Académie. Chacun y viendra puiser des jouissances délicates et pures, chacun y trouvera des modèles de sensibilité et de grâce. Aux remerciements de l'Académie, permettez-moi d'ajouter le tribut de respects avec lequel je suis, Madame... »

Le procès-verbal des élections à l'Académie de Lyon, du premier décembre suivant, est ainsi conçu : « Au premier tour de scrutin pour les associés, Mme Desbordes-Valmore a été nommée à l'unanimité des suffrages. »

Voici la *Préface* d'Alexandre Dumas qui est imprimée en tête de l'édition originale des *Pleurs*.

PRÉFACE.

« Si vous avez voyagé en Écosse il a dû vous arriver ceci :

« Après une journée longue et fatiguante, comme l'est une journée dans les montagnes, vous êtes sorti au soleil couchant de quelque gorge sombre et les derniers rayons du jour vous ont permis d'embrasser de la vue la longue plaine de bruyères arides qui s'étendait devant vous et au-delà de laquelle vous attendait votre gîte. A peine, en jetant les yeux à droite et à gauche, avez-vous remarqué vers l'horizon, situé à un quart de lieue à peu près du chemin, un de ces châteaux écossais perdus dans un massif de sapins et de mélèzes et dont les cheminées seules dépassant la cime des arbres se découpent sur le fond rougeâtre du ciel; vous ne l'avez pas remarqué, car ce n'était point là que tendait votre course, et, fatigué que vous étiez d'un paysage monotone, brisé par le trot court et saccadé de votre petit cheval de montagne, menacé peut-être par un orage qui s'amoncelait, vous n'aviez qu'un désir, celui d'arriver vite où vous attendait le repos. Bientôt alors vous êtes tombé dans cette disposition où l'esprit, fixé sur une seule pensée, ne permet aux yeux de s'arrêter que sur un seul objet : vous voyiez se dérouler devant vous la route étroite, tortueuse et sans fin, qui semblait se prolonger à percer cet horizon où vous la suiviez

s'amincissant toujours et peu à peu toute la partie animiste de votre organisation, tout ce qui pensait enfin en vous, cédant à la fatigue, s'engourdissait, vaincu par la partie matérielle. Vous n'aviez plus une pensée distincte de vos autres pensées; vos yeux continuaient de voir, mais ne distinguaient plus; vous n'auriez pu dire si le mouvement de votre monture était le trot d'un cheval ou le balancement d'un bateau, et si ce sable dans lequel il s'enfonçait jusqu'aux genoux, et qu'il faisait voler à chaque pas en poussière, n'était pas une vague et son écume ; les arbustes amaigris et tortueux qui garnissaient la route vous semblaient des figures fantastiques qui vous regardaient passer dans différentes postures, les unes debout, les autres accroupies, celles-ci vous menaçant et semblant vous poursuivre, celles-là immobiles et se raillant de vous; c'était un songe sans sommeil, un engourdissement qui eût été la mort, s'il se fût étendu jusqu'au cœur, une atonie dont un coup de tonnerre ou une blessure ne vous eussent peut-être pas tiré. Et cependant vous avez tressailli tout à coup et tout à coup vous avez retrouvé vos facultés les plus ardentes pour écouter.

« Un son venait de traverser l'espace.

« Ce son était si faible qu'il sembla se perdre à quelques pas du chemin ; mais il était en même temps si pur, si suave, qu'il avait été chercher tout ce qui restait de vivant en vous, et qu'au fond du corps engourdi il avait trouvé l'âme.

« A Kachemyr ou à Bagdad, vous eussiez cru entendre le chant d'une péri ;

« Aux pieds du Carmel ou du Gelboé, les plaintes d'un ange ;

« Dans les forêts d'Underwald ou de Glaris les soupirs d'une fée.

« Alors tout a disparu pour vous, faim, fatigue et sommeil; vous vous êtes arrêté la tête inclinée, la bouche entr'ouverte, l'œil fixé sur ce massif noir, duquel semblaient sortir ces souffles d'harmonie qui se mêlaient à l'air du soir et venaient à vous dans l'ombre ; et pendant que vous étiez là, immobile et en extase, les sons se sont succédés ; vous avez pu les suivre, les analyser et bientôt désenchanté comme d'un premier amour, vous vous êtes dit, en piquant des deux votre cheval et en reprenant votre route :

« — Ce n'est que la vibration d'une harpe dans laquelle passe le vent.

« Cependant dédaigneux que vous fûtes alors, combien de fois depuis, soit dans un bal, soit au théâtre, dans votre veille ou dans votre sommeil, combien de fois, dites, quoique votre esprit fût alors et tout entier attaché aux choses qui en étaient les plus éloignées, combien de fois n'avez-vous pas tressailli tout à coup, croyant encore entendre ces sons éoliens qui vous avaient frappé au soir sur une route d'Edimbourg ou de Dumfries, et dont votre âme avait gardé le souvenir !

« Ce n'était cependant que la vibration d'une harpe dans laquelle passait le vent.

« Mais cette harpe, c'était celle d'Ossian, ce vent, c'était le vent d'Écosse.

« Eh bien, moi aussi, comme ce voyageur, j'ai ma harpe éolienne; j'ai des sons qui, quelque part que je sois, quelque pensée qui préoccupe mon esprit, quelque amour qui me tienne le cœur, retentissent tout à coup au fond de mon âme; j'ai une voix qui me parle dans le tumulte ou dans le silence, dans le jour ou dans l'ombre, et me fait frissonner, comme lorsque les cheveux d'une femme que j'aime me passe sur le visage. Harpe inconnue, sons mystérieux, voix divine!...

« La première fois qu'elle me parla, j'étais enfant; la voix était douce et naïve; je la pris presque pour celle de ma mère. Elle me dit:

Quoi! Daniel, à six ans vous faites le faux brave,

. . . . . .

(*Tome II, p. 126*).

« Plus tard, à l'âge où l'homme commence à se sentir vivre, où des souffles brûlants lui passent sur le cœur à l'aspect d'une femme, où tout le langage mystérieux de la création ne murmure à son oreille qu'un mot: Amour! et où son cœur le répète comme un écho à chacun de ses battements, j'entendis de nouveau cette voix éolienne, tendre et mélancolique, tendre comme celle d'une amante; cette voix qui disait:

LE PRINTEMPS.

Le printemps est si beau! sa chaleur embaumée

. . . . . .

(*Tome I, p. 149*).

« Et maintenant que, plus avant dans la vie, après avoir laissé à chaque pas de cette rude montagne que nous gravissions, une espérance, une illusion, un bonheur; maintenant qu'arrivé haletant et fatigué au sommet de la jeunesse, je détourne les yeux des débris qui jonchent ma route pour étendre ma vue vers le côté grave de l'existence; maintenant qu'il me faut dire adieu aux folles joies et aux jeunes amours, aux longues rêveries, avant que je ne m'engage dans

le sentier aride, ô ma harpe éolienne ! un dernier son ; ô ma voix inconnue ! un dernier chant, un son mélancolique, un chant de souvenir. J'écoute.

Ondine, enfant joyeux qui bondis sur la terre,

. . . . . .

(*Tome II, p. 280*).

« O ma voix amie ! merci ; car votre dernier chant est le plus doux de vos chants.

Alex. Dumas. »

P. 181. Révélation. Ed. de 1833 ; Charpentier, 1842.

Vingt-quatre ans après la publication de cette pièce, Marceline écrivait à son amie Pauline Duchambge, le 9 janvier 1857, au soir : « Pourquoi t'étonnes-tu de retourner si jeune dans le passé ? Ne sommes-nous pas toujours jeunes ? D'où vient que tu t'affliges presque de cette preuve incontestable de l'immortalité de notre vie ? Elle peut être fatiguée, mais non finie. Nous ne finissons pas du tout, sois-en sûre. Il n'y a pas de nuit où je ne retrouve mes petits enfants dans mes bras, sur mes genoux. C'est bien eux, va ! Sois persuadée comme moi qu'ils vivent tout à fait... Je soutiens donc que cet amour, que tu retrouves si souvent dans les heures les plus tristes et les plus inattendues, fait partie de toi-même et que tu n'en revois alors que le miroir... Celui-là a été ardent, ne te plains pas. C'est ton âme qui continue et qui suit sa pente d'aimer immortellement. »

M. Lucien Descaves possède un exemplaire des *Pleurs* qui a appartenu à Mme Desbordes-Valmore, et qui porte quelques corrections de sa main. Le 24e vers de *Révélation* (p. 182)

Bouge l'air en vibrant : Noël ! comme autrefois

est ainsi modifié :

Clame dans l'air Noël ! Noël ! comme autrefois.

Le vers qui manque après « *Oh ! ne me dis jamais qu'il faudra se guérir* » (dernier vers de la page 187) est rétabli au crayon :

Qu'aimer use le cœur et que tout doit mourir !

P. 189. La Vie et la Mort du Ramier. *Guirlande des Roses*, 1830 ; *Annales romantiques*, 1831 ; éd. de 1833 ; Charpentier, 1842.

Le comte Jules de Rességuier (1788-1862) avait quitté l'armée pour écrire. En 1823, il fonda la *Muse française* avec Hugo, Vigny, Deschamps et Nodier

(Madame Desbordes-Valmore y collabora). Modéré en toutes choses, dans son romantisme comme dans sa politique, c'était un causeur fort spirituel que ses vers firent surnommer un « Millevoye aristocratique ». Il publia deux recueils de poèmes : *Tableaux poétiques* (1827, rééd. en 1828 et 1829) et *Prismes poétiques* (1838); on a aussi de lui un roman intitulé *Almaria* (1836). En 1835, Marceline rencontra Rességuier à Lyon ; et cet homme sensible « pleura dans le cœur » de la poétesse, au récit des infortunes du ministre Peyronnet, « leur ami de Ham » (Lettre de Marceline à Gergerès).

P. 191. L'Attente. *La Gironde,* 1833 ; *les Pleurs* de 1833.

P. 193. Dors-tu? 1833 ; Charpentier, 1842.

P. 194. Amour, 1833.

Latouche avait publié en 1819, chez Baudoin frères, la première édition des *Œuvres complètes d'André Chénier.* En 1833 (l'année des *Pleurs*), il donnait chez Charpentier les « Poésies posthumes et inédites d'André Chénier, nouvelle et seule édition complète ».

P. 195. Le Jumeau Pleuré. A sa mère, madame Henriette Duthillœul, à Douai. Édition de 1833.

Sur Duthillœul, ancien juge de paix, puis bibliothécaire de la ville de Douai et directeur du *Mémorial de la Scarpe,* (où des poésies de Marceline ont été imprimées à partir de l'année 1824) voir la page 413 (note 213) du tome premier. Marceline s'est toujours intéressée au frère du « jumeau pleuré ». Le 3 août 1830, elle écrivait de Lyon à Duthillœul : « Je vous enverrai un petit conte à l'adresse de votre cher Oscar, dont je salue affectueusement l'aimable mère. » Oscar n'avait pas alors plus de deux ans.

P. 198. Les Mots tristes. Édition de 1833 ; Charpentier, 1842.

Sabine-Casimire-Amable Voïart, née à Metz le 31 août 1798, avait épousé en 1816 Joseph Tastu, imprimeur à Perpignan. Elle s'installa à Paris. avec Tastu, peu après son mariage et publia en 1826 son premier recueil de *Poésies.* Un second recueil, paru en 1829 sous le titre *Chronique de France,* ne rencontra aucun succès auprès du public. Joseph Tastu, durement éprouvé par la crise économique qui suivit la révolution de 1830, dut vendre son imprimerie et solliciter une place de bibliothécaire. Sa femme vécut dès lors très retirée et n'écrivit plus que des livres pour les enfants. Sainte-Beuve a dit de sa poésie : « Mme Tastu se rattache à l'école nouvelle par un grand sentiment de l'art dans l'exécution. Cette pensée rêveuse et tendre aime à revêtir le rythme le plus exact, à la façon de Béranger que par endroits elle imite un peu. » (*Portraits Contemporains,* I). Et Marceline qui lui avait voué une tendre amitié écrivait d'elle : « Mme Tastu, modèle des femmes... C'est une âme pure et distinguée qui lutte avec une tristesse paisible contre sa laborieuse destinée. Son talent

est, comme sa vertu, sans tache. Je l'aime ; je la trouve souffrante et jamais moins courageuse. Douce femme, que je voudrais oser nommer sœur. »

P. 205. Toi! me hais-tu? *Talisman,* 1832, sous le titre *Laisse-moi t'aimer* ; édition de 1833.

Les années 1831-1834 sont parmi les plus tragiques que les Valmore aient eues à vivre. Le théâtre de Lyon avait fermé ses portes à cause des émeutes. Engagé à Rouen, Prosper Valmore avait été sifflé (Voir au tome I le Calendrier Valmorien). Après des démarches sans nombre, Marceline réussit à le faire entrer à la Porte-Saint-Martin. Un nouvel insuccès lui était réservé à Paris. Valmore finit par retourner à Lyon, et la famille fut de nouveau séparée. Cette série de déboires avait terriblement déprimé Valmore, qui pensa même un moment à se suicider pour ne plus être à charge à sa femme. Plusieurs poésies des *Pleurs* reflètent cet état de nervosité et de découragement dans lequel ont vécu les époux, les orages et les dissentiments passagers qui ont pu les séparer, mais aussi l'amour profond qui les unissait à travers toutes ces épreuves. Les pièces qui ont pour titre : *Toi me hais-tu, Minuit, Malheur à moi, Ne viens pas trop tard, L'attente*, etc. ont certainement été inspirées par Prosper Valmore. D'autres, nous ne le nions pas, ont été inspirées par l'amant, dont le souvenir était encore vivace; mais le mari tient dans les *Pleurs* une bien plus grande place que dans les recueils précédents. Voici, d'ailleurs, quelques fragments de lettres de Marceline adressées à son mari à l'époque où elle écrivait les *Pleurs*; rien ne pourrait mieux expliquer son état d'âme :

Paris, le 7 novembre 1832.

« ...Il est dix heures et je me délasse dans le plaisir de causer avec toi ; car, je le répète, le bonheur de te voir me manque cruellement. Ces longues rues de Paris, au bout desquelles je ne dois pas me retrouver avec toi, me sont d'une tristesse insupportable... »

Paris, le 8 à 2 heures.

« ...Mon cher Valmore, tu es inquiet quand même ; ce n'est pas ma faute, j'en suis bien contrariée et attristée. Toi, ne le sois pas ! Qu'importe qu'on ne se soit pas entendu, quand on finit par s'entendre; et, à présent, il me semble que tu me comprends bien ! Merci, cher Prosper, c'est tout ce que je demande à Dieu; car je suis sûre alors que tu m'aimes, et que tu es content de ma tendresse, à l'épreuve de tout. »

Paris, 11 novembre 1832.

« ... Tu sais bien aussi qu'il n'y a rien de calme dans mon affection pour toi. J'ai souvent renfermé des orages qui auraient troublé ta vie, déjà fort agitée par ton caractère *qui ne te pardonne rien.* A ce titre seulement, je mérite de

toi une amitié, un sentiment indestructible, et tu me le garderas ! Sois toujours sûr d'une vérité : c'est que tu peux en toute confiance me céder, quand je te demande quoi que ce soit avec insistance et chaleur ; car, je te le proteste, ta dignité d'homme m'est aussi sacrée qu'à toi. C'est pour qu'elle ne fût jamais compromise que j'ai toujours évité d'exalter ton cœur déjà si sévère contre tes étourderies. Le mien pleurait souvent, mais tu n'en savais rien ; car tu aurais été trop irrité contre toi-même et les autres à qui je pardonne devant Dieu tout ce qui peut t'attrister dans le passé... Nous pouvons être infiniment heureux l'un par l'autre, en ce qui concerne au moins la douceur d'un ménage bien uni, et c'est le premier bien de ce monde. »

Grenoble, 18 novembre 1832.

« ...Ta lettre que j'ai reçue hier au moment de quitter Lyon m'a fait beaucoup pleurer. Elle m'a reportée à des temps de torture et de malheur qu'il ne faut pas réveiller, puisque j'ai pu y survivre. — Quoi ! j'impose moi ! Moi si écrasée alors dans le sentiment du dédain que je croyais t'inspirer, c'est de moi que tu parles ! Tiens, je te le dis, on vit en aveugle dans ce monde, et, à côté l'un de l'autre, on ne s'entend pas ! La pensée est donc bien voilée chez moi, mon ami ! Moi si vraie, j'ose dire si naïve pour tous les autres, c'est toi qui me redoutais ! Quand j'avais le cœur martyrisé de ta froideur et de ta lassitude de me voir !... Ah Prosper ! qu'il y a de tristesses dans la découverte des causes qui nous ont fait verser tant de larmes ! N'en doute pas, mon ami, c'est à ces premières sources que tu as puisé, à ton insu, mille vagues préjugés contre moi. Tu m'as vue souvent à travers les jugements bien troublés de ta maman. »

Lyon, 23 novembre 1832.

« ...Et puis écoute, tu m'as parlé de mots détournés et qui t'avaient fait du mal. Du mal à toi ! quand je te donnerais mon sang, quand je te suivrais au bout du monde et partout à tout prix ! Oh ! bien, reçois le serment vrai que jamais une parole volontaire ne te réveillera du passé, qu'il est anéanti pour moi et que je te conjure de l'oublier de même. Mais aussi, prends bien les choses. A force d'être rigide avec toi-même, tu ne crois pas assez que les autres t'aiment, t'aiment et t'aiment ! Sois liant, sois sans crainte ; je n'ai de rancune contre quoi que ce soit, et juge avec toi ! »

Paris, 4 décembre 1832.

« ...Non, Valmore, je ne serai jamais heureuse que de ton bonheur, et l'idée que tu me le devras, est la plus pénétrante pour mon cœur où tu es aussi incrusté pour la vie. »

Paris, le 26 mai 1833 [après l'aventure de Rouen].

« ...Je souffre de ne pouvoir t'envoyer que des paroles vides, cet espoir

effrayé qui est à chaque heure prêt à fuir ! Et puis malgré l'accueil reçu partout, bon, tendre même, si tu savais quelle douleur d'être en ce moment loin de toi, de te savoir sans moi dans tout cela, et l'impatience où tu dois brûler ton pauvre cœur que je voudrais savoir rendre si heureux ! »

Rouen, 16 juin 1833.

« Ta lettre me traverse le cœur, comme un couteau. Mon énergie ne tient qu'à la tienne, mon cher Valmore, et quand tu t'abats, la terre me manque..... Ah ! Prosper, s'il ne fallait que tout mon sang pour assurer ta vie, comme tu serais heureux ! De quoi parles-tu, de *fléau* ? Mais perds-tu le sens ? et oublies-tu le mal profond que tu me fais en cherchant à te rabaisser devant un malheur, à moi, qui ne te demande pourtant jamais pardon de t'avoir associé à ma bizarre étoile ? Va ! ce n'est pas toi qui l'as faite, c'est un ordre d'en haut. »

P. 208. MINUIT. Ed. de 1833.

Charles Nodier (1780-1844), ce délicieux romantique que les bibliophiles devraient vénérer comme leur dieu, était depuis 1823 bibliothécaire de l'Arsenal, où l'on sait qu'il recevait, chaque dimanche, l'élite des écrivains et des artistes. En 1833, il avait déjà publié *Jean Sbogar* (1818), *Smarra* (1821), *Trilby* (1822), l'*Histoire du roi de Bohême* (1830) et la *Fée aux miettes* (1832). Les épigraphes de Nodier, qui figurent dans les *Pleurs*, sont empruntées aux « *Poésies diverses de Charles Nodier*, recueillies et publiées par N. Delangle » (Paris, Delangle, 1827, in-18).

P. 210. ADIEU ! Ed. de 1833.

C'est en 1829 que Sainte-Beuve fit paraître chez Delangle frères « Vie, Poésies et Pensées de *Joseph Delorme* » (2e édit. en 1830). Marceline ne connaissait pas Sainte-Beuve quand elle écrivit les *Pleurs*, et c'est Alfred de Vigny qui intervint auprès de l'auteur de *Volupté* pour que celui-ci fît sur le recueil de Marceline l'article qui parut dans la *Revue des Deux Mondes* en août 1833.

Olivier, écrit M. Lucien Descaves, était las de Marceline, et « le jour vint où ses parents invoqués lui fournirent le moyen et les moyens de se séparer d'elle sans éclat, sans même qu'elle s'affolât d'une rupture définitive. L'âge et la dépendance d'Olivier rendaient plausible l'impossibilité de désobéir. Il feignit d'être envoyé sous un prétexte quelconque à l'étranger. Le voyage sauvait les apparences. Marceline se laissa prendre au piège, d'autant plus qu'il l'avait enguirlandé de fleurs. Il allait profiter de l'occasion pour fléchir une famille ombrageuse, incapable d'admettre qu'on pût épouser une petite actrice. Mais l'éloquence d'Olivier vaincrait cette résistance. » (*La vie amoureuse de Marceline Desbordes-Valmore*, p. 135.)

P. 212. MALHEUR A MOI. *Chansonnier des Grâces*, 1830; éd. de 1833; Char-

pentier 1842. Publié avec musique de Michaeli, Louis et Pauline Duchambge.

P. 214. La Jalouse. Édition de 1833; Charpentier, 1842.

P. 216. Le Songe. *Almanach des Dames*, 1831; éd. de 1833.

Les trois recueils de vers de Latouche ont paru postérieurement aux *Pleurs*. Ce sont : *Adieux* (Paris, impr. de Lacour et Maistrasse, 1844, in-12); *les Agrestes* (Paris, impr. de Lange-Lévy, 1845, in-12); et *Encore adieu*, un recueil posthume qui fut publié par l'amie de Latouche, Pauline de Flaugergues (Paris, Garnier, 1852, in-12).

P. 218. Ne viens pas trop tard! Ed. de 1833. Musique de Gardel (« La voilà, c'est mon âme entière... »).

P. 220. Serais-tu Seul? Ed. de 1833. Musique de Pauline Duchambge, publiée sous le titre : *T'enfuiras-tu?*

P. 222. Pardon! Ed. de 1833; Charpentier, 1842.

Cette pièce a été composée en 1829. Le 16 mai de cette année-là, Marceline écrivait à Gergerès : « C'est vrai que j'ai été malade, Gergerès, et vous êtes bien bon de vous y être intéressé. Je l'étais beaucoup déjà en vous écrivant, à travers la fièvre et un abattement profond. Je ne vous en ai guère entretenu; j'en suis si lasse moi-même, que je pense bien volontiers à autre chose. La chaleur des beaux jours me fait du bien. Soyez encore tranquille sur ce roseau si longtemps prosterné :

« Dieu, n'a pas dit : Brisez son facile courage, etc.

« Voilà mon portrait. »

P. 224. Les Ailes d'ange. *Annales romantiques*, 1832; éd. de 1833; Charpentier, 1842. Musique de Pauline Duchambge.

Les deux premiers vers de la 2e strophe ont été corrigés comme suit par Mme Desbordes-Valmore (exemplaire de M. Lucien Descaves) :

Quand vos ailes alors tremblantes
Vinrent se poser sur moi, etc.

P. 226. Seule au Rendez-vous. Ed. de 1833.

Jean Polonius (pseudonyme du comte Franciszek Xawery Labinsky) naquit en Pologne vers 1790 et mourut à Saint-Pétersbourg en 1855. Attaché à la légation russe de Londres, puis chef de cabinet de M. de Nesselrode, il écrivit, en pastichant Lamartine, des élégies amoureuses inspirées par les hasards de sa vie mondaine : *Poésies* (Paris, Aimé-André, 1827), *Empédocle*, « vision poétique suivie d'autres poésies » (*ibid.*, 1829). Avec son *Erostrate*, « poème » (Paris, C. Gosselin, 1840), il s'est essayé dans l'épopée, la philosophie et même la sociologie.

P. 228. L'Adieu tout bas. *Chansonnier des Grâces,* 1833; éd. de 1833; Charpentier, 1842. Musique de Pauline Duchambge et de Henrion.

P. 230. Ne me Plains pas. Ed. de 1833. Musique de Louis (*Sois libre, sois heureux*) et de Pauline Duchambge.

En 1803 parurent pour la première fois les « *Poésies de Marguerite-Eléonore-Clotilde* de Vallon-Chalys, depuis Madame de Surville, poète françois du xve siècle, publiées par Ch. Vanderbourg » (Paris, chez Henrichs). Une 2e édition de ces poésies vit le jour en 1804, une 3e en 1824 chez Nepveu, une 4e et une 5e en 1826 chez le même libraire. Enfin de Roujoux et Nodier publiaient en 1827 des *Poésies inédites* de Clotilde de Surville. On a longtemps cru que le véritable auteur de ces *Poésies* qui firent les délices d'une époque, était un certain marquis de Surville, ami de Vanderbourg, qui fut emprisonné comme émissaire royaliste et fusillé au Puy-en-Velay, le 8 octobre 1798; mais les poésies avouées du marquis de Surville sont si mauvaises que bien des lettrés se sont refusés à lui attribuer celles de Clotilde. De même, on a prétendu que les poésies de 1827, « pastiche d'un pastiche, » seraient l'œuvre de Charles Nodier. Cependant, un article de Nodier, qui a toutes les apparences de la sincérité (*Description raisonnée d'une jolie collection de livres,* Paris, Techener, 1844, p. 125), restitue au marquis de Surville la paternité de deux pastiches de 1803 et 1827. On n'en a pas fait état jusqu'ici, à notre connaissance du moins, et nous croyons devoir y renvoyer le lecteur curieux,

P. 232. Je ne Crois plus. Ed. de 1833.

P. 233. Solitude. Ed. de 1833.

Les deux vers de Lamartine, qui servent d'épigraphe à cette pièce, sont empruntés à la 16e strophe d'*Ischia* (*Nouvelles Méditations Poétiques,* Paris, Canel, 1823).

P. 234. Réveil. Ed. de 1833; Charpentier, 1842.

Des éditions choisies des œuvres d'Evariste Parny (1753-1814) avaient paru en 1826 et 1827. Marceline y retrouva les élégies sur la belle créole Eléonore qui avaient rendu célèbre le nom de Parny en 1775.

« Oui, j'ai haï ton nom! oui, j'ai haï ta *gloire,* » dit Marceline (p. 236) en s'adressant à son amant. Elle lui disait déjà (p. 231): « Si ton nom, dont la Gloire me parla tant de fois... »

P. 237. Pitié. Ed. de 1833.

P. 239. Détachement. Ed. de 1833; Charpentier, 1842.

P. 240. Tristesse. *Soirées littéraires de Paris,* 1833; éd. de 1833; *Couronne de Flore,* 1837 (Fragment publié sous le titre: l'*Iris d'eau*).

Voir la note du tome I (page 420) relative au *Berceau d'Hélène,* et, dans *Pauvres Fleurs,* la pièce intitulée la *Maison de ma Mère.* Marceline a raconté sa

jeunesse dans l'*Atelier d'un Peintre,* roman qui parut quatre mois après les *Pleurs*. Nous en avons extrait les passages qui suivent :

« ...Nous revînmes par des détours jusqu'à l'église Notre-Dame; il m'y fit entrer au milieu des décombres et de là me montra la place où mon grand'père, puis mon père, puis nous tous, leurs enfants, avions été ondoyés par lui. Il pointa aussi du fond de cette église mutilée toutes les tombes de notre famille, dans le vert cimetière où jouaient, à cette heure, quelques enfants, dont vous faisiez nombre avec votre inséparable frère.

« Les murs délabrés, l'orgue en ruine, les saints sans tête, sans bras, renversés dans les hautes herbes de ce cimetière agreste, les vitraux brisés comme les bancs déserts, tout cela décoloré par un soleil rouge, ardent, qui passait, laissant tomber aux mêmes heures ses rayons éternels sur ces débris abandonnés par les hommes. » (Chap. XXIII).

« ...M. Léonard [son oncle Constant Desbordes] avait la voix de son père. Il ne savait pas quel triste et pieux souvenir il éveillait en elle; il ne savait pas qu'autrefois, quand elle était sur les genoux de son père, où on la croyait endormie, elle sentait son cœur se fondre et ses joues se couvrir de larmes à ce timbre sensible et sonore qui tremblait dans son oreille. « La voix de Dieu sera comme cela, » pensait la petite fille qui savait ses prières. Et sous le voile de ses cheveux blonds, elle se pressait sur la poitrine puissante de son père comme si elle eût dit : « Mon père, priez pour moi ! » (Chap. VI).

P. 246. ABNÉGATION. Ed. de 1833; Charpentier, 1842.

P. 247. LE MAL DU PAYS. Ed. de 1833; Charpentier, 1842.

L'épigraphe signée « Madame de Balzac » ne peut être de Mme Hanska, que Balzac n'épousa qu'en mars 1850, cinq mois à peine avant sa mort. On ne peut donc attribuer ce texte qu'à Laure de Balzac, dame de Surville, la sœur du grand romancier (1800-1871). Mme de Surville a donné au *Journal des Enfants* des contes qu'elle a réunis en volume en 1854 ; elle est aussi l'auteur d'un livre sur son frère (1858).

Sur Albertine Gantier, voir les pages 410-412 du tome premier. Arthur Pougin a retrouvé une note très curieuse, écrite de la main de Mme Desbordes-Valmore et datée du 21 mai 1831. C'est le récit d'un rêve dont Albertine était le sujet :

« Je sors d'un rêve étrange. Je ne puis me refuser à l'écrire pour me convaincre qu'il n'y faut pas croire... ou pour qu'il étonne de tristesse quelqu'un qui m'aura aimée, s'il se réalise dans un an.

« Je traversais vers la nuit une longue allée d'arbres. J'étais seule, sans mélancolie et sans frayeur. J'allais vite et je ne sais où. Tout à coup au milieu de deux arbres, Albertine s'est montrée vêtue de noir, mais sous les traits de ma

bonne Ruissel [une couturière, voisine et amie tout à la fois de Mme Desbordes-Valmore]. Cette différence ne dérange pas mon idée que c'était bien Albertine, et je lui dis sans trop de surprise, en lui tendant les bras avec promptitude, presque en riant : « Ah ! viens-tu me chercher ? — Pas encore, me dit-elle, ce « n'est pas temps. Je ne viendrai que dans un an. Mais dans un an il faut te « tenir prête, et je t'emmènerai. Oh! que tu seras bien alors ! — Dans un an, « répétai-je avec quelque plaisir, bien vrai, bien sûr ? — Oui, tu peux y « compter et m'attendre. Jusque-là, tu dois souffrir. » Ses yeux, où je regardais alors, curieuse et avec émotion, brillaient d'une clarté singulière et s'agitaient comme pour parler. Elle me conduisit pour me faire panser le cou, où j'avais une blessure ouverte, mais ce qu'on me donna et que j'y appliquai avec indolence, bien que je sentisse des douleurs et des élancements cruels, ne faisait qu'ouvrir cette blessure, à travers laquelle je voyais jusqu'au fond de mon cœur. Qu'il y faisait triste ! Tout est confus de ce qui me reste de ce rêve. Ces deux scènes sont là comme arrivées ou bien montrées d'avance.

« Et j'ai senti les lèvres d'Albertine s'attacher longtemps avec une pitié passionnée sur les miennes. Alors j'ai eu un peu de frayeur, mais je ne bougeais pas, dans la crainte d'affliger cette chère ombre. »

P. 250. La Crainte. Ed. de 1833.

P. 252. Sous une croix belge. Ed. de 1833.

Cette pièce a été inspirée à Marceline par la révolution belge de 1830.

Auguste Barbier, né à Paris en 1805, mort à Nice en 1882, connut un instant la gloire avec les satires qu'il publia dans la *Revue de Paris* en 1830 et 1831 (la Curée, le Lion, 93, l'Idole...) ; il réunit ces poèmes en 1832, sous le titre d'*Iambes* (Paris, Urbain Canel). *Il Pianto*, publié en 1833, fut écrit au retour d'un voyage en Italie. Barbier donna en 1837, sous le titre *Satires et Poèmes* (Paris, Bonnaire), une nouvelle édition de ses *Iambes* et de son dernier recueil.

C'est pendant l'hiver de 1831 que Marceline fit la connaissance de Barbier. Nous avons retrouvé dans les *Souvenirs personnels et Silhouettes contemporaines* d'Auguste Barbier (Paris, Dentu, 1883, pp. 336-345), le récit de leur première entrevue :

« Au mois de décembre 1831, l'auteur de *Marie* et l'auteur des *Iambes* arrivaient à Lyon, par un temps pluvieux, glacial, et très fatigués d'un voyage en diligence qui leur avait coûté deux grands jours de route...

Mon ami se souvint qu'une de ses plus vives admirations et une de ses plus chères amitiés, Mme Desbordes-Valmore, résidait à Lyon. Son mari était attaché au Grand-Théâtre de la ville.

Il me demanda si je voulais l'accompagner dans une visite à l'aimable *poétesse*.

— Très volontiers, lui dis-je, j'aime trop son talent pour ne pas désirer la connaître.

— Eh bien, cherchons où elle peut demeurer.

Nous nous dirigeâmes rapidement vers le Grand-Théâtre où nous nous enquîmes, chez le concierge, de la rue et du numéro de la maison qu'habitait M. Valmore. C'était près du quai de la Saône qu'elle se trouvait, presque en face de l'église Saint-Jean. Nous atteignîmes bientôt l'endroit. La rue était étroite et assez triste, l'habitation, vieille et laide. On montait par un escalier noir en colimaçon, escalier tout en pierre et dont les murs humides suintaient l'eau à grosses gouttes. Nous nous arrêtâmes à plusieurs étages, mais lorsque nous y faisions tinter les sonnettes, on nous disait : « Plus haut ». Enfin au dernier on nous ouvrit une forte porte, et après avoir demandé si Mme Valmore était chez elle, il nous fut répondu : « Oui », et nous entrâmes dans la salle à manger. Mon ami donna sa carte à la servante, et aussitôt nous vîmes une dame encore jeune, à la taille élancée, aux yeux bleus expressifs, et aux cheveux blonds tombant en boucles autour de sa tête, s'avancer vers nous en tendant les deux mains à mon compagnon. C'était Mme Desbordes. Elle embrassa mon compagnon qui me nomma et me présenta; aimable sourire et gracieux salut de sa part, puis nous passâmes dans une grande chambre qui paraissait être un salon et dans un coin duquel jouaient deux petites filles près d'une table. Les deux enfants, sans bouger, arrêtèrent leurs jeux et nous regardèrent en silence.

— Ah ! Messieurs, dit Mme Desbordes après nous avoir fait asseoir, qu'il est aimable à vous d'être venus voir *une pauvre hirondelle sous sa tuile*.

— Chère dame, répondit Brizeux, passant par Lyon et sachant que vous y demeurez, nous n'avons eu garde d'oublier l'hirondelle. L'hirondelle ne porte-t-elle pas toujours bonheur aux voyageurs !

— Et où allez-vous donc, Messieurs ?

— En Italie.

— En Italie ! Ah ! que vous êtes heureux, vous allez au pays du soleil et des muses. Je voudrais pouvoir vous y suivre, mais il faudrait quitter sa couvée, sa chère couvée, dit-elle en nous montrant ses enfants, et cela n'est pas possible, les bons petits cœurs valent plus encore pour moi que le plus beau soleil et les plus admirables peintures. Et puis, qui prendrait soin de leur père ?

— M. Valmore est-il ici ? ajouta Brizeux.

— Non, il est sorti pour l'instant, mais il sera désolé de ne pas s'être trouvé chez lui. Il est allé au théâtre pour réorganiser des représentations et ensuite ramener du collège mon petit garçon, car tout mon bien est avec moi, et dans ces mauvais temps on est si heureux d'être réunis !

— Vous avez dû avoir de grandes terreurs, Madame ? répliquai-je.

— Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas ; il ne nous est rien arrivé de fâcheux, mais cela a été horrible. Il y a eu des faits d'acharnement inouïs. On a vu des vieillards, des enfants et des femmes massacrés sans pitié. Un dragon flottait dans le Rhône tenant un homme à chaque main ; les ouvriers avaient inscrit sur leurs drapeaux : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant ! » Et, en effet, ils se sont battus comme des lions. Ils ont été victorieux de la garde nationale et de l'armée, les maîtres de la ville ; mais après, sans plan, sans direction et sans doctrine, ils ont rappelé d'eux-mêmes les autorités et sont rentrés comme des moutons dans leurs ateliers.

— Et tant de sang, tant de ruines, pour des questions de salaires qu'on pouvait débattre pacifiquement, c'est abominable ! repris-je.

— Oh ! oui, bien abominable, répondit-elle.

— Encore une œuvre du Saint-Simonisme ! dit fougueusement Brizeux.

— Non, mon ami, répondit Mme Desbordes, mais l'œuvre de la misère et de la souffrance qui n'entendent pas et n'attendent pas. Et il y en a tant ici ! Hélas ! les intérêts ne sont que trop souvent impitoyables. Cruauté partout, en haut comme en bas. Quel affreux monde que le nôtre !

[Mme Desbordes montre alors à ses visiteurs l'épître en vers de Lamartine (cf. p. 275) et la réponse qu'elle y fit (cf. p. 269)] « Dans cette admirable pièce, écrit Barbier, elle s'était peinte toute entière avec ces vers : « Ma pauvre « lyre, c'est mon âme ; je n'ai su qu'aimer et souffrir. » [cf. p. 273]. Elle était là sans plus ample commentaire. Brizeux s'attendrissait, les larmes lui venaient aux yeux, il l'aimait et la connaissait si bien...

Je lui pressai la main très affectueusement, et Brizeux l'embrassa de tout cœur. Comme nous gagnions la porte, elle appela ses deux enfants qui étaient restés dans un coin de la chambre, immobiles et silencieux. Ils s'approchèrent et elle leur dit : « Vous voyez bien ces Messieurs ? Eh bien, mes chers enfants, ce sont deux poètes, souvenez-vous... »

Les petites filles nous regardèrent avec de grands yeux et sans doute comme des êtres extraordinaires, mais sans trop comprendre l'aimable exaltation de leur maman. Nous les embrassâmes et nous partîmes. En regagnant notre logis, nous disions Brizeux et moi : Quelle charmante femme, quelle admirable nature de poète, tout sentiment, tout cœur, toute âme ! Elle est évidemment la première de nos lyres féminines.

— Et point la dernière de nos lyres masculines, ajouta Brizeux.

— Je le pense comme vous.

Décembre 1831. »

P. 254. L'ÉTONNEMENT. *Chansonnier des Grâces,* 1831 ; éd. de 1833.

Frédéric Ancillon (1766-1837), ministre à l'église française réformée de Berlin, puis professeur à l'école royale et militaire de la même ville, fut mis, en 1829, à la tête du cabinet prussien. Il a laissé plusieurs essais de philosophie, de politique et de littérature, publiés en français à Paris. Son ouvrage capital est un *Tableau des révolutions dans le système politique depuis la fin du XVe siècle.* Lerminier disait de lui (*Au delà du Rhin*) : « Tout est chez lui dans une mesure honnête et convenable, toujours à l'abri de la force et de la grandeur. »

P. 256. La Sincère. *Annales romantiques,* 1832 ; *Chansonnier des Grâces,* 1833 ; éd. de 1833 ; Charpentier, 1842. Musique de Pauline Duchambge.

P. 258. Une Fleur. Ed. de 1833 ; *Couronne de Flore,* 1837 (sous le titre : *La Violette*).

Le baron Ramond de Carbonnières (1755-1827) fut député à l'assemblée législative, puis professeur d'histoire naturelle à Tarbes (de 1795 à 1799). Nommé préfet du Puy-de-Dôme, il se démit de ses fonctions en 1813 et fut élu à l'Institut. On a de lui des ouvrages de botanique et de physique, de délicieux *Voyages au Pic du Midi* et *au Mont-Perdu* (Ramond avait beaucoup exploré les Pyrénées), et deux brochures où il conclut à la légitimité et à la nécessité de la monarchie.

Clément XIV et Carlo Bertinazzi est un roman de Latouche qui parut pour la première fois en 1827, et qui fut accueilli avec une certaine faveur puisqu'il en parut quatre éditions en trois ans, et qu'on le réimprima en 1839 et 1844. Marceline aimait beaucoup ce livre. Le 21 juillet 1827, elle écrivait à son auteur ces lignes que l'on retrouve en tête de la réimpression de 1839 : « Je souhaitais que ce livre fût de vous, monsieur, et je l'espérais, parce que je l'avais trouvé d'un charme indéfinissable. Je remercie Dieu de me laisser croire encore à l'instinct de l'amitié. » Le 30 juillet 1838, elle terminait ainsi une lettre à son amie Pauline Duchambge : « Au revoir ! je prie chaque Madone pour toi, comme Carlin pour Clément. » Le 18 mars 1851, envoyant à Sainte-Beuve une note sur Latouche qui venait de mourir, elle disait, avant d'avoir cité le moindre ouvrage de Latouche : « Son livre de *Clément XIV* nous a rappelé ses entretiens les plus charmants avec mon oncle, qui l'excitait. »

P. 260. Nadège. Edition de 1833.

Voici la notice que M. Henry Lyonnet consacre à *Nadèje,* « *l'orpheline de Vilna* », dans son *Dictionnaire des Comédiens français* (tome II, p. 90) : « Mme Fusil raconte dans ses *Souvenirs* que, auprès de Vilna, pendant la retraite de Russie, elle trouva l'enfant dans la neige, à côté de cadavres. Elle la recueillit et la fit élever à Luxembourg chez des parents. La légende était créée. Dès qu'elle le put, elle fit de l'enfant un petit prodige, la produisit sur toutes les scènes, bien avant l'âge de raison, racontant son histoire avec de vastes détails, produisant

des certificats de « têtes couronnées » (Lettre à Ch. Maurice). Nadèje joua la comédie à Potsdam, devant Frédéric-Guillaume. A quatorze ans, elle débutait à l'Odéon (22 fév. 1824) dans *Lisinska,* rôle d'une bohémienne ; chanson et danse russes. Trois ans plus tard, elle débutait au Théâtre Français (juillet-août 1827), et la presse accueillit la nouvelle ingénue avec bienveillance. Mais Nadèje, à qui l'on reconnaissait de l'intelligence, du goût, de la tenue, ne resta pas à la Comédie. En avril 1828, on annonce son entrée au théâtre de Madame. Le 7 octobre, elle débute au Vaudeville. Le 2 septembre 1829, elle reparaît à l'Odéon dans *Catherine de Médicis aux États de Blois.* Entre temps, elle voyageait avec sa mère adoptive, de préférence en Allemagne. Enfin, la voici engagée à Rouen 1830-32, aux appointements de 4 500, puis de 6 000 francs. Mais la santé de la pauvre enfant n'avait été toujours que bien fragile et elle s'éteignait le 9 août 1832, à Rouen, emportée par une maladie de poitrine. Le *Courrier des Théâtres* du 14 août reproduisait le bel article nécrologique de l'*Echo de Rouen.* Mme Desbordes-Valmore, qui avait connu Nadèje à Rouen, écrivit une épitaphe poétique pour la tombe de cette malheureuse jeune fille (*Hist. du th. de Rouen,* III, p. 527).

« On s'est demandé quels liens véritables attachaient Louise Fusil à Nadèje ? Et M. Paul Ginisty nous a rapporté la version de Régnier. Quand Fusil fut à son lit de mort, sa femme, qui était toujours restée en bons termes avec lui, alla le voir. Elle avait une confession à lui faire et venait chercher son pardon. Nadèje n'était pas une orpheline, mais sa propre fille à elle, née de sa liaison avec un officier russe. Le moribond, à cette révélation, tenta de se soulever, et rassemblant ce qui lui restait de forces : « Fiche-moi la paix ! » s'écria-t-il. *Sinon e vero.* »

P. 262. Le Rossignol aveugle. *Almanach des Muses,* 1832 ; éd. de 1833 ; *Poésies de l'Enfance,* 1873.

Caroline de Lavit, née à Saint-Domingue en 1780, était fille d'un mulâtre. Sa famille étant venue en France, Caroline apprit le chant au Conservatoire et remporta deux prix. Elle joua quelque temps salle Feydeau, puis elle débuta à l'Opéra dans *Œdipe à Colone* de Sacchini (1801) ; elle y créa triomphalement la *Vestale* (15 déc. 1807) et *Fernand Cortez* (1809). Caroline avait épousé en 1804 le danseur Branchu qui mourut fou ; elle n'en continua pas moins d'être la maîtresse de Garat, son professeur de chant, d'avoir des faiblesses pour le violoniste Kreutzer et d'agréer les « hommages prolongés » de Napoléon. En 1826, elle quitta le théâtre et se retira à Orléans. Il semble que Madame Desbordes-Valmore ait connu Caroline Branchu en 1807 (lettre publiée par J. Boulenger, p. 306) ; il est possible, cependant, qu'elle l'ait rencontrée plus tôt à Rouen, en 1803 ou en 1806. En tous cas, une véritable intimité ne s'établit

eutre les deux femmes que dans les derniers mois de 1831. Caroline venait d'être abandonnée par un amant, plus jeune qu'elle de dix-huit ans, le docteur Pierquin de Gembloux, qui « par intérêt allait épouser une bête ». A l'exemple de Marceline et de Pauline Duchambge, la légère Branchu se convertit à la religion du souvenir ; et peut-être est-ce l'amour qu'elle garda à l'infidèle Pierquin qui lui conquit l'amitié de Marceline. Celle-ci reçut souvent à Paris la pauvre chanteuse ; elle vint la voir plusieurs fois à Orléans avec ses enfants, enfin elle ne cessa jusqu'à sa mort de lui adresser des lettres affectueuses qui témoignent que jamais « un nuage ne passa entre leurs deux cœurs » (On trouvera plusieurs de ces lettres dans l'ouvrage d'Eugène Vial : *M. D.-V. et ses amis Lyonnais,* la Connaissance, 1923). Caroline Branchu mourut dans la gêne à Passy, le 14 octobre 1850.

Auguste-Hilarion de Kératry (1769-1859), après avoir joué un certain rôle pendant la Révolution, siégea à la Chambre, comme député du Finistère, de 1818 à 1852. Il s'y fit remarquer par son libéralisme et son courage. Il a laissé des romans et de nombreux ouvrages de philosophie et d'esthétique.

P. 266. La Dernière Fleur. Ed. de 1833 ; *Couronne de Flore*, 1837 (fragment sous le titre : *La Cloche bleue*).

P. 269. A M. Alphonse de Lamartine. Ed. de 1833 ; *La France littéraire*, 1834 (titre : *A M. de Lamartine*) ; Charpentier, 1842. Cette pièce, écrite en février 1831, est suivie dans les *Pleurs* du poème que Lamartine dédia en janvier 1831 A Madame Desbordes-Valmore (*Souvent sur les mers où se joue...*) pour la remercier de la pièce qui a pour titre : A Monsieur A. de L. (cf. page 283 et note de la page 404).

Sainte-Beuve a raconté dans son livre sur Mme Desbordes-Valmore (pp. 221-232) à quel quiproquo l'on doit les deux beaux poèmes de Lamartine et de Mme Desbordes-Valmore :

« Il faut bien en venir pourtant aux hommages littéraires, à commencer par le plus magnifique et le plus royal de tous, celui de Lamartine. Lui seul en eut l'initiative, et un quiproquo y aida. Il y avait dans les dernières années de la Restauration un poète errant et des plus bohèmes, Franc-Comtois d'origine ou à peu près, resté de tout temps provincial, voué à l'Epître laudative et à l'Elégie, d'une verve facile et un peu banale dans son harmonie coulante, Aimé de Loy. Il avait poussé son odyssée jusqu'au Brésil et en était revenu pour mourir pauvre en 1834. C'est à ce poète, de plus d'infortune et de malchance que de talent, qu'un jour Mme Valmore adressa des vers insérés dans un Keepsake avec ces seules initiales : A M. A. D. L. — Mais A. D. L., que pouvaient signifier de telles initiales à cette date, sinon le grand poète régnant, Alphonse de Lamartine ? Le Keepsake lui étant tombé sous les yeux, Lamartine, en effet,

prit ces vers pour lui, et, à l'instant, il s'échappa de son sein une nuée de strophes ailées, un admirable chant et vraiment sublime, à la louange de son humble sœur en poésie. Il y avait des années déjà qu'il avait noté et distingué entre tous l'accent particulier à Mme Valmore. Un jour (vers 1828) qu'il s'entretenait avec M. de Latour, comme celui-ci avait amené dans la conversation quelques noms contemporains de femmes poètes, Lamartine s'était écrié : « Mais il y a bien autre chose au-dessus, bien au-dessus de tout cela ! Cette pauvre petite comédienne de Lyon... comment l'appelez-vous ? » Et lui-même avait aussitôt retrouvé le nom. Il fit donc cette admirable pièce qui commence avec grandeur, et où il montre le vaisseau de haut bord qui, dans l'orgueil du départ, se rit des flots et se joue même de la tempête ; puis, en regard, la pauvre barque comme il en avait tant vu dans le golfe de Naples, une barque de pêcheur dans laquelle habite toute une famille, et qui, jour et nuit, lui sert d'unique asile et de foyer : le père et le fils à la manœuvre, la mère et les filles aux plus humbles soins. Mais il faut citer ces stances qui, pour nous désormais, ont tout leur sens et toute leur vérité. Remarquez que Lamartine ne connaissait qu'à peine et de loin seulement Mme Valmore ; mais la divination du génie est comme une seconde vue, et du premier coup d'œil il avait tout compris de cette existence, il avait tout exprimé en images vivantes et dans un tableau immortel :

Souvent sur les mers où se joue... etc.

Qu'ajouter à de tels accents ? et combien aux années heureuses et innocentes, avant la politique, il lui a été donné de verser de semblables chants dans les âmes souffrantes, lui, le grand consolateur à qui il doit être tant pardonné ! En même temps que cette pièce de vers, Mme Valmore recevait la lettre que voici :

« 25 janvier 1831.

« Madame,

« J'ai lu dans le Keepsake des vers de vous que j'ai voulu croire adressés à l'auteur des *Harmonies poétiques*. C'était un motif ou un prétexte que je ne voulais pas laisser échapper d'adresser moi-même un bien faible hommage à la femme dont l'admirable et touchant génie poétique m'a causé le plus d'émotion. Agréez donc, Madame, ces stances trop imparfaites où j'ai essayé d'exprimer ce qu'une situation si indigne de vous et du sort m'a si souvent inspiré en pensant à vous ou en parlant de vous. Voyez-y, je vous prie, seulement, Madame, un témoignage de profonde sympathie, d'admiration et de respect.

« Al. de Lamartine. »

Ainsi touchée au fond de l'âme et aussi prompte que l'écho, Mme Valmore

répondait à l'instant dans la même mesure et sur le même rythme. Je ne mettrai de sa réponse que deux ou trois strophes dans lesquelles elle réclamait avec confusion contre le mot de *gloire* que lui avait jeté magnifiquement le grand poète.

Mais dans ces chants que ma mémoire..., etc.

Envoyant à M. Duthilloeul, de Douai, qui lui en avait demandé copie, la pièce de vers de Lamartine, elle ajoutait ces lignes qui sont dictées par le même sentiment :

« L'attendrissement l'a emporté sur la modestie, monsieur, et j'ai transcrit ces beaux vers à travers mes larmes, oubliant qu'ils sont faits pour un être si obscur que moi. Mais non, ils sont faits pour la gloire du poète, pour montrer son âme dans ce qu'elle a de sublime et de gracieuse pitié. Je vous les donne. »

Quant à Lamartine, il remerciait Mme Valmore de sa réponse émue et palpitante, par une lettre que je donnerai encore et qui clôt dignement cet échange harmonieux, ce cartel de haute et tendre poésie :

« Madame,

« Je suis payé au centuple, et je rougis en lisant vos vers des éloges que vous donnez aux miens ! Une de vos strophes vaut toutes les miennes. Je les sais par cœur.

« J'espère que la fortune rougira aussi de son injustice, et vous accordera un sort indépendant et digne de vous. Il ne faut jamais désespérer de la Providence quand elle nous a marqué au berceau pour un de ses dons les plus signalés, et quand on sait comme vous l'adjurer dans une langue divine.

« Je compte aller bientôt passer deux jours à Lyon. Je m'estimerais bien heureux de joindre le plaisir de vous connaître à celui de vous admirer et de vous remercier.

« Al. de Lamartine.

« Mâcon, 3 mars 1831. »

P. 280. Ma Fille. Ed. de 1833 ; *Mosaïque poétique,* 1834 (titre : *A ma fille*) ; *Livre de jeunesse et de beauté,* s. d. (1834) ; *La Fauvette,* 1842 (titre : *Ondine*) ; *Poésies de l'enfance,* 1873.

Hyacinthe-Marceline Valmore, que l'on appelait Ondine, était née à Lyon le 1er novembre 1821 ; elle avait donc onze ans quand cette poésie fut écrite. — Le poète écossais Robert Burns, auquel est empruntée l'épigraphe de cette pièce, était mort en 1796.

P. 283. A Monsieur A. de L. *Mercure du XIXe siècle,* 1830 ; *Keepsake français,* de Giraldon-Bovinet, 1831 (titre, donné par erreur : *A l'auteur des Harmonies*) ; *Almanach des Muses,* 1832 (titre : *La Nacelle.* A M. A. de Loy) ; éd. de 1833.

C'est cette pièce que Lamartine s'est cru dédiée (voir la note 269). Jean-Baptiste Aimé de Loy avait publié des « *Préludes poétiques,* précédés d'une introduction par M. Charles Durand » (Lyon, impr. de C. Coque, 1827) et « *Six pièces nouvelles,* par l'auteur des Préludes poétiques » (Besançon, impr. de Montarsolo, 1827).

P. 286. La Mémoire. Ed. de 1833 ; Charpentier, 1842.

Byron était mort à Missolonghi, le 19 avril 1824. Une traduction de ses œuvres, faite par A. Pichot, parut en huit volumes in-8°, avec une notice de Nodier, de 1822 à 1825. Mais c'est dans le texte original que Marceline devait lire les poètes anglais ; elle avait appris l'anglais avec un certain Williams, dont nous avons déjà parlé et qu'elle avait connu avant son mariage, lorsqu'elle appartenait à la troupe de l'Odéon.

P. 288. Louise Labé. Ed. de 1833.

Marceline reproduit en épigraphe le sonnet XIV et les sept premiers vers de la troisième élégie de Louise Labé. Elle avait lu, sans doute, les œuvres de la poétesse lyonnaise dans la réimpression qu'en avait donnée Breghot du Lut en 1824 (Lyon, Durand et Perrin).

Après le vers 12 de la page 289 (*Ressemble au papillon...,* etc.), il manque un vers que Marceline a rétabli au crayon sur l'exemplaire qui appartient à M. Lucien Descaves :

Son aile s'y déchire avant qu'il ne la voie.

P. 293. Agar. Fragment. Ed. de 1833 ; *Consolation et espérance,* 1836.

P. 296. Lucretia Davidson. *Talisman,* 1832 (titre : *A Lucretia Davidson, jeune américaine morte à 17 ans*) ; éd. de 1833.

P. 301. Écrivez-moi. Ed. de 1833.

P. 303. Aux Manes d'Edmond Géraud. Ed. de 1833.

Outre des articles de critique publiés dans les *Annales de la Littérature et des Arts* et dans le *Mémorial Bordelais,* Edmond Géraud avait écrit deux volumes de vers (imprimés en 1818 et 1822). Il accueillit les Valmore avec l'amitié la plus affectueuse, et Marceline, en quittant Bordeaux, ne regretta pas moins Géraud et son épouse, qu'elle ne regretta les Nairac. Peu après la mort d'Edmond Géraud, survenue le 21 mai 1831, elle écrivait à l'avocat Gergerès :

« Je ne pourrais pas, dans ce moment, mettre assez d'ordre dans mes idées pour vous envoyer rien qui fût digne d'être jeté sur la tombe d'un poète. J'aimais M. Géraud pour quelque chose de pareil qui se trouvait dans nos âmes, une mélancolie qu'il cachait mieux que moi, et une ardeur vraie et profonde qui brûlait, qui charmait ou qui consolait sa vie, et je crois le voir devant moi qui me dit : « Oui, vous ne vous trompez pas ! » Mais il me le dit avec le

calme du ciel à présent, et nous sommes tous, cher ami, plus troublés, plus malheureux que lui. Quel dommage de s'en aller ainsi un à un! Que je plains surtout sa femme, elle qui était aimée!

« Vous aurez plus tard l'hommage bien dur de mes regrets. Il s'y mêlera toujours un doux sentiment, celui de la reconnaissance, car il m'a conduite et menée lui-même à Belle-Allée, moi pauvre étrangère. Croyez bien aussi que le souvenir de Bordeaux m'est ineffaçable. »

P. 306. Les Fleurs. Ed. de 1833; *Couronne de Flore*, 1837; Charpentier, 1842.

P. 308. L'Impossible. Ed. de 1833; Charpentier, 1842.

Dans l'exemplaire qui appartient à M. Lucien Descaves, Marceline a corrigé comme suit le premier vers de cette pièce:

Qui me rendra *ces jours* où la vie a des ailes.

P. 310. L'Ame de Paganini. *L'Écho de Rouen et de la Seine-Inférieure*, 16 octobre 1832 (titre: *le nom de Paganini*); *le Papillon*, 23 octobre 1832 (titre: *A Paganini*); *Almanach des Muses*, 1833 (signé: mad. Marceline Valmore); éd. de 1833; *La Mosaïque poétique*, 1834 (titre: *Le nom de Paganini*); *Annales Romantiques*, 1835 (titre: *Paganini*).

Cette poésie n'avait que trente vers dans sa première rédaction: seize vers en ont été conservés par Marceline pour sa pièce des *Pleurs*; huit autres vers, ceux par quoi débute la première version, ont été repris dans *Une halte sur le Simplon* (cf. tome III, p. 364, vers 9-16). Un journaliste qui signe V. V. présente ainsi la poésie de Marceline dans l'*Echo de Rouen* du 16 octobre 1832:

« Théâtre des Arts. *Deuxième concert de M. Paganini.* ...Quant à Paganini, dont il faut bien enfin parler, il a été comme la première fois sublime, inconcevable; et, comme la première fois, hier en sortant du théâtre, nous ne savions que dire, nous nous mettions à la torture pour inventer des mots qui pussent donner quelque idée de cet homme surnaturel, de ce violon-orchestre, vaste épopée qui sait tout chanter, lorsque nous sont tombés comme du ciel les vers qu'on va lire; ils peignent avec une grâce facile qui n'appartient qu'à leur auteur, les sentiments d'admiration que chacun éprouve pour le merveilleux artiste. Nos lecteurs en remercieront autant que nous l'honorable et obligeante amitié de Mlle Valmore à qui nous les devons. »

Rendant compte, le jeudi 18 octobre, du concert d'adieu de Paganini, le même V. V. écrit dans l'*Echo de Rouen*: « On avait déjà battu des mains, crié, trépigné, Paganini jouait son troisième morceau. Il était là sur la scène, paraissant lutter contre son violon et user ses forces à le vaincre, tant il était pâle, tant ses yeux étincelaient. La foule enchantée l'écoutait, silencieuse comme un seul homme; les musiciens, rangés autour de lui, respiraient à peine. Muets

d'admiration, ils attachaient leurs regards sur cet homme, sur cet instrument dont eux-mêmes ne peuvent comprendre les prodiges, lorsque des couronnes de lauriers, de roses, d'immortelles, sont tombées sur le théâtre aux applaudissements de tous les spectateurs. Ce fut, je vous assure, un beau moment.

« A ces couronnes étaient attachés des billets, dont on a demandé lecture. L'inexorable règlement de police, pour cette fois, a bien voulu se taire et Valmore est venu faire confidence au public des hommages poétiques adressés à Paganini. Des trois pièces qu'il a lues, nous n'avons pu nous en procurer que deux; les voici :

A Paganini.

(*L'auteur de ces vers est M. Valmore.*)

D'où s'échappe la voix frémissante et cachée
Qui vibre dans tes doigts ? Est-ce une voix de fée ?
Dis-nous ? Est-ce un cœur d'homme aux pleurs harmonieux
Un sourire de femme égaré vers les cieux ?
Ce coloris des sons, fascinante merveille,
Semble créer pour nous le prisme de l'oreille.
Le cœur bat, l'âme écoute et meurt de tes accens,
L'ivresse à flots pressés ruisselle dans nos sens :
Si ton rapide archet de ses ailes de flammes
Vole comme l'éclair sur tes brillantes gammes,
Jetant des notes d'or dans un sillon de feu,
N'est-ce pas qu'en ton sein vient s'agiter un dieu ?
De la divinité, toi vivante étincelle,
Toi seul prouverais l'âme et sa source immortelle ;
Quand ton génie altier sait d'un sublime écart
Renverser à tes pieds les barrières de l'art,
On dirait sous ta corde et sans frein et sans règle
Un nid de rossignols couvé par des yeux d'aigle !... »

L'épigraphe de la page 310 reproduit les deux derniers vers de l'hommage de Prosper Valmore.

P. 315. Jamais Adieu. *Chansonnier des Grâces,* 1829, avec musique de Pauline Duchambge; éd. de 1833. Mis en musique (piano et chant) par Glimes et Pauline Duchambge.

Peu après la mort du docteur Alibert, Marceline écrivait à son ami Gergerès (Paris, 25 nov. 1837): « Je ne comprends pas la mort. Si c'est *au revoir*,

pourquoi cette immense douleur ? Si c'était (mon Dieu, pardon !) si c'était *adieu*, pourquoi cette révolte ardente contre une loi, qui doit être belle encore puisqu'elle vient de la source de toute justice ? »

P. 317. Le Retour du Marin. *Almanach des Dames,* 1831; éd. de 1833; *Chansonnier des Grâces,* 1834; Charpentier, 1842.

P. 320. L'Enfant au Rameau. Ed. de 1833. Musique de Pauline Duchambge (titre : *La Jeune fille au Rameau*).

P. 322. La Fiancée Polonaise. Ed. de 1833.

Delphine Gay, qui épousa en 1831 le journaliste Emile de Girardin, était née le 26 janvier 1804 à Aix-la-Chapelle. Sa mère, Sophie Gay, l'avait appelée Delphine en souvenir du livre de Mme de Staël. Elle écrivit des vers (*Essais poétiques,* 1824, etc...), qui la firent sacrer par le général Foy « Muse de la Patrie ». Elle écrivit aussi des romans, des essais, des nouvelles, des pièces de théâtre, des articles de journaux. Mais plus que sa production littéraire, c'est son charme, sa beauté, son éloquence qui la rendirent célèbre, et firent d'elle l'une des femmes les plus en vue de la génération de 1830. Elle était d'une bonté inlassable, et à sa mort, survenue le 29 juin 1855, les poètes la pleurèrent comme une sœur.

P. 325. Le Vieux Patre. *Nouveau Keepsake français,* 1833; éd. de 1833.

P. 328. Béranger. Ed. de 1833.

P. 331. Le Crieur de Nuit. Ed. de 1833; *Hommage aux Dames,* 1834.

Au chapitre xvi de l'*Atelier d'un Peintre,* de Mme Desbordes-Valmore, l'oncle Constant raconte comment la famille Desbordes célébra la fête des Rois le 6 janvier 1796. Constant était arrivé de Paris en compagnie de deux camarades douaisiens, et la petite Marceline, revêtue de la robe noire de son aïeule, avait élu pour roi le joyeux et « infatigable » Martin. Tous buvaient et riaient, quand « le *crieur de nuit*, Bisiau, de lugubre mémoire, dont le ministère avait été aboli à l'aube de la Révolution, rentrant chez lui fort tard, transfuge de quelque cabaret, trouva plaisant de nous glacer d'effroi ou, peut-être, de se faire jeter une part de notre gâteau, pour le prix de sa lamentable sérénade. Il courut, en toute hâte, au pied du rempart où logeaient sa misère et sa cloche, dont le son terrible nous fit bientôt, et tout à coup, bondir d'étonnement et de souvenir. Planté devant la maison de votre père, si bien connue des pauvres, il ressaisit dans le passé, toute la splendeur de ses poumons, pour hurler en dépit des Ordonnances :

« Eveillez-vous ! gens qui dormez ;
Priez Dieu pour les trépassés ! »

Le fou, qu'avait élu Marceline, fut frappé de stupeur. Il regarda l'assistance

d'un air hagard, marmonna la complainte du crieur de nuit, puis il tomba à terre et fut saisi de convulsions. L'oncle Constant avait couru réveiller le curé ; mais quand celui-ci arriva, il ne bénit qu'un cadavre.

P. 334. Une Ondine. *Chansonnier des Grâces,* 1833 ; éd. de 1833 ; Charpentier, 42.

P. 336, 338 et 340. Imitation de Moore. Trois Nocturnes.

I. *Kaléïdoscope,* 1826 ; *Chansonnier des Dames,* 1827 ; *Souvenir des Ménestrels,* 1827 (titre : *Belle, viens à moi*) avec musique de A. Panseron ; *Guirlande des Dames,* 1829 ; éd. de 1833 ; Charpentier, 1842. Musique de Godefroid, Daudeteau, Malibran, Lemoine (titre : *Le Gondolier*), Dufort (titre : *Les gondoles vénitiennes*), Pauline Duchambge (titre : *Viens à moi*).

II. *Kaléïdoscope,* 1826 ; *Psyché,* 1826 (titre : *Nocturne imité de Thomas Moore*) ; *Hommage aux Dames,* 1827 ; *Guirlande des Dames,* 1829 ; éd. de 1833 ; Charpentier, 1842.

III. *Psyché,* 1826 (titre : *Barcarolle imitée de Thomas Moore*) ; *Almanach des Dames,* 1828 ; éd. de 1833 ; Charpentier, 1842.

En 1823 avaient paru chez le libraire Chassériau « *Les Amours des Anges et les Mélodies irlandaises de Thomas Moore.* Traduction de l'anglais, par Mme Louise Sw. Belloc, traducteur des Patriarches ». Mais Marceline lisait dans le texte les *Irish Melodies,* qui était un de ses livres préférés.

P. 342. Les trois Barques de Moore. Ed. de 1833 ; *Albums à Pauline* (titre : *L'Amour et l'Espérance* ; le premier vers en est : « Un matin, sur les bords enchantés de la vie »).

AUX PETITS ENFANTS

P. 345. Les *Feuilles d'Automne* avaient paru en 1832 chez l'éditeur Renduel.

P. 347. Adieu d'une Petite Fille a l'École. Ed. de 1833 ; *Contes en vers,* 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants,* 1840 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'Enfance,* 1873.

Madeleine Desroches, née à Poitiers vers 1530, jouit d'une réputation assez étendue pour son esprit et sa beauté. De son mariage avec André Fredonnet, sieur des Roches, elle eut une fille, nommée Catherine, dont elle soigna elle-même l'éducation, et qui eut plus de talent que sa mère. L'illustre Pasquier, ayant un jour aperçu une puce sur le sein de la jeune Catherine, donna l'idée à ses amis de faire l'éloge de cette puce, et vingt poètes et plusieurs « doctes personnages » composèrent un recueil de poèmes grecs, latins et français intitulés *La Puce de Madame Desroches* (Paris, Langelier, 1583). La mère et la fille moururent, le même jour, de la peste qui désolait Poitiers en 1587. Le libraire

Langelier avait publié en 1578 les *Œuvres de Mesdames Desroches, mère et fille* (2e édit. en 1579) et, en 1586, les *Missives de Mesdames Desroches de Poitiers*. Enfin des *Secondes Œuvres* des dames des Roches parurent à Poitiers, chez N. Courtoys, en 1585.

P. 348. Le Petit Rieur. Ed. de 1833; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840; Charpentier, 1842; *Poésies de l'Enfance*, 1873.

Au mois de novembre 1832, Marceline écrivait à son mari: « J'attendais Arago avec l'espoir qu'il allait me remettre le prix de ce qu'on m'avait demandé pour le Journal des Enfants. L'étoile était là ! toujours inclémente. On a trouvé *le Petit Railleur* [*Rieur*] trop scientifique pour le premier âge et *le Petit oreiller* trop court. ».

P. 353. Le Premier Chagrin d'un Enfant. *Le Papillon*, 19 février 1833; éd. de 1833; *Contes en vers*, 1840; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840.

Le 9 mars 1833, Marceline écrivait à l'éditeur lyonnais Boitel : « Je ne veux de mal à personne, jugez quand je me mets à vouloir du bien ! Je vous remercie de celui que vous avez fait au *Premier chagrin d'un enfant* par vos observations très justes. J'ai revu tout ce qui vous a paru embarrassé et je l'ai effacé sans hésitation ; n'en mettez jamais à me dire votre avis sur ce qui vous passe de moi sous les yeux. Je n'ai que moi pour juger et je suis trop près pour bien voir. »

P. 356. Le Coucher d'un Petit Garçon. *Revue provinciale de Lyon*, 1832 (titre : *Le Coucher d'un enfant*); *La France littéraire*, 1832 ; *Annales romantiques*, 1833 (sous le titre : *Le Coucher d'un enfant*, et signé : Mme Desbordes Marceline, *sic*) ; éd. de 1833 ; *Contes en vers*, 1840 ; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840 ; Charpentier, 1842 ; *Poésies de l'Enfance*, 1873. Cette poésie a été mise en musique par Gastinel.

P. 358. L'Oreiller d'une Petite Fille. *Revue provinciale de Lyon*, 1831 (titre : *L'Oreiller d'un enfant*) ; *Chansonnier des Grâces*, 1832 ; *La France littéraire*, 1832; *Soirées littéraires de Paris*, 1833 ; éd. de 1833 ; *Almanach des Dames*, 1835 ; *La Croix d'or*, s. d. ; *Contes en vers*, 1840; *Livre des Mères et des Enfants*, 1840 ; Charpentier, 1842 ; *Trésor littéraire des jeunes personnes*, 1842; *L'Abeille poétique*, 1847 ; *Poésies de l'Enfance*, 1873. Musique de Pauline Duchambge, de Lefébure et de Ferdinand.

P. 360. L'Éphémère. Ed. de 1833 ; *Mosaïque poétique*, 1834 ; *Keepsake-Hommage aux Dames*, 1836 (sign. : Mme Marceline Valmore); Charpentier, 1842.

P. 363. Le Convoi d'un Ange. A ma mère qui n'est plus. Ed. de 1833.

Charles Loyson (1791-1820), professeur à l'Ecole normale, écrivit des pam-

phlets politiques assez remarquables, parmi lesquels on cite une *Lettre à Benjamin Constant* (1819), et des vers sans intérêt recueillis à la même date sous le titre : *Epîtres et élégies.*

Catherine-Josèphe Lucas, la mère de Marceline, « était belle comme une vierge » (lettre à Sainte-Beuve). Elle avait des yeux bleus et une « longue chevelure d'or ». Elle était « si belle, si brillante toujours, si rose, » écrit Marceline dans l'*Atelier d'un Peintre* (chap. VI), « sous la forêt de cheveux blonds, dont le poids adorable s'échappait souvent des fines dentelles qui la paraient ! Que j'aimais ma mère !... Ma sœur, où est ma mère ?... Je me sens à genoux devant son souvenir. Quelle suite et quelle liaison d'idées fondues ensemble ont, depuis, incrusté fortement son image dans cette scène d'hirondelles et d'orage ! [Une hirondelle avait quitté le nid, laissant au mâle le soin d'élever ses *quatre* petits]... J'en ai froid. Et vous ? Surtout en me rappelant le père qui l'aimait avec une passion si grave ! si sainte ! et si fidèle ! Surtout en me rappelant ce nid où le mâle abandonné se livra tout à coup à une douleur si frénétique et si puissante !... » En 1799, lasse de la vie de privations qu'elle menait à Douai, Catherine Desbordes décida de se rendre à la Guadeloupe, afin de retrouver le mari d'une cousine devenu riche, « qui plusieurs fois avait appelé quelqu'un des siens pour lui rendre quelque chose de la patrie perdue » (Note manuscrite de Mme D.-V.). Elle emmenait la plus jeune de ses *quatre* enfants, la pauvre Marceline qui n'avait pas plus de treize ans. Nous avons résumé en tête du tome premier l'odyssée douloureuse des deux femmes à travers la France. Quand elles arrivèrent en Amérique (fin de 1801), elles trouvèrent la « cousine veuve, chassée par les nègres de son habitation, la colonie révoltée, la fièvre jaune dans toute son horreur... Ma mère ne para pas ce coup, écrit Marceline. Son réveil, ce fut de mourir à 41 ans. »

TABLE

DU SECOND VOLUME.

SUITE DU RECUEIL DE 1830.

	Pages.
La première heure de l'année.	9
Deux ramiers.	13
Les cloches du soir.	15
Au sommeil.	16
Le bouquet sous la croix.	18
L'absence.	20
Le présage.	21
Le message.	24
Élégie.	25
Élégie.	26
Le pauvre Pierre.	29
Pressentiment.	49
Le regard.	50
Aux enfants qui ne sont plus.	52
L'idiot.	56
Regret.	63
Le retour chez Délie.	64
Élégie.	71
Élégie.	75
La vallée de la Scarpe.	78
A mes sœurs.	85
Un jour de deuil.	88
Le petit oiseleur.	95
Un bruit d'autrefois.	103
La première captivité de Béranger.	105
Le mendiant.	109
Le derviche et le ruisseau.	111

Le ver luisant. 113
Le papillon malade.. 116
Le sage et les dormeurs. 119
Le petit ambitieux. 121
Le billet. 123
L'exil. 124
Le petit peureux. 126
Les deux peupliers. 128
L'exilée. 129
Prière.. 132

POÉSIES INÉDITES : ROMANCES.

L'oraison.. 135
Son retour. 137
La piqûre.. 139
La jeune châtelaine. 140
Notre-Dame d'Amour. 142
La vallée. 144
La fiancée du marin. 146
Regarde-le. 149
Je l'ai vu.. 151
Le calvaire. 153
L'ange et le rameau. 156
Le bon ermite. 157
Pélerinage. 160
L'espoir. 162
La novice.. 163
L'amour. 166
L'églantine. 168
Le prisonnier de guerre.. 170
Réponds-moi.. 173
Le dernier rendez-vous. 176

LES PLEURS (1833).

Révélation. 181
La vie et la mort du ramier. 189
L'attente. 191

Dors-tu ?. 193
Amour. 194
Le jumeau pleuré. 195
Les mots tristes.. 198
Toi ! me hais-tu ?. 205
Minuit. 208
Adieu !. 210
Malheur à moi !.. 212
La jalouse. 214
Le songe.. 216
Ne viens pas trop tard !. 218
Serais-tu seul ?. 220
Pardon. 222
Les ailes d'ange.. 224
Seule au rendez-vous. 226
L'adieu tout bas. 228
Ne me plains pas !. 230
Je ne crois plus.. 232
Solitude. 233
Réveil.. 234
Pitié. 237
Détachement. 239
Tristesse. 240
Abnégation. 246
Le mal du pays.. 247
La crainte. 250
Sous une croix belge. 252
L'étonnement. 254
La sincère. 256
Une fleur.. 258
Nadège. 260
Le rossignol aveugle. 262
La dernière fleur. 266
A M. Alphonse de Lamartine. 269
A Madame Desbordes-Valmore. 275
Ma fille. 280
A Monsieur A. de L. 283
La mémoire.. 286
Louise Labé.. 288

Agar. 293
Lucrétia Davidson. 296
Écrivez-moi. 301
Aux mânes d'Edmond Géraud. 303
Les fleurs. 306
L'impossible.. 308
L'âme de Paganini. 310
Jamais adieu. 315
Le retour du marin. 317
L'enfant au rameau.. 320
La fiancée polonaise. 322
Le vieux pâtre. 325
Béranger.. 328
Le crieur de nuit. 331
Une ondine. 334
Imitation de Moore (Trois nocturnes). 336
Les trois barques de Moore. 342

AUX PETITS ENFANTS.

Adieu d'une petite fille à l'école. 347
Le petit rieur. 348
Le premier chagrin d'un enfant.. 353
Le coucher d'un petit garçon.. 356
L'oreiller d'une petite fille. 358
L'éphémère. 360
Le convoi d'un ange. 363

Fin de la Table du Second Volume.

Le présent volume, le deuxième des Poésies Complètes de Marceline Desbordes-Valmore, *a été achevé d'imprimer le 24 juin 1932, sur les presses de l'imprimerie Durand, à Chartres. Les cuivres ont été tirés par J.-J. Taneur, taille-doucier à Paris.*

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier du Japon Impérial, numérotés de 1 à 10 ;

75 exemplaires sur papier à la main de Montval, numérotés de 11 à 85 ;

Et 1 200 exemplaires sur vélin de fil du Marais, numérotés de 86 à 1 285.

Il a été tiré, pour les amis des Éditions du Trianon, 75 exemplaires, sur différents papiers, numérotés de I à LXXV.



EAUX-FORTES DE GEORGES GORVEL.